

M-E DE WAILLY



PRIX :
1^{fr.}-50



Éditions au
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazai
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes, pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., et .

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 5 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babiole*.
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yolette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
31. *Un Réveil*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Reynonchette CAREY : 171. *Amour et Fièvre*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASILLAS : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*. — 180. *Le Crime de
Mlle Bouillaud*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *La Voile déchirée*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludovica*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*.
Mary FLOREN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !*
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maladonne*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Logis*. — 162. *Les
Raisons du Cœur*.
(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les siècles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
 Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
 Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
 Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agna.* — 65. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
 Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*
 Francisque PARN : 151. *En Silence.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolu.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyronette.*
 Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera.*
 Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande offense.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
 Andrée VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
 Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la Rose blanche.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS, ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

C92661

M.-E. DE WAILLY

L'Oiseau Blanc



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

*A Nungesser, à Coli...
A Saint-Roman, à Mounayres, à Petit...
A tous nos héros de l'air
Morts ou Vivants
qui ont voulu la France grande
M.-E. de W.*

L'Oiseau Blanc

Almes, c'est être fait de soupirs et de larmes, de fidélité et de dévouement, n'être qu'imagination, que passion, que desirs, être tout adoration, devoir et respect, tout humilité, tout patience et tout impatience, tout pureté, tout résignation, tout obéissance.

SHAKESPEARE.

Une foule énorme se portait vers l'aérodrome du Bourget. Les taxis et les autocars, bondés à craquer, déversaient leurs grappes humaines au milieu de la cohue, et la foule, heurtée, bousculée, riait sans une parole de mauvaise humeur, sans un geste de colère, heureuse, exubérante, ne songeant qu'à une seule chose : avancer... se bien placer...

Un cordon de police, constitué par un régiment d'aviation, la repoussait doucement, mais elle revenait à la charge avec tant de gaieté, tant d'entrain que les soldats, souriants, cédaient un peu de terrain, et des voix perçantes de femmes criaient :

— Bravo.. vive l'armée!...

A ces cris isolés s'en joignait un autre unanime, vibrant, formidable :

— Vive Pierre Defresne!...

C'était le héros attendu... l'as... l'enfant chéri du public.

Parti l'avant-veille de Cuba, le passage de l'*Oiseau-Blanc* avait été signalé, par T. S. F., des îles Bermudes, puis des Açores.

Il y avait eu ensuite des minutes de folle anxiété, parce qu'on espérait recevoir des nouvelles d'Espagne et qu'elles ne venaient pas. Mais la joie éclata délirante, presque farouche, lorsqu'un sans-fil annonça l'*Oiseau-Blanc* à Bordeaux.

Maintenant les communications se succédaient sans trêve.

Les noms des villes, des bourgades étaient sur toutes les lèvres et les yeux anxieux, avides de voir, fouillaient le ciel sillonné par les projecteurs.

Sans se connaître, on s'abordait, criant cette nouvelle gloire sportive de la France :

Un jeune lieutenant — vingt-quatre ans — était parti, seul, de Cuba et allait arriver au Bourget.

Et chacun expliquait pourquoi l'aviateur n'avait pas tenté la traversée de la France aux Antilles.. On prononçait les mots de courants atmosphériques, de brume, de tempête possible... On accumulait des détails, des précisions qui étaient des amplifications et des déformations écloses dans des imaginations trop ardentes.

Le fait était là : des Antilles à la France, il y avait huit mille six cents kilomètres, et Pierre Defresne les aurait franchis en moins de cinquante heures.

Deux jours, seul, sans repos ni sommeil,... deux jours sans nourriture, si ce n'était un peu de café très fort et de consommé.

Aucun aviateur ne pouvait encore se prévaloir de cette performance admirable dont le jeune officier allait être le héros glorieux.

Et c'était la cohue, la folie orgueilleuse de deux cent mille Français qui débordaient les troupes, brisaient les barrières.

Des sous-officiers couraient, donnaient des or-

dres, criaient à la foule en délire qu'elle s'exposait au danger, qu'elle pouvait causer la mort de celui qu'elle voulait fêter.

La foule était sourde, la foule était ivre.

Sourde à tout ce qui n'était pas son attente, sourde à tout ce qui était patience et raison...

Ivre aussi... ivre de joie, de fièvre, de gloire.

La lumière des projecteurs se faisait plus vive à mesure que le ciel s'enténébrait. Elle formait un immense cadre de clarté au camp du Bourget, rendant plus opaque la nuit d'alentour.

Et ce fut de cette nuit — alors que personne n'avait rien entendu, rien vu, — ce fut de cette nuit que sortit lentement une grande masse pâle...

Les voix se turent et il y eut une minute de silence solennel et poignant : les cœurs battirent en tumulte, les yeux furent obscurcis par les larmes.

Et le bel *Oiseau-Blanc* — l'oiseau de France — descendit doucement, lentement, roula sur l'herbe et s'immobilisa.

Alors ce fut la ruée...

Plus de cordon de troupe... plus de barrière... rien ne résista devant l'enthousiasme fou de ceux qui étaient là... de ceux qui se précipitaient, les mains tendues, voulant toucher l'aviateur, l'appareil... de ceux qui hurlaient le nom de Pierre Defresne comme celui d'un héros magnifique.

Et soudain, il y eut un silence... un recul...

L'officier s'était dressé, pâle, les traits tirés, titubant presque d'une écrasante fatigue, mais souriant, énergique, et, la main au képi, il salua son avion, puis il se découvrit.

Et la foule comprit... la foule s'associa à la reconnaissance que l'officier éprouvait pour l'appareil qui, docile, lui avait obéi pendant cette formidable randonnée de quarante-neuf heures... la foule frémit et s'inclina, car, auprès de Pierre Defresne, vainqueur, tête nue et grave, elle vit se dresser les fantômes de tous les héros de l'air, morts pour la grandeur du pays.

Mais pouvait-il y avoir de la tristesse, de la mélancolie dans ce jour glorieux !... N'était-ce pas

encore honorer les Morts que d'acclamer le Vivant?... et les fronts pâles, cachés sous les linceuls, ne resplendissaient-ils pas d'une gloire impérissable...

L'épopée merveilleuse que tous avaient rêvée était accomplie.

Dans le grand officier mince et blond, c'étaient tous les héros disparus que la France aimait et acclamait, et lorsque l'aviateur se recouvrit, il fut enlevé de terre par vingt...par cinquante bras... et on le vit au-dessus de la foule, rieur, redevenu déjà le gai enfant de Paris, envoyant des saluts, des sourires, des baisers au peuple en délire qui hurlait la *Marseillaise*.

Dans cette foule, deux vieillards cherchaient un passage. Ils criaient : « Pierre... Pierre... » ; ils pleuraient et levaient leurs bras tremblants vers le vainqueur, mais il ne les voyait pas. Il souriait des lèvres et des yeux à une belle jeune fille que des mains amies soulevaient, une jeune fille qui, toute rose, toute vibrante, lui tendait les mains au-dessus des têtes pressées et criait d'une voix claire :

— Bravo, mon vieux Pierre, c'est très chic, ce que vous avez fait là!...

Les deux groupes furent brusquement séparés et le triomphateur, ne pouvant répondre, se retourna pour saluer celle qui venait de l'applaudir avec un enthousiasme si juvénile lorsqu'il aperçut les vieillards qui, bousculés, meurtris, étaient arrivés à quelques pas de lui.

Il eut un grand cri :

-- Grand-père!... bonne-maman!...

Ses bras se tendirent, un flot de larmes jaillit de ses yeux.

La foule comprit... la foule s'immobilisa, se tassa, puis écouta et regarda... et ceux qui avaient la fierté de porter le héros le posèrent sur le sol.

Un large cercle se forma instantanément, dégageant un espace où l'officier se trouva seul, en face de ses grands-parents.

Son aïeul se découvrit et, les bras tremblants, lui donna l'accolade; puis il le poussa vers sa grand'mère qui riait et pleurait en murmurant tout bas :

— Mon petit... mon tout petit.. mon grand petit...

Et la foule frémissante se détourna avec une infinie délicatesse pour que les vieillards pussent embrasser plus librement leur petit-fils.

Une femme perça les rangs serrés. Elle portait une superbe gerbe de lilas blanc liée par un large ruban tricolore. Devinant la pensée de cette femme et voulant aider son geste, la foule s'écarta pour qu'elle parvînt au premier rang...

Elle s'élança sur le héros et lui offrit ses fleurs, elle l'embrassa aux applaudissements frénétiques du public pendant que, ému et heureux, Pierre Defresne s'écriait :

— Vous, Riquette... vous...

— Mon Dieu, oui, ami Pierre, c'est moi, Riquette Balvin, qui veux être la première à vous fleurir.

— Comme Viviane Delvacquez fut la première à me saluer, pensa le jeune homme. Mais il se tut.

D'ailleurs, la foule revenait, plus avide de toucher son grand homme; plus ardente à le voir; plus émue devant les deux vieillards qui pleuraient dans la détente heureuse de tout leur être, après des heures de cruelle angoisse. Et ce ne fut plus l'officier seul qui fut élevé sur les épaules robustes, mais encore ses grands-parents.

Il était vraiment superbe, ce vieil homme aux cheveux blancs, à la boutonnière fleurie de rouge, qui saluait comme si toute cette gloire — qui montait vers son petit-fils, l'élevant dans une apothéose merveilleuse — eût été la sienne. Et ne lui était-elle pas mille fois plus précieuse que si elle lui avait appartenu, puisqu'elle était à son enfant!...

On se montrait la grand'mère de l'aviateur, si touchante et si fragile, chère petite vieille dame, dont les jones parcheminées ruisselaient de larmes, mais dont le sourire était si délicieusement heureux, si follement fier.

En vain le monde officiel voulait approcher de l'aviateur... Demain... plus tard... le héros serait félicité par les « grosses légumes ». Ce soir, il appartenait au peuple de France, aux humbles,

aux petits, et les officiers supérieurs, le chef du cabinet du ministre de la guerre, le directeur de l'aéronautique durent quitter la place pour se réfugier dans le cabinet du directeur du Bourget.

Aux cris, mille fois répétés, de : Vive Pierre Defresne !... Vive la France !... Vive l'Oiseau-Blanc !... au chant vibrant de la *Marseillaise*, la foule, sans s'en rendre compte, laissa des passages dans lesquels les soldats se glissaient pour se rapprocher de l'aviateur; et soudain il se trouva entouré, protégé contre l'enthousiasme populaire, et il put dire à ceux qui se faisaient une gloire de le porter en triomphe qu'il désirait se rendre au bureau du directeur du Bourget, qu'il y était attendu et que sa randonnée ne serait officielle que lorsqu'il aurait vu le secrétaire de l'Aéro-Club pour l'homologation de son record de distance sans escale.

Un désir de l'as était un ordre.

Docilement, on le déposa par terre.

Il serra les mains tendues vers lui et, rapidement, disparut derrière la porte refermée.

Loin de l'étreinte affolante de la foule, il apparut grand et mince, les joues un peu creuses, le regard calme, et il répondit simplement aux félicitations, aux poignées de mains. Puis, souriant, il demanda la permission de faire entrer ses grands-parents, peu habitués à se trouver dans une telle cohue.

Le directeur de l'aéronautique s'élança lui-même vers la porte et revint bientôt, guidant les pas un peu chancelants de M^{me} Defresne que son mari suivait, le visage épanoui.

— Ah ! mon colonel, s'écria le chef du cabinet du ministre de la guerre, combien je suis heureux de vous voir et quelle fierté doit être en vous devant l'exploit de votre petit-fils.

— Une grande fierté, un grand bonheur, en effet, répondit le vieillard d'une voix vibrante; mais je vous en prie, Messieurs, ayez un peu pitié du pauvre enfant que la fatigue accable; nous avons notre auto dans une petite rue du Bourget et si vous pouviez nous faire sortir sans être vus...

— Hum ! fit le directeur de l'aéronautique, ce

n'est pas des plus faciles. Les Parisiens sont enrégés, ce soir; ils veulent leur héros... Ecoutez-les crier : « Pierre Desfresne »... et croyez-vous que le lieutenant puisse s'esquiver sans provoquer une émeute ?

— Peut-être, osa murmurer M^{me} Desfresne en rougissant — car elle était timide malgré les soixantedix hivers qui avaient mis une couronne d'argent à ses tempes — peut-être, Messieurs, si les Parisiens savent que leur héros — et elle répétait le mot avec une fierté émue — est fatigué et qu'il a besoin de nourriture et de repos.

— Oui, c'est entendu, déclara le colonel Desfresne, mais, ma chère amie, il faudrait une voix bien puissante pour se faire entendre de ces forcenés.

— Le crois-tu ? fit la vieille dame en souriant, je suis certaine que moi... si je leur parlais...

— Vous, bonne-maman ! s'exclama Pierre...

— Toi !... répéta le colonel avec stupeur.

— Mais oui... qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

Et, très tranquillement, très simplement, la vieille dame ouvrit la porte et, apparaissant sur le seuil du bureau, fit signe qu'elle voulait parler.

Ceux qui étaient trop loin pour la voir, pour l'entendre, réclamaient encore impérieusement l'aviateur, mais les plus proches se turent et ordonnèrent le silence autour d'eux, voulant savoir ce qu'allait dire celle que le peuple de Paris venait de baptiser d'un nom charmant et vieillot comme elle :

— Bonne-maman !...

— Mes amis, fit-elle, élevant la voix, mon petit-fils a dû faire montre d'une prodigieuse énergie et il est écrasé de fatigue. Il est profondément heureux d'avoir réussi ce raid merveilleux qui donne à la France le record du vol à longue distance sans escale et il vous remercie de vos vivats, de votre amitié... Il vous remercie de votre bonheur... Voulez-vous lui donner une nouvelle preuve de votre admiration, de votre reconnaissance ?

— Oui... oui... crièrent des centaines de voix.

— Eh bien, fit la vieille dame en riant, laissez-le aller se coucher.

Il y eut des rires, mais les rangs s'écartèrent et lorsque Pierre apparut, offrant le bras à son aïeule, il passa entre une double haie de têtes inclinées.

II

Lorsqu'on raconte que le mariage du colonel Defresne — alors capitaine — fut un mariage d'amour, on n'a qu'à regarder « bonne-maman » pour comprendre que la vieille dame a pu être adorée et est encore tendrement aimée.

Petite, mince, élégante, elle a une tête de douairière charmante et bonne, la grâce un peu désuète d'un pastel du siècle dernier, des yeux candides et purs, un front large sous la neige soyeuse des cheveux encore abondants. Elle a dû être un délicieux Tanagra et apparaît encore comme la plus exquise des statuettes des temps écoulés.

Si le colonel lui a voué un grand amour, elle y a répondu par une tendresse égale et ils eussent été parfaitement heureux si, une vingtaine d'années auparavant, ils n'avaient pas perdu leur fils et leur bru dans un stupide accident d'auto.

Ils laissaient un orphelin de quatre ans : Pierre.

La mère dompta sa douleur pour se consacrer à son petit-fils et, pendant que le grand-père formait le caractère de l'enfant et lui donnait l'amour de la carrière militaire, « bonne-maman » veillait sur son cœur et l'instruisait de ses devoirs de chrétien.

Ce fut un gros crève-cœur pour l'aïeule lorsque, jeune garçon, Pierre déclara qu'il voulait être aviateur.

Officier, la vieille dame s'y attendait : l'enfant était d'une famille de soldats; mais l'aviation compte tant de martyrs que la grand'mère pleura; cependant elle cacha ses larmes, ne se reconnais-

sant pas le droit de contrarier la vocation de Pierre.

Et la volonté du jeune homme s'accomplit.

Que de craintes cependant dans l'âme de l'aïeule !...

Elle les cachait sous un sourire et se réfugiait en Dieu, le priant ardemment d'éloigner tout péril de son petit-fils.

Quelquefois, lorsqu'elle entraît à l'église, elle surprenait son mari agenouillé, la tête dans ses mains et priant.

Elle ne lui parlait jamais de ces rencontres.

A quoi bon ! Ne savait-elle pas pour *qui* le colonel implorait Dieu.

Les succès de Pierre étaient chers aux deux vieillards. Cependant son audace et ses raids les épouvantaient et, naïvement, dans toute l'ingénuité de leurs vieux cœurs aimants, ils cherchaient le moyen d'empêcher le *petit* de continuer ses folles imprudences... qui devenaient de si magnifiques exploits.

Depuis quinze jours, Pierre courait de réception en réception.

D'une réunion au cours de laquelle il avait rencontré Arrachart, Drouhin, Costes, Rignot, Sadi-Lecointe et tous les plus fameux as de l'aviation, il était revenu fiévreux, « l'âme absente » comme lorsqu'il songeait à l'une de ces merveilleuses imprudences qui font les héros.

Et « bonne-maman » tremblait... et grand-père était soucieux.

— Il lui faudrait un fil à la patte, déclara un jour le vieillard.

Ce fut une lueur pour l'aïeule.

— Il faut le marier, s'écria-t-elle.

Les deux vieillards se regardèrent en riant, puis se mirent à pleurer.

Jadis, lorsqu'un jeune homme arrivait à l'âge de fonder un foyer, admirant les précieuses qualités de sa mère, il la priait de chercher l'ange blond... ou brun qui devait faire son bonheur.

Les mœurs ont évolué.

Aujourd'hui, les jeunes filles découvrent, seules, le mari de leur choix, et les jeunes gens *sont si*

demandés que la plupart papillonnent longuement avant de se fixer.

Marier Pierre était bientôt dit..., l'exécution devenait plus difficile.

— Cependant, avec de la diplomatie, suggéra « bonne-maman ».

— Et un joli minois, ajouta le colonel...

— Je ne voudrais pas d'une sportive comme Henriette Balvin, déclara la vieille femme soucieusement, elle pousserait Pierre aux pires extravagances.

— Il faudra veiller à ce que le gaillard ne tourne pas du côté de la petite Delvacquez, c'est une flirteuse et... hum... hum... tu me comprends, Louise...

— Oui, mon ami... oui...

— Il lui faudrait une femme dans ton genre, Louise.

— ... Mais plus jeune, Firmin.

— Mille bombes ! on ne peut pas parler sérieusement avec toi pendant cinq minutes... si encore tu *la* connaissais... la plus jeune...

Il y eut un silence que les deux vieillards rompirent en même temps en prononçant le même nom :

— Hugnette Portal !

Et ils éclatèrent de rire, heureux de voir qu'une fois de plus leur cœur et leur raison s'étaient accordés.

— Dix-huit ans, fit la grand'mère, jolie... blonde, des yeux bleus, une figure de bébé, douce, bien élevée.

— Cinq cent mille francs de dot, ce qui ne gâte rien, mais, justement, peut-être trop douce. Aura-t-elle la *poigne* nécessaire avec Pierre ?

— S'il l'aime ?

— Mais tu m'y fais penser, il ne la connaît pas.

— Il l'a vue enfant.

— Mais elle vient de passer deux ans en Angleterre dans une institution — drôle d'idée, d'ailleurs, nos professeurs valent ceux d'outre-Manche. Pierre a quitté une gamine, il va revoir une jeune fille.

— La revoir... où cela ?

— C'est vrai, M^{me} Portal sort encore peu. Cependant, voilà trois ans qu'elle a perdu son mari, un excellent homme, mais qui, diable, ne méritait pas des regrets éternels !

— Ne sois pas méchant, mon ami...

— Tu as raison, Louise, mais c'est que, vois-tu, je cherche un moyen de rapprocher Pierre et Huguette.

La vieille dame rit doucement de la façon qu'avait le colonel de *chercher un moyen* et elle dit :

— C'est très facile, mon bon Firmin. Nous donnerons un dîner à quelques intimes la semaine prochaine, et comme la villa de M^{me} Portal touche la nôtre et que nous sommes en excellents termes de voisinage, il est tout naturel que nous l'invitions.

— Elle refusera.

— Mais non... ce ne sera pas une grande réception; quelques vieux ménages comme nous, deux ou trois amis de Pierre.

— Et moi...

Le colonel et M^{me} Defresne se tournèrent en souriant vers la porte du salon et l'officier déclara :

— Toujours et partout, Claude... la première invitée... mille bombes !

— Merci, colonel.

— Venez m'embrasser, Claude.

— Bonjour, « bonne-maman ».

La jeune femme qui pénétrait dans le salon sans se faire annoncer vint offrir son front aux deux vieillards.

Assez grande, des cheveux bruns que — dédaignant la mode — elle roulait en chignon bas, des yeux gris, une bouche sérieuse, un teint à peine rosé, elle avait un visage régulier et sans beauté.

Depuis plus de vingt ans, les Defresne habitaient une villa avenue Péreire à Asnières et, en faisant leur visite d'arrivée à leurs plus proches voisins, ils avaient lié connaissance avec M. et M^{me} Hendel et leur fille Claude.

De quelques années plus âgée que Pierre — grande fillette alors qu'il n'était que garçonnet —

Claude avait pris un très réel empire sur l'enfant et — devenue la commensale attitrée de la villa des Defresne — elle avait pris l'affectueuse habitude d'appeler l'aïeule « bonne-maman », alors qu'elle disait « colonel » au vieil officier.

Pierre avait grandi, Claude s'était mariée.

Un piètre mariage qui avait donné peu de bonheur à la jeune femme. Charles Germain était jaloux et brutal, de plus, avare et souffrant d'un cancer à l'estomac, il tortura Claude pendant sept ans.

Lorsqu'elle se trouva veuve avec une fillette de six ans, elle reprit sa place dans la maison familiale.

Hélas ! la même année elle perdait son père et sa mère atteints par la grippe espagnole.

Sa douleur fut profonde et il fallut les baisers de sa petite Charlotte, l'affection si tendre de ses vieux amis et la grande amitié de Pierre pour qu'on la vît sourire à nouveau ; cependant une mélancolie demeurait en elle. Elle cherchait à se montrer enjouée, mais le masque trompeur tombait parfois et ses yeux laissaient lire la tristesse de son âme.

— J'ai demandé une invitation sans savoir à quoi je pourrais être conviée, fit Claude en s'asseyant auprès de sa vieille amie. Je désire une explication.

— Un dîner en l'honneur de Pierre, déclara le colonel.

Une faible rougeur passa sur le visage de Claude et elle dit :

— J'y assisterai avec le plus grand plaisir.

— Et vous m'aidez à combiner un menu de choses que mon enfant aime, Claude.

— Je vous ferai même un gâteau aux amandes dont il est si gourmand.

— Et puis, vous pousserez un peu à la roue du côté de la petite Portal, hein, Claude, fit l'officier en se frottant les mains. Vous avez une influence énorme sur Pierre ; mettez-la au service de son bonheur.

— Je ne comprends pas, fit la jeune femme avec effort.

— Ce n'est pas malin, cependant, ma petite Claude. Vous savez que Pierre est un casse-cou; un vilain jour, il dégringolera avec son appareil et sera écrasé, carbonisé, ou quelque chose dans ce goût-là.

— Firmin...

— Eh oui, ma bonne Louise, c'est comme cela qu'il finira, ton enragé, si nous n'y mettons pas le holà. Et c'est pourquoi, ma chère Claude, nous avons songé à marier notre clampin... c'est le seul moyen de lui mettre un peu de plomb dans la cervelle, ne le croyez-vous pas?

— Certes, dit Claude, redevenue calme et froide; Pierre marié sera certainement plus prudent et abandonnera, fort probablement, ces raids si dangereux... et vous avez pensé...

— A Huguette Portal, dit l'aïeule.

La jeune veuve fut un instant sans répondre, puis elle dit avec lenteur :

— Vous avez raison; les Portal sont d'excellente famille et Huguette a été élevée de façon parfaite. Pierre serait heureux avec elle.

— Vous approuvez notre choix ? demanda vivement bonne-maman.

— De tout mon cœur, il est sage; mais Pierre?...

— Hum ! fit le colonel, Pierre a un cœur d'artichaut dont il distribue les feuilles sans compter. Il flirte, mais rien de sérieux.

— Riquette...

— La capitaine du Sportif-Club... la fille du fabricant d'autos... Elle boxe, fait de l'escrime, est champion de tennis... de foot, de... que sais-je... C'est une bonne camarade pour Pierre, rien de plus.

— Viviane...

— Pierre n'a qu'à regarder la maman Delvacquez pour voir le tas que la fille sera dans vingt ans... Si vous n'avez que ces demoiselles à m'opposer, ma petite Claude !

— J'en ai un peu peur, je l'avoue, colonel, car Pierre m'a confié qu'il aimait beaucoup la compagnie de M^{lle} Balvin...

- Parbleu!... pour courir, sauter, faire le fou...
- Et que M^{lle} Delvacquez était charmante.
- Parce qu'elle lui fait les yeux en coulisse. Mais comme elle ne les fait pas qu'à lui...

III

Les Defresne n'ont pas pensé un instant que leur petit-fils pouvait ne pas plaire à Huguette Portal.

De son côté, M^{me} Portal a réfléchi après la visite de M^{me} Defresne.

C'est très gentil à elle d'avoir songé à inviter ses voisines au dîner offert en l'honneur de leur petit-fils. Cependant, les relations ne sont pas si intimes entre les deux maisons pour qu'elles s'associent dans la joie de l'une d'elles.

Lorsque M. Portal est mort, le colonel et sa femme se sont montrés corrects en déposant leur carte et assistant à l'enterrement — l'officier seulement, sa femme n'y était pas.

M^{me} Defresne fait trois ou quatre visites par an à M^{me} Portal, celle-ci les lui rend... On papote aimablement, sans démonstrations d'amitié exagérée, on boit le thé et on grignote les petits fours sans se pâmer d'admiration et la séparation n'amène aucun baiser.

Pourquoi les Defresne l'invitent-ils — ainsi que sa fille — à ce dîner?

Huguette!... tiens... tiens... mais oui, au fait... c'est à examiner... Ce jeune Pierre est beau garçon, un peu mièvre encore. L'âge le formera. Officier, c'est parfait... Aviateur, c'est bien dangereux. Si la chose se faisait, M^{me} Portal mettrait ses conditions... épouser et renoncer... Sans renoncement,

pas d'épousailles. Ces Defresne ont une fort jolie situation; la villa qu'ils habitent leur appartient. Ils ont une auto — il est vrai que ce n'est pas une voiture de grande marque, elle sort de la maison Balvin. — D'un autre côté, la grand'mère a des diamants superbes, des rubis de toute beauté et des perles... On sait ce que tout cela coûte, aujourd'hui... Il faudra une robe neuve à Huguette pour ce dîner... M^{me} Defresne a dit : « ce sera tout à fait intime »... alors une robe très simple... du crêpe de Chine blanc, quelque chose de frais, de joli, de virginal... Et une ondulation... Pierre Defresne est moderne — un officier —, il doit aimer les cheveux courts. Avec une raie sur le côté et la « dent » sur le front, Huguette se-ait très bien... Va-t-elle être contente, la chère petite!... Elle qui se disait ridicule au milieu de toutes ses amies dont les nuques sont rasées...

« La dissimulation — écrivait La Bruyère — n'est pas aisée à défaire; si l'on se contente d'en faire une brève description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. »

Ce n'est pas toujours vrai.

La dissimulation qui avait fait cacher le véritable but de l'invitation que M^{me} Defresne avait adressée à sa voisine et celle que faisait cette voisine si perspicace sur l'amabilité soudaine et souriante du colonel avaient le but le plus louable.

C'est pourquoi M^{lle} Huguette Portal, — petite poupée parisienne sachant s'habiller, entrer dans un salon, s'asseoir, sortir et ayant gardé l'ingénuité que nos mères considéraient comme l'apanage de la jeunesse et qui les faisait désigner sous le vocable dédaigneux « d'oies blanches » — c'est pourquoi M^{lle} Huguette Portal avait les cheveux coupés, de la poudre sur les joues et une robe de rêve, immaculée comme son âme.

C'est pourquoi le lieutenant Pierre Defresne était présenté à M^{me} Portal par sa grand'mère et que la bonne aïeule disait en riant :

— Je suis certaine que tu ne reconnais pas

Huguette. Voilà deux ans que tu ne l'as pas vue... et la chrysalide est devenue papillon.

— Un bien joli papillon, fit Pierre galamment, auquel je suis très heureux de présenter mes hommages.

La jeune fille rougit jusqu'aux oreilles et s'inclina sans répondre. Mais le regard curieux qu'elle attacha sur l'officier révéla qu'elle avait deviné que... c'était à lui qu'elle devait sa robe neuve et ses cheveux courts.

M^{me} Portal se montra gracieuse.

— Je suis heureuse de pouvoir vous adresser toutes mes félicitations, cher Monsieur, vous voilà l'as de nos aviateurs.

— Mais pas du tout, Madame, beaucoup de mes camarades ont fait aussi bien que moi.

— Oh ! il vous plaît à le dire... et ce raid merveilleux des Antilles au Bourget...

— La chance...

— Et l'expérience...

— De ceux qui m'ont précédé dans la voie des airs.

— Votre sang-froid...

— Question de tempérament, il faut simplement commander à ses nerfs.

— Vous êtes trop modeste, lieutenant ; heureusement que la France a su vous rendre justice.

— Beaucoup trop, Madame, car avec un appareil comme le mien, un appareil français, s'il ne survenait pas d'imprévu, j'étais certain de réussir.

— Votre avion était construit de façon à pouvoir amérir, n'est-ce pas ?

Pierre réprima un sourire.

— Parfaitement, je pouvais y être forcé.

— Oh ! ce doit être très curieux à voir, fit Huguette en ouvrant très grands ses yeux clairs.

M^{me} Defresne sourit. Sans faire aucune avance, sans que M^{me} Portal ait eu l'air de se jeter à la tête de Pierre, voilà que se présentait une occasion de remettre les deux jeunes gens en présence, car, très simplement, très galamment, l'officier déclarait :

— Si vous désirez connaître mon oiseau, Ma-

demoiselle, je me ferai un plaisir de vous le présenter... si vous voulez bien accompagner M^{lle} Huguette au Bourget, chère Madame.

M^{me} Portal n'eut pas une hésitation. Elle répondit avec son sourire le plus gracieux :

— Vous êtes tout à fait aimable, et si cette petite fille n'est pas trop indiscreète, donnez-moi votre jour.

— Mais... demain... voulez-vous ?

— Très volontiers.

Comme, à ce moment, le maître d'hôtel annonçait : « Madame est servie », très naturellement, « bonne-maman » poussa Pierre devant Huguette à laquelle il offrit le bras. Cela tombait à merveille... elle était sa voisine de table.

Les amis du colonel étaient tous gens instruits; ceux de Pierre des érudits de la nouvelle génération. La conversation devint vite une aimable joute oratoire, brillante et intéressante.

Quelqu'un prononça le nom de William James.

— Un farceur, fit le colonel, je ne crois pas à *l'expérience religieuse*.

— Il se peut que vous n'y ajoutiez pas foi, mon colonel, riposta un jeune officier, ami de Pierre, — et notez bien que je partage absolument votre avis — William James donne au fait religieux la forme qui convient à ses assertions; cependant il a fait des adeptes.

— Des toqués,

— Des malheureux surtout... de ceux qui pleurent un être cher et à qui on promet de les mettre en communication avec lui.

— Hâblerie !

— Qui sait... n'avons-nous pas des exemples que l'au-delà se soit révélé à nous ?

— Des miracles ?

— Parfois, oui. N'est-il pas aussi troublant qu'un homme ait la prescience de la mort d'un autre homme ?

— Des exemples !

— Vous en voulez... en voilà : Dante eut la vision anticipée de Béatrice morte; Pétrarque vit Laure sur son lit d'agonie à l'heure où elle expirait.

— Il est certain, déclara Claude Germain, que les ondes psychiques peuvent transmettre des images dans deux esprits habitués à penser ensemble.

— Vous êtes une savante? lança Pierre en riant.

— Mon Dieu, non, tout le monde sait que les ondes psychiques sont assimilées aux ondes hertziennes dans l'ordre d'idée du parcours.

L'apparition de notre double s'explique parfaitement. Il pouvait frapper nos aïeux de terreur et nous l'expliquons.

— Ce n'était pas un article de théorie lorsque j'étais de l'active, fit le colonel en riant, et je demeure incrédule; Dante et Pétrarque sont loin de nous.

— Prenez des exemples plus près, fit Claude vivement :

La grande artiste M^{me} Galli-Marié eut la prescience de la mort du musicien Georges Bizet.

La duchesse d'Abrantès vit son mari pâle et la jambe brisée, alors qu'elle ignorait qu'il lui était arrivé un accident. Il était mort. Et combien d'autres !...

— Vous croyez à toutes ces balivernes, vous, Claude?... Ce sont des prédictions après coup...

Et comme la jeune femme ne répondait pas, le vieil officier ajouta en riant :

— Peut-être avez-vous eu votre petite apparition aussi, ma chère enfant.

— Non, dit Claude lentement, mais je crois que si quelqu'un que j'aimais courait un péril grave, j'en aurais la prescience.

— Et le péril serait évité... Voilà qui me recommande avec les communications de l'au-delà. Mais votre système pêche par la base, puisque c'est après la mort que notre double apparaît... et, à ce moment, personne ne craint plus les dangers qui menacent les vivants.

Tout le monde se mit à rire et la jeune femme, elle-même, sourit.

La soirée était délicieusement printanière. On passa dans le jardin pour prendre le café.

M^{me} Defrène fronça un peu le sourcil. Elle

avait espéré que Pierre continuerait à bavarder avec M^{me} Portal et sa fille, mais il s'écria gaîment :

— Claude, comme vous et moi ne buvons pas de cette boisson parfumée et antisoporifique, je vous offre une promenade au clair de lune... et mon bras.

— Merci, fit la jeune femme en souriant, mais il faut que j'aille voir si Charlotte dort paisiblement. Ma bonne la veille, est-ce suffisant!... Ma fille est si déplorablement gâtée!...

Le ton câlin démentait les paroles.

— Je vous accompagne, si vous le permettez. Nous sommes de grands amis, Charlotte et moi.

— Venez donc.

Il n'était pas nécessaire de sortir de la propriété des Defresne pour entrer dans le minuscule domaine de Claude. Depuis longtemps, une porte avait été percée dans le mur mitoyen des jardins, et c'est par ce que le colonel appelait : « l'heureuse servitude » que la jeune femme introduisit Pierre dans sa propriété.

— Oh! fit l'officier, c'est un félice que ce petit coin, Claude; c'est intime, entretenu, toujours fleuri... l'Eden.

— Votre jardin est cent fois plus beau que le mien.

— Il est grand, ordonné et bête. Un jardinier le rase, le tond, le taille, discipline ses fleurs, veille sur le gravier de ses allées.

Claude se mit à rire.

— Ici, c'est moi qui manie la tondeuse et le sécateur. Les herbes folles partagent les corbeilles avec les plantes cultivées et vous trouverez de la mousse jusque dans les pierres du perron.

— Tout cela est exquis, mon amie... ou peut-être je le trouve tel parce que ce fut le royaume de mes escapades au temps heureux de mon enfance.

Lorsque j'avais joué un tour pendable à grand-père, j'accourais auprès de vous, Claude; vous me câliniez, vous me consoliez, car je vous montrais un repentir souvent trompeur, et vous alliez

affronter le courroux que j'avais déchaîné, Vous étiez ma grande sœur ma petite maman... toujours si indulgente et si bonne. Vous m'aimiez beaucoup, Claude.

— Je n'ai pas changé, Pierre, et vous me trouverez toujours aussi affectueuse. Je ne désire que votre bonheur, mais je le désire bien.

— Oui, vous êtes une amie charmante et précieuse et moi aussi je vous aime.

— Essayez-vous sur ce banc de gazon, lit Claude d'une voix un peu tremblante, je vais voir si Charlotte repose.

— Ne puis-je vous accompagner ?

— Non, vous feriez du bruit et ma fille se réveillerait.

La jeune femme disparut, légère et vive, en adressant un sourire à l'officier.

Auprès de l'enfant, la bonne dormait dans un fauteuil.

Claude s'avança sur la pointe des pieds et se pencha au-dessus du petit lit blanc.

Charlotte dormait en souriant, la tête enfoncée dans l'oreiller. Une longue boucle de cheveux châtain avait glissé sur son cou frêle, elle serrait une affreuse poupée contre son cœur.

La mère s'agenouilla devant la couche enfantine, ses mains se joignirent, deux larmes coulèrent sur ses joues et elle murmura :

— Dors, mon amour, ma consolation, mon courage, ma fille... Aime-moi assez pour me donner la force de toujours te rester à toi... rien qu'à toi...

L'officier avait cueilli une branchette de lilas et jouait machinalement avec la grappe odorante lorsque Claude descendit les trois marches du perron.

— Savez-vous à qui vous ressemblez dans votre robe blanche, sous les rayons de la lune, Madame mon amie ?

— A une sorcière se préparant au sabbat.

— Fi donc... à une elfe courant à la danse.

— Vous êtes poète, ce soir, Pierre.

— Je l'avoue, Claude, et tenez...

Les deux jeunes gens se trouvaient auprès d'un

massif de lilas, tout ébouriffé de grappes parfumées. Pierre prit une branche, l'abaissa jusqu'au visage de la jeune femme et dit :

— Respirez ces fleurs... ne contiennent-elles pas toute la douceur du printemps, son charme et sa séduction... toute la joie de vivre.

D'un mouvement charmé, Claude retint la branche contre ses lèvres qu'elle y appuya longuement.

— C'est enivrant, fit-elle, et je vous comprends, Pierre.

Elle se sentait tremblante et faible.

Elle avait toujours aimé Pierre. Enfant, il avait été son bien, son jouet, et son tyran; jeune homme, elle l'avait admiré sans chercher à analyser ses sentiments. Elle n'avait compris qu'elle l'aimait d'amour que le jour où M^{me} Defresne lui avait confié son désir de marier son petit-fils.

Cependant, elle n'avait pas eu un instant d'illusion.

Elle était plus âgée que le jeune homme, veuve, mère... la vie l'avait blessée... elle était de celles dont on dit : c'est une épave.

L'élue serait jeune et belle; Pierre serait son premier amour...

Tout bas, dans le fond de son cœur, avec l'humilité de celle qui se sacrifie, elle disait :

— Qu'il choisisse bien!

IV

CAHIER DE VIVIANE

Maman est indécrottable!

Elle demeurera toute sa vie l'Espagnole à la mantille de dentelle, à l'immense peigne de corne et à la fleur de grenadier.

Il y a six mois, des amis communs nous présentaient John Wiklow, un Américain millionnaire.

Je lui plaisais, il n'y avait pas à en douter, mais ce garçon était froid, correct, peu causeur. Au premier dîner que nous donnâmes — en son honneur — ma mère fit preuve d'une telle exubérance, elle porta une toilette si... exotique et elle jeta de tels cris à la pensée que le perchoir de *Miarko* — son perroquet — ne serait pas auprès d'elle pendant le repas, que le surlendemain John Wiklow reprenait le bateau pour New-York.

Ses bévues recommencent avec Pierre Defresne.

Cet officier me plaît, son courage en a fait « quel-qu'un ». Sa femme sera une personnalité parisienne et pourra tenir un rang envié dans le monde.

Le raid « Cuba-le Bourget » lui a rapporté près d'un million, sans compter les distinctions honorifiques et les coupes, bronzes et objets d'art. Ses grands-parents sont riches et ils ont des goûts modestes; vivant presque toute l'année dans leur bi-coque d'Asnières, ils ne dépensent pas trente mille francs par an.

Leur petit-fils bénéficiera de leur simplicité. D'un autre côté, les raids sont une source de profits qui n'est pas à dédaigner. Naturellement, il y a les risques, et... il y a mamam...

Hier, elle est entrée au salon quand tous nos amis étaient là. Malgré la promesse formelle qu'elle m'avait faite, elle n'avait pas mis de corset et, dame, elle croulait pas mal dans sa robe orange; c'était hideux. Je lui avais fait préparer sa toilette de dentelle noire et j'avais stylé la femme de chambre. A trente-sept ans, je ne comprends pas qu'on ne se tienne pas mieux que cela.

Ma mère est jeune encore, elle a des yeux admirables, un teint doré par le soleil, une bouche charmante et les dents comme des perles. Elle pourrait être l'une des plus jolies femmes de Paris — plus jolie que moi, je sais m'en rendre compte — et elle s'étale, elle se tasse, elle croule...

Elle passe ses journées à manger des confitures et à jouer avec *Miarko* dont on approche le perchoir du divan sur lequel sa maîtresse repose... étendue... affalée... flasque...

Elle pousse des cris d'orfraie dès que je lui demande de m'accompagner. Aussi, à dix-huit ans, le monde est-il habitué à me voir suivie d'une femme de chambre qui fait la moue d'être obligée de rester dans l'antichambre pendant que je suis au salon.

Cette fois, j'avais fait la leçon à ma mère, je l'avais suppliée de faire effort et de me chaperonner

toutes les fois que je jugerais sa présence indispensable... Quelques rencontres avec M^{me} Defresne... car Pierre accepte parfaitement que M^{me} Delvacque soit toujours couchée et sa fille toujours sortie.

La prière n'agissant pas, j'ai eu recours à la menace et juré que, si la moindre chose clochait, *Miarko* déjeunerait de persil.

Ma mère a jeté des cris si perçants que la cuisinière et la femme de chambre sont accourues.

Les voisins du dessus et du dessous ont montré des mines inquiètes dans leur porte entre-bâillée.

J'ai dû calmer ma mère, nous avons pleuré dans les bras l'une de l'autre; c'était touchant et ridicule.

Avec force sanglots, elle m'a promis solennellement que — dût-elle en mourir — elle ne faillirait pas à ses devoirs, m'accompagnerait le jour où j'aurai machiné une rencontre avec les grands-parents de Pierre, porterait un corset et des toilettes sombres et ne permettrait pas à *Miarko* de grignoter à tous les petits fours les jours de thé.

Ces conventions bien établies, j'ai dressé mes batteries.

Le lieutenant Defresne n'est pas un ennemi bien terrible. Je le crois fort sensible aux sentiments filiaux et je me montre d'une prévenance affectueuse pour ma mère les jours qu'il vient nous voir. D'ailleurs, cela me permet de lui murmurer à l'oreille deux mots cabalistiques lorsqu'elle a des tendances à la gaffe ou à un écroulement trop prononcé. Ces mots fatidiques sont : *Persil-Miarko*. Mais c'est dur.

Aujourd'hui, Pierre prenait le thé avec nous, quand ma mère a déclaré qu'elle allait lui faire faire la connaissance de son perroquet... une bête merveilleuse... qui doit presque avoir une âme... et dit plus de huit cents mots.

Le perrochet amené par la femme de chambre, ma mère s'est mise à hébéfier de façon si ridicule que j'ai aperçu une lueur moqueuse dans les yeux de Pierre.

Il s'est montré très correct, mais la petite lueur dansait dans ses prunelles.

Ah! qu'elle ne me fasse pas manquer mon mariage!... Ou...

NOTES DE RIQUETTE

L'aviation est un sport très chic et Pierre Defresne est le plus chic de tous nos aviateurs.

L'historique des ballons est intéressant au pos-

sible et que de progrès réalisés depuis l'expérience des frères Montgolfier, le 19 septembre 1783.

Aucun homme n'osa alors confier son existence au globe de toile gonflé d'air chaud qui s'éleva de la grande cour du château de Versailles et — c'est un peu humiliant à avouer — un poulet, un mouton et un canard, attachés dans un panier formant nacelle, furent les premiers navigateurs de l'air.

Pilâtre de Rozier, le marquis d'Arlandes au jardin de la Muette, Charles et Robert aux Tuileries, Blanchard et Jeffries à Douvres furent les premiers hommes assez braves pour se risquer dans une montgolfière — gonflée à l'hydrogène — ou à oser traverser la Manche en ballon.

Nos aïeux utilisèrent déjà le ballon captif à la bataille de Fleurus en l'an II. En 1872, nous eûmes le ballon à hélice de Dupuy de Lôme. Il marchait à une vitesse de deux mètres vingt-cinq à la seconde et la chose fut trouvée prodigieuse.

Et puis...

Le *Géant* en 1863, les ballons du siège de Paris, le dirigeable *Franca* en 1885. Ce dernier avait eu un précurseur dans l'aérostat en forme de cigare des frères Tissandier en 1833.

C'est au colonel Renard... un as... que revient le titre de *créateur de la Navigation Aérienne*.

Ensuite, nous eûmes le dirigeable *Santos-Dumont*, le dirigeable *Patria*, le dirigeable *Ville-de-Paris*, le *Clément-Bayard*...

Les premiers essais sur aéroplane en 1908 furent faits par les frères Wright, puis Farman, Blériot, Lemaître, Arrachart, Challe, Drouhin, Glier, Costes, Rignot, Fronval, Sadi Lecointe, Barès, Blanchet, Pelletier d'Oisy et tant d'autres dont les noms sont célèbres...

Je serais heureuse d'être aviatrice.

Pourquoi pas ?

Je serais heureuse d'épouser un aviateur.

Pourquoi pas ?

J'ai fait cette déclaration hier en dînant.

Mes parents et moi étions seuls.

Ma mère a murmuré :

— As-tu quelqu'un en vue ?

Mon père a haussé les épaules en ronchonnant :

— Tu es folle... Il y a deux ans, tu voulais être la femme d'un coureur cycliste; l'année dernière, d'un champion de boxe; il y a six mois d'un automobiliste et voilà qu'il te faut un aviateur.

— C'est ce qui prouve que j'ai de la suite dans

les idées, ai-je répondu avec calme... Je ne pense jamais qu'à des sportifs.

Pierre Defresne est un homme... un peu casse-cou, très brave, très résistant. Il ne s'embarrasse pas de compliments mièvres et ne craint pas de se salir les mains après son moteur.

Je suis riche — mon père me donne trois millions de dot — je peux choisir et je connais une bonne douzaine de jeunes gens qui font les yeux doux aux automobiles paternelles.

Pierre est seul à me plaire. Nous ferions des raids épatants. Je partagerais sa gloire. Avec ma fortune, il pourrait se faire construire un appareil selon ses goûts.

Nous formerions un couple parfaitement assorti.

Il faut qu'il soit mon mari.

Je serai la femme d'un as.

JOURNAL D'HUGUETTE

Il est bien... Il est très bien.

A première vue, il m'a plu... énormément.

J'étais bien habillée, le couturier avait parfaitement réussi ma robe, ma chaussure m'avantageait le pied et maman m'avait permis la poudre de riz. Je me sentais jolie.

V

— C'est l'ami Pierre... Bonjour, l'ami Pierre...

Charlotte abandonna « sa fille » sur le tapis, jambe de-ci, bras de-là, et boudit dans les bras du jeune homme.

Puis, tout bas :

— Tu sais, il ne faut pas faire de bruit : maman travaille.

L'index levé en face de son nez rose, l'œil naïf, la mine sévère et la bouche pelotonnée par

un demi-sourire, la fillette était adorable et Pierre répondit à voix basse :

— Nous allons nous asseoir sur le divan et nous ne remuerons pas.

— Nous jouerons à la poupée.

— Sans crier, ni sauter.

— Bien sûr!... Tu seras le papa.

La plume inactive, Claude souriait à sa fille et à l'officier. D'un petit geste, il la salua, l'invitant à reprendre son travail.

Charlotte était une enfant délicate, jolie et fine. Elle aimait extraordinairement sa maman et savait demeurer immobile pendant des heures, assise dans un coin à bercer « sa fille » ou à regarder des images; mais dès que Claude ne travaillait plus, la petite en reprenait possession et c'étaient des caresses folles, des jeux invraisemblables et surtout des histoires à raconter : « de celles que tu écris, petite maman chérie! »

Les parents de Claude possédaient ce qu'on appelait jadis « une honnête aisance ».

Charles Germain avait été un piètre administrateur de la dot de sa femme et, les difficultés de l'existence aidant, la jeune femme avait senti la nécessité d'un travail rémunéré.

Fort heureusement, son instruction était solide et étendue. Elle connaissait plusieurs langues, ce qui lui permit de traduire des œuvres d'auteurs étrangers.

Elle le faisait avec cet esprit fin qui était en elle, sachant donner à la traduction, souvent aride, un charme et un intérêt qui faisaient fort aimer ses œuvres par le lecteur. Elle commençait à connaître les sourires de ses éditeurs et les traités avantageux.

Certes, il fallait une grande dose de courage, d'amour et de persévérance dans le bien pour que Charlotte jouât en silence auprès d'elle, mais Charlotte savait que maman gagnait beaucoup de sous... tous les sous qu'elle donnait aux petits enfants pauvres, et comme la mignonne avait bon cœur, cela suffisait pour qu'elle fût sage.

Ce n'est pas d'une seule fille que Pierre était devenu le papa, mais de sept — Charlotte a au-

tant d'enfants que les parents du Petit Poucet. Ce ne sont pas toutes des filles, il y a un garçon; on l'appelle Pierre — naturellement — et il est *aviriateur* — ce qui est beaucoup mieux qu'*aviateur*. — Les filles de Charlotte doivent être du même âge car elles sont de la même taille.

Il y a un marin qui se trouve être une petite fille et c'est une Japonaise qui est l'*aviriateur*.

Pierre connaît toutes ces demoiselles et il les aime presque... du moins, il les berce, les promène, les couche et les soigne les jours de rougeole ou de choléra.

C'est un fort bon médecin qui ordonne des confitures ou du sirop... à la maman... nouvelle médication qui réussit à merveille aux enfants.

Avec un flux de paroles presque incompréhensibles — Charlotte parle bas et vite à l'oreille de Pierre — elle lui confie ses espoirs et ses soucis.

L'officier approuve, conseille, et Charlotte bat des mains, saute, danse, trépigne tant et si bien que maman doit faire :

— Chut!

Silence consterné!...

C'est de la faute au père de ses filles... Ordinairement les grandes personnes ne connaissent rien aux nombreux devoirs d'une mère de famille; elles ironisent, les confidences les plus graves; il faut toujours se tenir sur la défensive avec elles.

Avec Pierre, rien de pareil, c'est le « mari » de Charlotte... l'âme sœur... Quand elle sera grande, elle l'épousera « pour de vrai ». En attendant elle lui permet d'être le papa de ses filles et de la Japonaise-garçon.

— Là, j'ai fini, dit Claude en posant sa plume; excusez-moi, Pierre, de ne pas vous avoir fait meilleur accueil, je terminais un chapitre assez embrouillé que je ne voulais pas interrompre.

— Vous excuser, petite fourmi laborieuse?... C'est à moi de vous demander pardon d'être venu vous troubler; mais je craignais pour la santé de Youdourapa et j'étais venu prendre de ses nouvelles.

Charlotte faisait un peu la moue, sachant — par expérience — que lorsque maman n'écrivait plus,

c'était fini de jouer avec l'ami Pierre. L'intérêt qu'il porte à M^{lle} Youdourapa la déride; elle daigne sourire et, prenant dans ses bras une superbe négresse vêtue de jaune, elle la fait embrasser par le jeune homme en gazouillant :

— Youdourapa, ma colombe blanche, dites bonsoir à papa avant d'aller faire dodo.

Pierre baise la joue noire avec de grandes démonstrations de joie.

Claude rit et se lève.

— Vous avez bien mérité une tasse de thé et je vais vous l'offrir.

Preste et rieuse, elle prépare le samovar, apporte les tasses, le sucre, le citron, le rhum et les cakes.

Tout cela en bavardant et embrassant sa fille qui — par vengeance — fouette la Japonaise-garçon.

Claude porte une simple robe de crépon blanc échancrée en carré et sans manches.

Jolie... hélas ! elle ne l'est pas, mais elle est charmante.

— Savez-vous que, vêtue de la sorte, vous ressemblez à un grand lys pâle, déclare l'officier; vous m'apparaissez sous un aspect nouveau qui m'étonne et me plaît.

— Maman est la plus belle, affirme Charlotte en plaçant la Japonaise-garçon la tête en bas et les jambes en l'air contre un mur.

Claude rougit légèrement sous le compliment et elle sourit, mais il y a une expression indéfinissable dans son sourire, mélancolie et joie. Ses yeux se posent sans coquetterie sur le jeune homme et elle dit d'une voix grave :

— Vous plaire m'est précieux, Pierre, car vous êtes mon ami le plus cher.

— ... Le plus dévoué... le plus fidèle... Claude.

— Comme moi, Pierre... la plus dévouée, la plus fidèle.

— Notre amitié date de loin... Je portais encore des culottes courtes et des cols marins que déjà votre jeune sagesse me dirigeait.

— Dans des sentiers bien étroits pour votre turbulence, mon ami, vous vous en écartiez avec une facilité déplorable.

— Mais je sentais ma faute, Claude, je la sentais d'autant plus durement que vous cachiez mes méfaits et que, plus d'une fois, vous avez été grondée lorsque j'étais le coupable.

— J'étais la plus grande...

— Mauvaise excuse à votre trop grande indulgence, Claude. Maintenant que je comprends, j'ai des remords du passé.

— Chassez-les, fit la jeune femme, le ton mi-sérieux, mi-plaisant.

— C'est en m'en souvenant, au contraire, que je suis venu vous trouver, mon amie; je veux vous demander conseil.

— Votre voix est grave, Pierre.

— Le conseil que j'attends de vous est grave aussi.

Claude offrait la tasse de thé parfumé, sucré, avec une rondelle de citron à son hôte, sa main trembla et la tasse, roulant sur le tapis, se brisa.

— Suis-je maladroit! fit-elle d'une voix plus émue qu'il ne convenait pour un accident d'aussi mince importance. Attendez, reprit-elle, je vais chercher une autre tasse.

Passant dans la salle à manger, elle demeura un instant appuyée contre le buffet, une main comprimant son cœur.

Elle murmura :

— Il va me parler mariage, je le sens. Il va vouloir que je le dirige vers l'une ou l'autre des jeunes filles que ses grands-parents lui proposent, et moi... moi... Allons, Claude, haut le cœur, fit-elle en se redressant, c'est pour son bonheur.

Calme, ayant reconquis la maîtrise d'elle-même, la jeune femme rentra dans le hall où elle recevait ses visiteurs et travaillait, et c'est en souriant qu'elle servit Pierre.

— Parlez, dit-elle, en le débarrassant de sa tasse vide; maintenant, je vous écoute.

— Bonne-maman ne vous a-t-elle confié aucun projet me concernant? demanda le jeune homme.

— Une foultitude! répondit Claude avec enjouement.

— Elle ne vous a pas parlé de mon mariage?

— Des paroles en l'air... elle le désire... espé-

rant qu'il vous ferait moins aventureux et... je l'approuve, Pierre; vous jouez avec la vie que Dieu vous a donnée.

— Je la mets au service de ma Patrie.

— C'est votre devoir... mais pas si follement.

— Qu'appellez-vous folie?

— Vos raids.

Le front de l'officier s'empourpra et il dit avec amertume :

— C'est vous, Claude,... vous qui osez me reprocher de consacrer mes efforts à la grandeur de mon pays! Avant moi, d'autres se sont exposés, d'autres sont morts... pour me faire profiter de leur expérience, comme d'autres se serviront de la science que j'aurai acquise à mon tour.

— Vous agissez comme vous le devez, Pierre, mais votre grand'mère a le droit de trembler pour vous et de désirer vous mettre au cœur une tendresse assez forte...

— ... Pour entraver ma carrière...

— ... Pour vous rendre prudent.

— Et elle... et vous croyez toutes deux que j'aurais cette prudence en étant uni à une personne qui me serait indifférente.

Les paupières de Claude s'abaissèrent sur ses yeux, ses doigts se crispèrent sur sa robe et elle dit lentement :

— Pourquoi vous serait-elle indifférente, mon ami?... Vous l'aimerez.

Pierre dit avec violence :

— Je veux le grand amour... la tendresse infinie... le dévouement sans bornes... l'abnégation absolue... la soumission passive quand mon devoir l'ordonnera.

— Vous êtes exigeant, Pierre, et si vous trouvez le grand amour... la tendresse infinie... le dévouement sans bornes et l'abnégation absolue, pensez-vous que ces divers sentiments qui constituent la quintessence même de l'amour pourront s'allier à la soumission passive lorsque votre femme pensera que vous allez exposer votre vie?

— Peut-être, fit Pierre rêveusement.

— Je ne le crois pas.

— Je connais une femme qui aurait cette soumission que je désire.

— Aurait-elle la tendresse, le dévouement, l'abnégation ?

L'officier ne répondit pas, mais une flamme fugitive rougit son front, puis, secouant la tête et s'efforçant à rire, il reprit :

— Je ne suis nullement réfractaire à la pensée du mariage et je suis prêt à montrer une complaisance inaltérable à me laisser conduire aux thés, aux soirées et aux théâtres où je devrai rencontrer les candidates à ma main.

— Fat !

— Trouvez un autre qualificatif... Vous vous taisez... c'est que j'ai employé le mot exact... Donc je double, triple, quadruple les démarches matrimoniales... Je danse, je parle, j'étudie... et le jour où je trouve, je prévius bonne-maman en disant : voilà la merlette blanche qui a conquis mon cœur.

— Comme vous plaisantez ces choses graves, fit Claude avec reproche.

— C'est vrai. Je devrais en pleurer. La perspective des chaînes conjugales n'a rien de drôle...

— Pierre !

— Ne vous fâchez pas, mon amie, vous voyez bien que je prends la chose au sérieux puisque je vous en entretiens. Bonne-maman m'a confié son grand désir avec des larmes dans la voix et grand-père tortillait sa moustache avec une rudesse qui montrait son émotion; il a sabré l'air d'un grand geste et a eu l'air de fermer une serrure, en disant :

— Un fil à la patte, mon gaillard... un fil à la patte...

Claude ne put s'empêcher de rire et Charlotte frappa ses mains mignonnes l'une contre l'autre en s'écriant :

— Fais encore le fil à la patte !

VI

Les ventes de charité ont du bon et les pauvres ont une utilité incontestable... ne fût-ce que celle de faire rencontrer deux futurs fiancés sur un terrain neutre.

Un matin, M^{me} Defresne reçut un joli carton rose sur lequel, en lettres gothiques, elle lut :

6^e ARRONDISSEMENT

VENTE DE CHARITÉ

*En faveur des orphelins des gardiens de la paix.
Dimanche, de 2 à 8 heures.*

*Nombreux comptoirs, jeux, attractions, cinéma.
Buffet.
Tombola.*

*GROS LOT : une automobile Balvin.
Nombreux lots*

*offerts par des personnalités parisiennes
de l'industrie, du haut commerce et du théâtre.*

DE LA PART DE MADemoiselle BALVIN

Le soir même, un autre carton semblable lui arrivait : de la part de M^{lle} Delvacquez.

— Il faut aller à cette vente, bonne-maman, dit Pierre en se faisant persuasif. Vous connaissez très peu ces jeunes filles et ce sera une occasion pour vous de les étudier sans qu'elles le devinent; mais vous devriez prendre Claude, car dans la foule vous serez heureuse d'avoir son bras.

— C'est une excellente idée aux deux points de vue, fit la vieille dame enchantée, et Claude, si sage et qui nous aime tendrement, te dira également son avis.

— C'est une corvée que j'éviterai, déclara le colonel. Ces ventes de charité sont des coupe-gorge où l'on paye vingt francs ce qui vaut dix sous.

— C'est pour les pauvres, grand-père.

— Ta, ta, ta, ta... les frais retirés, clampin, et ça chiffre, tu peux en croire mon expérience... que reste-t-il?... Si tu veux faire la charité, cherche un malheureux digne d'intérêt... il n'en manque pas... et si tu as dix francs à donner, mets-les dans sa main, tu seras sûr qu'ils lui profiteront.

— Et puis ces colucs ne te plaisent pas, Firmin.

— Pas du tout, Louise, j'ai un diable de cor au petit doigt de pied droit et il se trouve toujours des maladroits pour l'écraser.

— Il faut éviter cet accident, fit la vieille dame en riant; d'ailleurs, je préfère avoir Claude que toi, mon pauvre ami, tu pousserais tout le monde en jurant tes « mille bombes » et au bout de cinq minutes tu emploierais le ton de commandement pour t'écrier :

— Par demi-tour à droite, en avant, marche, pour la caserne.

Le colonel éclata de rire superbement et déclara avec une admiration tendre :

— Comme tu me connais bien, Louise... mais, dis-moi, tu me laisseras Charlotte.

— Je crois bien... le pauvre chou!... elle serait étouffée dans la foule... Tu seras notre cavalier, Pierre.

— Avec le plus grand plaisir, bonne-maman.

— Dis donc, Louise, ouvre l'œil, et le bon, hein... tu sais ce que je veux dire... un fil à la patte... un fil à la patte...

— Un câble, grand-père, s'écria le jeune officier en riant.

Le jour de la vente de charité, le colonel, assis dans un fauteuil de rotin, sous une charmille, ayant Charlotte sur un de ses genoux, lui dit :

— Je connais trois conscrits qui vont aller cuire à leur vente de charité. Le soleil tape dur, petite, et nous, nous serons au frais, fumant de bonnes pipes et racontant nos batailles.

— Moi aussi, je fumerai la pipe, grand-père ?

— Hum !... tu tireras une bouffée de temps en temps.

— Et je serai encore malade comme la dernière fois que tu m'as gardée... J'aime mieux que tu envoies la bonne me chercher des éclairs au chocolat.

— C'est entendu.

— Et des cloux à la crème.

— Accordé.

— Et des tartelettes.

— J'y consens.

— Et des babas.

— Et toute la pâtisserie, n'est-ce pas... Tu ne seras peut-être pas malade d'avoir fumé ma pipe, mais tu auras une indigestion.

Charlotte prit un petit air effrayé, puis soudain se mettant à rire :

— Écoute, dit-elle, tu feras attention, quand je commencerai à avoir mal au cœur, tu mangeras le reste des gâteaux.

.

L'auto filait vers Paris, douce et rapide. Pierre, au volant, conduisait.

Bonne-maman s'était assoupie — dame, elle avait l'habitude de faire une petite sieste après le déjeuner — Claude était un peu pâle, ses yeux énigmatiques fixaient la route sans la voir et elle paraissait presque jolie... d'une beauté charmante et douloureuse.

Elle portait une simple robe de crêpe de Chine gris pâle rebrodée de soie bleu bleuet. Pas de bijoux, si ce n'est une barrette de saphirs à son corsage. Un petit chapeau de crin gris entouré d'une bande de velours bleu la coiffait.

En passant à la Concorde, Pierre se tourna un bref instant vers la jeune femme et lui dit :

— Quelle capitale possède une place pareille à celle-ci, elle est unique au monde... Rien ne vaut ce spectacle-là.

— C'est vrai, fit Claude, arrachée à sa songerie ; mais où donc allez-vous, Pierre, la vente de charité est au jardin du Luxembourg.

— Croyez-vous donc, Claude, qu'on va y recevoir notre voiture ? Mais je connais un garage du côté de la rue Bonaparte... Nous n'aurons que quelques pas à faire à pied.

— Est-ce que nous arrivons ? fit bonne-maman en ouvrant les yeux. Excusez-moi, Claude, je crois que je m'étais assoupie.

— Je ne m'en suis pas aperçue, assura la jeune femme en souriant ; moi aussi j'ai fermé les yeux pendant un long moment.

La voiture s'arrêtait.

Aidant les deux femmes à descendre, Pierre déclara :

— Prenez la rue Bonaparte, je vous rejoins à l'instant, le temps de remiser l'auto ; le Luxembourg est à trois minutes.

— C'est vrai, dit Claude, j'en aperçois les arbres, et les trottoirs commencent à être fort encombrés par le public invité. Voulez-vous me donner le bras, bonne-maman ?...

— Mais pas du tout, ma chère enfant ; tout à l'heure, si je me sens fatiguée, je demanderai votre aide.

— Eh bien, fit Pierre qui, avec ses longues jambes, avait déjà rejoint les deux femmes, je crois que nous n'arriverons pas les premiers.

Des barrières peintes en vert, enguirlandées de capucines aux nuances vives, disciplinaient le flot des arrivants.

Précédant son aïeule, l'officier franchit l'étroit portillon et déclara :

— Le plus fort est fait.

Des enfants — garçons et filles, orphelins des gardiens de la paix — tendaient des aumônières de velours rouge aux armes de la Ville de Paris.

Séduits par les jolis visages des petits quêteurs et venus pour être très généreux envers le malheur, les invités glissaient des billets... quelquefois de gros billets dans l'ouverture des bourses rouges.

— Mais c'est charmant, s'écria Claude arrêtée à l'entrée du jardin.

La fête se donnait en plein air. C'était un immense salon de verdure dont les branches des

arbres formaient la voûte. Des boutiques se groupaient le long des allées.

Il y avait un peu de tout.

L'auberge Je « La Truie qui file » voisinait avec une boutique de fleurs. Un chalet moyenageux au balcon ajouré était la demeure éphémère d'une de nos plus belles artistes qui disait la bonne aventure. Une crèmerie débitait du lait à un louis le verre.

Tous les comptoirs étaient coquettement, artistement installés avec ce goût exquis qu'on ne peut dénier à Paris. Les vendeuses étaient jeunes et jolies. Un peu excitées par le plaisir, la nouveauté du jeu, la concurrence des « chères amies », elles se montraient étourdissantes d'esprit et de gaieté, vendant des prix fous, exorbitants, jamais atteints, des bibelots, des fleurs, des livres, des gâteaux, des bijoux, des aquarelles...

— Combien je suis heureuse de vous avoir, Claude, déclara bonne-maman, nous sommes venus de bonne heure pour éviter la cohue et on est déjà foulés, écrasés... Que sera-ce dans deux heures !

Et, tournée vers Pierre :

— Tu dois savoir où sont les comptoirs de ces demoiselles, puisque tu es venu hier à cette vente, aie la gentillesse de nous guider.

— De ce côté, bonne-maman.

Ayant Pierre à sa droite, Claude à sa gauche, la vieille dame put avancer sans trop de difficulté.

Bientôt le jeune homme s'arrêta, la foule faisant barrière. On formait cercle autour de deux boxeurs. Plus loin une parade de paillasses retenait les curieux. A droite une fruiterie avait de nombreux clients.

Une *Mignon*, haillonneuse, pieds nus, sa jolie chair se voyant par vingt déchirures de ses loques, tendait la main à la charité. C'était une Américaine, fille du roi du plomb, possédant les plus merveilleuses perles du monde.

Enfin, Pierre murmura à l'oreille de bonne-maman :

— Dans cette allée, en face l'une de l'autre, à droite c'est M^{lle} Balvin, à gauche M^{lle} Ilvacquez.

Claude tressaillit et son regard ardent chercha les deux jeunes filles.

Riquette, vêtue d'une salopette bleue, portant le large pantalon de toile et la casquette crânement enfoncée sur la nuque, vendait de ces fétiches que les automobilistes accrochent à la glace arrière de leur voiture.

Petits pantins raides, bourrés de son, vêtus d'oripeaux voyants, aux figures de toile peinte et aux cheveux de laine, ils dansaient, grotesques et amusants, au bout des doigts de Riquette qui en tirait les ficelles.

Rieuse, coquette, appelant les passants, la jeune fille faisait des affaires d'or. Il fallait la voir, vive, remuante, parlant à l'un, servant l'autre, arrêtant un troisième, sa bouche rouge un peu trop carminée peut-être dans son visage drôlichon.

Bonne-maman murmura :

— Elle est gentille et elle a du vil-argent dans les veines, mais quel accoutrement pour une jeune fille !...

— Oh ! fit Pierre en riant, Riquette est très moderne. Elle a revêtu la livrée d'un mécanicien et... je trouve qu'elle lui va à ravir. Maintenant, regardez Viviane.

Sous une tente aux rayures bariolées, M^{lle} Delvacquez vendait des oranges à cinquante francs la pièce.

Costumée en Espagnole, avec le haut peigne retenant la mantille noire sur ses cheveux, le corsage de velours, modestement décolleté en carré, la jupe ample et le tablier coquet : elle était ravissante.

Assise sur un petit banc, elle recevait gracieusement le prix de sa marchandise que deux fillettes, costumées en servantes espagnoles, distribuaient avec des cris joyeux et des rires clairs.

Bonne-maman sourit à la vue de la jolie marchande, appréciant fort la modestie de sa toilette et de son maintien.

— Exquise, fit la vieille femme, n'est-ce pas, Claude ?

— Réellement délicieuse, répondit l'interpel-

lée, se penchant pour mieux voir la vendeuse d'oranges.

Une marchande de cartes postales, qui s'arrêtait devant Pierre en lui offrant sa marchandise, poussa une exclamation de surprise.

C'était la femme d'un banquier multi-millionnaire. Elle dit à mi-voix :

— Je ne me trompe pas, vous êtes le lieutenant Defresne...

Et comme le jeune homme, très ennuyé d'une popularité qui devenait gênante, ne répondait pas, la jeune femme reprit :

— Pierre Defresne, l'aviateur, le héros, l'as, qui vient d'accomplir la traversée des Antilles au Bourget.

C'est vrai, avoua Pierre, mais je vous en prie, Madame, ne soyez pas indiscrete. L'incognito a son charme.

— Indiscrete!... ah! je vous assure bien que je vais l'être, Monsieur, et vous ne m'en voudrez pas,... c'est pour les orphelins.

Et, élevant la voix, la charmante femme s'écria :

— Parisiens, Parisiennes, l'as des as, Pierre Defresne, notre grand héros, va signer toutes les cartes postales que j'aurai le plaisir de vous vendre.

Déjà un cercle se formait, le nom de l'officier était répété et, de tous les coins du jardin, on accourait, on se bousculait.

— Vous avez un stylo, Monsieur? demanda la jeune femme.

Souriant — qu'eût-il fait d'autre — Pierre répondit :

— Oui, Madame.

— Prenez-le et préparez-vous à donner des autographes.

— Vous avez dit : une signature.

— Sur les cartes que je mets à cent francs, oui, mais pour deux cents francs le client aura droit à un quatrain.

— Des vers... ah! Madame, demandez-moi ce que vous voudrez, mais pas de vers...

— Je vous soufflerai... d'ailleurs il n'y a pas be-

soin de composer, vous et moi aurons assez de souvenirs pour satisfaire notre clientèle.

Et comme un gentilhomme à la mise fashionable tendait un billet de cinq cents francs à la vendeuse, celle-ci lui dit avec un sourire coquet :

— Nous ne rendons pas la monnaie, Monsieur; mais le lieutenant Defresne va vous composer un quatrain délicieux.

Et, sans vergogne, elle murmura à l'oreille de l'officier :

Le travail, joint à la gaité,
Souffre et surmonte toute chose.
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.

Bonne-maman riait de bon cœur. Elle avait pu reculer en dehors de la foule et, très amusée, avec un peu de malice, elle dit à Claude :

— Voilà notre oiseau pris au trébuchet. Dieu sait quand cette ingénieuse personne nous le rendra. Croyez-moi, ma petite Claude, sauvons-nous dans un petit coin tranquille; j'aperçois une crèmerie où il y a deux minuscules tables et quatre bancs. La crémillère a vu ses clients s'envoler vers notre donneur de signatures, elle va nous offrir son lait le plus frais et son sourire le plus joli et de là... oui, il me semble que nous pourrions encore voir les frimousses de M^{lle} Henriette et Viviane.

Laquelle ferait le bonheur de Pierre, Claude... laquelle... Hugnette, Viviane, Henriette???

VII

Les membres du Sportif-Club s'amusaient énormément.

Des paris étaient engagés.

Riquette avait des chances, de nombreuses

chances, car elle s'était mis en tête d'obtenir son brevet d'aviatrice et le prétexte était excellent pour voir fréquemment le lieutenant Defresne.

Mais Viviane avait aussi des chances.

On a souvent remarqué que les petits hommes aiment les grandes femmes, les poussahs ont de l'admiration pour les maigriotes et l'activité d'un sportif se pâme d'aise devant les gestes lents d'une indolente.

C'est la loi des contrastes.

Riquette trouvait mille prétextes pour inviter Pierre au Sportif-Club.

En sa qualité de membre honoraire, Viviane y venait presque chaque jour et y rencontrait l'officier.

Il se montrait aussi aimablement prévenant pour l'une et l'autre des deux rivales et elles ne pouvaient pas se prévaloir d'une galanterie plus marquée que celle qui rendait hommage à leurs compagnes.

Il est vrai qu'il y avait le dehors.

L'officier répondait aux invitations des deux familles, s'intéressant à l'automobilisme chez les Balvin, s'extasiant sur les mérites de *Miarko* auprès de M^{me} Delvacquez.

Les parleuses du Sportif-Club ne pouvaient marquer aucun point.



M^{lle} Balvin possède un cousin. C'est un grand et fort garçon dont le constructeur d'automobiles a fait son représentant.

On dit couramment de lui qu'il n'a pas inventé la poudre, et les « scies » que ses amis lui ont montées ne se comptent plus.

Sans rancune, très crédule, il se laisse prendre aux farces les moins fines et gobe les plus grosses couleuvres avec une naïveté qui fait la joie de son entourage.

Riquette a pensé à lui pour se débarrasser de M^{lle} Portal.

Pendant deux jours, elle étudie le plan qu'elle a formé; elle interroge son cousin sur l'emploi de

son temps pendant la semaine précédente et un soir elle lui dit en riant :

— A quand le mariage, don Juan?

— Quel mariage, Riquette?

— Mais le tien... celui de Georges Balvin avec M^{lle} Huguette Portal.

— Huguette Portal?... connais pas...

— Fi, le menteur!.. lundi dernier, n'as-tu pas pris le thé au Ritz?

— Oui... mais...

— A la table à côté de toi, il n'y avait pas une dame et une jeune fille?

— Je t'avoue ne pas avoir remarqué...

— La jeune fille a remarqué pour toi.

— Qui ça?

— Voyez-vous le fat qui veut que je lui dise que c'est lui!

— Moi!

— Ne fais pas l'étonné, ça ne prend pas.

— Mais je t'assure, Riquette...

— Et cette lettre?...

Prenant une enveloppe sur un meuble, la jeune fille la brandit sous le nez du lourdaud qui écarquilla les yeux en disant :

— Cette lettre... elle n'est pas à moi.

— Bien sûr... elle appartient à Suzette Melval.

— Ton amie!

— Et celle d'Huguette.

— Ah!

— Les jeunes filles se font des confidences entre elles.

— Il paraît...

— Huguette a écrit à Suzette... non, j'aime mieux te lire la lettre... c'est peut-être mal à moi de te confier le secret de ce jeune cœur, mais comme Huguette t'aime...

— Non!

— Tu vas voir, écoute...

Et, très sérieusement, Riquette lit :

Ma chère Suzette, tu t'es moquée souvent de mes goûts « jeune fille » peu en harmonie avec les besoins de la vie moderne et, à plusieurs reprises, tu m'as conseillé de m'adonner aux sports et de faire partie de votre club.

Longtemps j'ai été réfractaire à tes sages paroles et si, aujourd'hui, je te demande d'être ma marraine au Sportif-Club, ce n'est pas pour devenir une sportive, mais pour me rapprocher de ton amie, la capitaine Riquette Balvin.

Ceci mérite une explication.

La voilà !

Orpheline de père et riche — suffisamment pour être oisive — je sors beaucoup, toujours accompagnée de ma mère. Lundi dernier, en sortant d'une exposition, nous entrâmes au Ritz pour prendre une tasse de thé.

Le hasard — ah ! je préfère croire à la Providence — mit à la table voisine de celle que nous occupions un jeune homme dont la vue me troubla.

Grand, ayant un aimable embonpoint, un front large, des yeux intelligents, un sourire spirituel, il me donna l'impression d'être un caractère exceptionnel et une force tranquille.

Malgré ma volonté, mes regards se tournaient sans cesse vers lui, et lorsqu'il se leva pour partir avec une majestueuse lenteur, je ne pus m'empêcher de demander son nom au garçon qui nous servait.

— C'est, me dit-il, le bras droit du grand constructeur d'automobiles Balvin, un homme de génie qui n'attend qu'un éclair pour donner la mesure de ce qu'il peut faire.

— Mais son nom ? insistai-je.

Avec respect, le garçon s'inclina en murmurant :
— Georges Balvin !

Depuis ce jour, l'image de Georges Balvin me poursuit sans cesse. C'est fou, je le sais. Au Ritz il n'a pas même jeté un regard de mon côté, mais je l'aime... ah ! je voulais garder mon secret au plus profond de mon âme et je te l'ai confié !...

Quel soulagement et quel bonheur d'avoir parlé... Je tremble en songeant à lui et je pleure en pensant que pour lui je suis l'« Inconnue » !

Je n'ai pas osé me confier à ma mère. Tu la connais, elle est bonne, mais elle est sévère ; elle traiterait mon amour de folie... c'est pourquoi, après avoir beaucoup réfléchi, j'ai résolu d'entrer au Sportif-Club.

Riquette Balvin en est la capitaine. Je deviendrai son amie. Elle m'invitera à aller chez elle, je le verrai et... qui sait... il m'aimera peut-être.

Tout cela est bien extravagant, peut-être...

On ne commande pas à son cœur.

— Fais voir, demanda Georges en tendant la main si brusquement que sa cousine ne put retenir la lettre.

Il la relut lentement et déclara :

— C'est drôle... voilà une écriture que je connais.

Riquette se mordit les lèvres, pouffant de rire, — la lettre était d'elle — puis elle dit d'un air détaché :

— Oh ! tu sais, toutes les écritures de jeune fille se ressemblent.

— Et elle, à qui ressemble-t-elle ?

— Je ne la connais pas, mais Suzette m'a dit qu'elle était jolie et riche.

— Riche, je m'en moque, je gagne suffisamment pour ne pas chercher la fortune chez ma femme. Seulement, je tiens à la beauté, à la finesse, à la grâce légère, à... conseille-moi, Riquette. Dois-je lui écrire pour lui dire que je l'aime ?

— Malheureux ! et sa mère... « bonne, mais sévère »... elle serait capable de battre la pauvre petite.

— Tu crois ?

— Je n'affirme rien, mais...

— Mais alors ?...

— Ecoute-moi... Huguette a écrit à notre amie en confidence. Ce serait peu délicat à toi de lui montrer que tu as lu sa lettre.

— C'est vrai.

— Il faut donc que tu puisses être présenté à M^{me} Portal et que tu fasses une cour discrète à sa fille, sans jamais lui laisser deviner que tu sais qu'elle t'aime. Et puis un jour, tu lui avoueras ton amour.

— Et je te devrai mon bonheur, Riquette.

VIII

Les beaux esprits se rencontrent toujours — un vieux dicton l'affirme et les dictons sont la sagesse des nations.

Pendant que M^{lle} Balvin manœuvrait pour donner un amoureux à Hugnette, Viviane y travaillait de son côté.

Malheureusement elle n'avait pas de cousin et tous les cousins ne sont pas aussi bonasses que celui de Riquette. Mais Viviane connaissait un jeune Espagnol, fils d'une amie de sa mère.

José y Nerbanchez avait vingt-cinq ans, des yeux noirs superbes, un teint doré, des cheveux de jais, des dents splendides. Petit, mais bien pris, toujours habillé avec une suprême élégance, il désirait le mariage *riche* et savait supérieurement jouer de la prune.

Viviane était trop son amie pour qu'il lui fît la cour; d'ailleurs, elle n'était pas assez fortunée pour qu'il voulût l'épouser. Souvent, il avait fait ses confidences d'avenir à la jeune fille et, avec un cynisme naïf, il lui avait demandé de la renseigner sur les dots de ses amies.

Viviane riait pour cacher la blessure faite à sa délicatesse, mais... loin des nobles sentiments quand il s'agit de se débarrasser d'une rivale et, à l'heure où Riquette bernait Georges, Viviane pressentait José.

— J'ai reçu votre pneu et j'accours, me voici à vos pieds, ma bella, prêt à exécuter vos ordres.

— Aucun ordre à vous donner, mon cher José, simplement une... conversation entre vous et moi.

— *Caramba!*... une conversation... et c'est pour

cela que vous m'envoyez un pneu!... Je me rasais lorsque je le reçus et, croyant à un malheur, je laissai mon Gillette pour voler auprès de vous... Voyez, je n'ai qu'une joue de barbifiée.

— Ne le regrettez pas, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Le roi m'anoblit!... *Caramba!* il me devait bien cela pour les services que mes aïeux ont rendus aux siens.

— Ce n'est pas encore pour cette fois...

— On a trouvé un trésor dans ma propriété de Barcelona... cette bicoque que le vent fait trembler... ce carré de terre où il ne pousse que des orties et des ronces, mais, *Sancta Virgen*, je n'ai jamais voulu vendre le bien paternel :

Travaillez, prenez de la peine,
Un trésor est caché dedans...

Mon grand-père avait plein un tonneau de pesetas, je l'ai vu, lorsque j'étais enfant, et il a dû l'enterrer ici ou là, quelque part ou ailleurs, par crainte des voleurs, bandits ou gendarmes. Et moi, *caramba*, l'unique descendant des y Nerbanes, je végète et use mon dernier argent à faire figure dans le monde... mais je pense déjà vous avoir raconté cette histoire?

— Une quarantaine de fois.

— Tant que cela... vous croyez?

— Au moins.

— C'est que je vous estime, Viviane, nulle autre femme ne l'a entendue si souvent. Mais vous me disiez... c'est bien le tonneau de pesetas qu'on a trouvé là-bas dans la mesure, n'est-ce pas?

— Hélas! non, José.

— Je m'en doutais et ne m'en fais pas de charin... J'ai gagné le gros lot?

— Pas même...

— Je suis nommé gouverneur des possessions espagnoles au Maroc?

— Non

— Je ne vois rien d'autre. Ah! si... vous avez fait un gros héritage et vous m'offrez votre main...

— Voulez-vous me laisser parler?

-- *Caramba*, Viviane, quel vilain caractère vous avez ! Voilà une heure que je suis comme la carpe hors de l'eau : muet et les ouïes ouvertes.

— J'ai un riche mariage à vous proposer.

— Holla !... et quelle est la bella qui est tombée en amour de moi ?

— Elle ne vous connaît pas.

— *Sancta Virgen !*... que me dites-vous ?

— La vérité, mais taisez-vous, si vous voulez que je m'explique.

— J'ai un bœuf sur la langue.

— Celle dont je vous parle est très jolie...

— Peuh !... la beauté passe comme la rose se flétrit ; je préfère la fortune.

— Elle est riche et jeune.

— Elle vieillira ; le montant de sa dot ?

— Je l'ignore au juste, mais elle est fille unique et orpheline de père. Il y a cuisinière et femme de chambre,... un chauffeur, car la mère a une auto.

— On pourra économiser le chauffeur, je sais conduire. Quand épouse-t-on ?

La jeune fille se mit à rire.

— Ce que vous êtes pressé !

— Eh ! ma chère, pressé de palper la bonne galette. Ah ! Viviane, continua José en soupirant, que ne suis-je assez riche pour ne pas me soucier d'argent !

— Que feriez-vous ?

— *Caramba !*... elle le demande... je vous prendrais pour femme, ma bella... Je vous aime, je vous adore... je vous idolâtre...

— Quelle folie !... Vous usez vos dernières perles pour faire figure dans le monde, disiez-vous il n'y a qu'un instant. Cela signifie en bon français que vous cherchez la riche héritière.

— Hélas !

— De mon côté, comme je veux le mariage opulent, je puise au capital pour jeter de la poudre aux yeux.

— Et votre mère ?

— ... Signe tout ce que je veux... elle ignore la valeur de l'argent. Pourvu qu'elle ait son cher *Miarko* et ses confitures, elle est heureuse.

— Jusqu'au jour où vous l'aurez ruinée.

— ... Où je serai mariée selon mon ambition. José... Moi aussi je vais vous faire un aveu, mon ami... il est dur parfois de chercher le mari riche lorsque son cœur...

— ... A parlé...

— Comme vous le dites.

— Celui que vous aimez ?

— ... Est pauvre...

— Viviane... serait-ce ?

— Par grâce, José...

La jeune fille avait parlé avec une vivacité et une douleur qui touchèrent l'Espagnol.

Lui prenant la main, il dit doucement :

— Et si vous lui plaisiez assez pour qu'il vous épousât sans dot et travaillât par amour de vous... Viviane, accepteriez-vous la médiocrité ?

— Non, fit-elle, regardant José droit dans les yeux. Habitée à la large aisance dans mon enfance, je veux la grande fortune pour ma vie de femme... Je veux plus... il me faut la gloire.

— Pour vous !...

— Du moins pour mon mari... elle rejaillira sur moi.

L'Espagnol hésita au moment de poser une question précise, puis, baissant la voix :

— Vous connaissez un homme qui réunit fortune et gloire ?

Rougissant — qui sait, de honte, peut-être, du trafic qu'elle rêvait de faire de sa jeunesse et de sa beauté — Viviane inclina la tête sans répondre.

— *Caramba* ! fit José, cherchant parmi les relations des dames Delvacquez, vous voulez parler de...

— Taisez-vous, cria Viviane, avec une soudaine violence.

— Il vous aime ?

— Il m'aimera.

— Et vous ?

La jeune fille eut un rire contraint :

— Il me plaît, c'est suffisant ; je crois que, mariée, je lui porterais une affection très sincère.

— Et... l'autre... celui que vous aimez ?

Elle haussa les épaules.

— Unir misère et pauvreté, triste mariage, et quand la grande flamme des premières tendresses serait éteinte, que resterait-il ?

— Vous auriez fait l'un et l'autre une mauvaise affaire, déclara le jeune homme avec une décision froide.

— Oui, répéta lentement Viviane, une mauvaise affaire.

Ils se regardèrent et rougirent.

Changeant de conversation, José reprit en se forçant à l'indifférence :

— Et... cette jeune fille.. dont vous me parliez, Viviane ?

— Huguette Portal.

— Vous ne m'aviez pas dit son nom.

— Maintenant, vous le savez... la difficulté sera de vous mettre en rapport...

— Elle est votre amie ?

— Elle m'ignore !

— *Caramba!*... comment, alors ?...

— Attendez... il y a peut-être un moyen... Je suis membre honoraire du Sportif-Club, pourquoi n'en deviendriez-vous pas un bienfaiteur ?

— M^{lle} Portal en fait partie ?

— Non, mais la capitaine, Riquette Balvin, répète sans cesse que pour augmenter notre caisse de réserve il faut trouver des donateurs... Je dresserai une liste de personnes susceptibles d'être membres honoraires et j'irai en banlieue, à Asnières...

— Ah ! c'est là...

— Oui, c'est là... La cotisation est de cent francs par an, il est certain que M^{me} Portal ne refusera pas de s'inscrire. Elle sera invitée aux fêtes du Sportif-Club et comme vous seriez membre honoraire et invité, vous rencontreriez sa fille tout naturellement.

— A condition qu'elle accepte... Vous me ferez part du résultat de votre visite, Viviane, et si vous avez réussi, je m'inscris.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Comme vous y allez, vous... Si la bonne dame refuse, à quoi bon aventurer mes pauvres pesetas !

IX

— Mon amie et moi vous sommes très reconnaissantes de nous avoir reçues, Madame.

— Vous présentant sous les auspices du lieutenant Defresne, vous étiez certaine de ma bienveillance, Mademoiselle.

Viviane et Riquette s'inclinèrent en souriant.

Sans révéler à la capitaine Balvin le but véritable de sa démarche, l'Espagnole avait proposé le recrutement de membres honoraires et nommé Asnières comme lieu des premières démarches.

Sans comprendre le « pourquoi » de cette proposition, elle cadrerait trop bien avec le projet de Riquette pour qu'elle la repoussât.

Les deux jeunes filles avaient fait quelques visites, n'éprouvant nul ennui des refus reçus, acceptant les adhésions sans joie, ne voulant pas se confier l'une à l'autre, mais ayant hâte d'enrôler M^{lle} Portal parmi les membres du Sportif-Club.

Une idée machiavélique était née dans le cerveau de Riquette.

Il était tout indiqué d'offrir le titre de membre d'honneur du Sportif-Club à Pierre Defresne.

Ce ne serait qu'un bien mince fleuron à sa couronne, mais cette distinction tout honorifique aurait certainement un poids... assez lourd... dans la décision de M^{me} Portal.

L'aviateur accepta en remerciant de l'honneur qui lui était fait et le colonel, heureux de tout ce qui ajoutait à la gloire de son cher enfant, s'inscrivit sur la liste des membres honoraires et y ajouta le nom de bonne-maman.

Oubliant les difficultés pécuniaires de Claude, il lui tendit son stylo en disant gaiement :

— Mettez votre nom sur ce papier, ma chère petite, cela vous permettra de conduire Charlotte à des fêtes sportives qui l'intéresseront certainement.

La jeune veuve hésitait.

— Nous avons des clans enfantins, insista gracieusement Riquette, nos moniteurs commencent par une culture physique qui développe merveilleusement nos petits élèves. Puis, peu à peu, on les initie aux sports, suivant leur âge et leurs aptitudes.

— Et la cotisation de membre actif se monte à... ? demanda la mère alarmée pour sa bourse et tentée par le programme.

— Les parents étant membres honoraires, les enfants ne versent aucune somme jusqu'au moment où ils font partie d'une équipe.

— Je signe, fit Claude avec enjouement, et je vous remercie, Mesdemoiselles, de la promesse de santé que vous me faites pour ma fille.

Les deux conspiratrices, ayant remporté plus de lauriers qu'elles n'avaient osé l'espérer, s'étaient présentées avec assurance chez M^{me} Portal.

Fort peu partisane des sports qu'on pratiquait peu ou pas au temps de sa jeunesse, la chère dame écoutait ses visiteuses avec une attention polie, mais ne semblait nullement disposée à donner son adhésion.

— Dans l'institution anglaise dont ma fille sort, dit-elle enfin, elle a fait les heures de gymnastique portées au programme, elles ne lui ont pas donné le goût de s'adonner au sport... quel qu'il soit.

— Oh ! Madame, fit Viviane avec son plus joli sourire, comment pouvez-vous comparer quelques mouvements d'ensemble aux harmonieux exercices, aux matches fameux et aux merveilleuses performances du Sportif-Club !... L'inscription au titre de membre honoraire est annuelle et l'on peut donner sa démission fin d'année si on a éprouvé une déception à nos fêtes.

— ... Qui obtiennent un éclat de plus en plus vif, ajouta gracieusement Riquette.

— Mais, fit M^{me} Portal hésitante, est-ce que les

jeunes filles du monde forment des équipes spéciales?... Je croyais qu'en général les sportives appartenaient au monde des usines et des employées.

— Mon Dieu, Madame, il y a société et société, cependant je vous avoue que sur les terrains de sport, on ne demande pas son état social à celle que l'on combat...

— Il existe donc une promiscuité...

— ... Moins grande que vous ne le pensez... Pendant les luttes et les matches, on n'échange aucune considération, je vous prie de le croire... Après, si les équipes se confondent, on ne parle guère que sports et toutes nous employons le même argot.

— Quelle horreur !...

— Le mot vous effraie et chaque jour vous admettez la chose, intervint vivement Viviane... Certains termes... techniques dont les sportsmen émaillent leur conversation ne vous choquent pas et cependant c'est ce que nous nommons l'argot du sport.

— Et puis, continua Riquette, nous ne vous demandons pas d'inscrire M^{lle} Portal comme membre actif, mais de nous soutenir pécuniairement dans nos efforts. Il y a d'ailleurs là une question d'humanité : la Suède est, vous ne l'ignorez pas, un pays très enclin à la tuberculose; il fut régénéré par l'éducation physique au point que ses athlètes se classèrent aux jeux Olympiques sur le même rang que les Anglais et les Américains. Devant ces résultats, la France comprit l'importance que les sports peuvent avoir sur l'amélioration de la race, et dès lors ils furent protégés et encouragés. Les premiers adeptes furent pris dans le peuple, ce qu'il nous plaît d'appeler « le monde » étant réfractaire à ces exercices. Aujourd'hui, les idées fausses n'existent plus, ou du moins tendent à disparaître de jour en jour. Les sociétés sportives sont de plus en plus nombreuses, le goût des sports pénètre dans toutes les classes de la société et ceux qui hésitent encore, ou qui, pour une raison quelconque, s'abstiennent d'y participer activement, les aident de leurs deniers.

— Nous venons d'éprouver une grande joie, déclara Viviane, brûlant ses derniers vaisseaux. Nous étant présentées chez le colonel Defresne pour offrir le titre de membre d'honneur du Sportif-Club à notre grand aviateur, nous avons recueilli les signatures de ses grands-parents et d'une charmante jeune femme : M^{me} Claude Germain.

— Ah ! vraiment, fit M^{me} Portal subitement intéressée, et est-ce que le colonel et sa famille assisteront à vos matches ?

— Oh ! certainement, Madame, déclara Viviane avec une naïveté et un naturel parfaits. Le colonel nous a promis formellement de venir à la grande fête des Olympiques féminines pour laquelle nous nous entraînons.

— Vous êtes membre actif, Mademoiselle ?

— Depuis deux ans, Madame, affirma l'Espagnole, mentant avec aplomb.

— Vous êtes d'éloquentes avocates, déclara M^{me} Portal en souriant, et je vais vous verser ma cotisation pour l'année en cours... Mais, ma fille pourra m'accompagner dans vos réunions ?

Les deux visiteuses répondirent avec un ensemble touchant :

— Sa présence nous fera un grand plaisir, Madame.

Dehors, Riquette déclara :

— En voilà assez pour aujourd'hui ; rentrons à Paris.

— En voilà assez... complètement, osa dire Viviane. Que tous les membres actifs du Sportif-Club fassent un aussi bon recrutement que nous et vos finances s'en ressentiront heureusement.

— C'est vrai, fit Riquette en riant, vous vous êtes montrée d'un dévouement admirable, ma chère amie. Vous m'avez accompagnée dans des visites pas toujours amusantes, et cela sans y être forcée puisque vous êtes membre honoraire ; et la semaine dernière vous avez fait inscrire un de vos compatriotes... le señor José y Norbanez... un bien charmant garçon.

— Moins charmant que votre cousin, M. Georges Balvin, dont l'admission a précédé celle de mon filleul d'une heure.

Se regardant, elles se sourirent et, comme suite toute naturelle de leur conversation, Riquette déclara :

— Étant avec l'équipe, je ne peux guère m'occuper des invités, mais je compte sur vous, ma chère Viviane, pour rendre nos fêtes agréables à M^{me} Portal.

— Soyez assurée de tout mon dévouement, ma chère Riquette.

X

— Dites-moi, Claude, ne trouvez-vous pas très divertissante la petite comédie qui se joue sous nos yeux ?

— Laquelle ?

Pierre menace son amie du doigt et rit à bas bruit, car il ne faut pas éveiller bonne-maman qui sommeille, ni troubler grand-père qui, un jeu de cartes étalé sur une table de jardin, fait des réussites.

Charlotte, elle-même, respecte le repos des deux vieillards, toute son attention portée sur le livre d'images qu'elle feuillette.

Assise sous un berceau de clématites, Claude tricote un petit vêtement à sa fille et, à califourchon sur un banc, fumant une cigarette, Pierre la regarde travailler.

— Ne faites pas l'innocente, dit-il, doucement railleur, vous savez de quoi je veux parler et j'avoue que le scénario a été admirablement composé.

La jeune femme lui jette un coup d'œil amusé.

— Vous voulez parler du coup de filet jeté par le Sportif-Club sur les membres honoraires.

— Ne nous égarons pas... par Riquette et Viviane sur cette bonne M^{me} Portal et sa fille.

C'est au tour de Claude de rire.

— En effet, ce fut magistralement exécuté.

— Et la suite?...

— Que voulez-vous dire?

— Etes-vous naïve, mon amie, ou voulez-vous me faire dire ce que j'ignore moi-même... Vous comprenez que ce n'est pas pour les cent francs que notre excellente voisine va verser chaque année au Sportif-Club que ces aimables jounnelles ont tant intrigué auprès de M^{me} Portal, si nous en croyons ses confidences.

— Cent francs sont toujours les bienvenus dans une société... Les petits ruisseaux font les grandes rivières, mon ami, ne l'oubliez pas.

— Vous pensez, bien sincèrement, que la question pécuniaire est seule existante, Claude?

— Vous êtes terrible, Pierre, fit la jeune femme en riant... Je crois... mais peut-être est-ce une illusion de ma part, que vous ne déplaisez pas à M^{les} Riquette et Viviane.

— Charmé!... déclara l'officier, s'inclinant en riant.

— Elles ont pressenti une rivale en M^{me} Portal.

— Pauvre petite, je suis certain qu'elle songe davantage à sa dernière poupée qu'à moi.

— Et moi je ne le jurerais pas, Pierre. D'ailleurs bonne-maman et M^{me} Portal me paraissent en excellente communion d'idées sur ce sujet.

— Aïe, ma pauvre amie, la chose devient grave...

— Elle peut devenir heureuse pour vous. Hugnette est délicieuse...

— ... Jeune, jolie, de bonne famille... Je sais... Bonne-maman me sort la phrase une demi-douzaine de fois par jour... Mais cela ne me dit pas les intentions de Riquette et de Viviane.

— Comme vous, je les ignore.

L'officier menaça son amie du doigt.

— Vous êtes méchante, Claude... tenez, je serai meilleur que vous... je vais vous dire ce que je présume d'après ce que j'ai vu. Vous étiez avec nous à la dernière réunion du Sportif-Club.

— C'était la première à laquelle j'assistais, d'ailleurs.

— Comme moi... Avez-vous remarqué que Vi-

viane a attendu le moment où je m'entretenais avec M^{me} et M^{lle} Portal pour m'aborder et me présenter deux de... mes admirateurs.

— Un colosse et un nain.

— Pas tout à fait; un assez fort gaillard, je le reconnais, qui se nomme Georges Balvin et est cousin de Riquette la rousse, et un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne, compatriote et ami de Viviane, le senor José y Nerbanez.

— D'où vous concluez?

— Que Viviane est trop femme du monde pour avoir agi en étourdie; j'ai été l'intermédiaire tout indiqué pour que ces messieurs puissent être présentés ensuite à M^{me} Portal.

Claude rit franchement :

— Vraiment, Pierre, je vous avoue ne pas avoir songé à tout ce machiavélisme, mais vous péchez par la base, mon pauvre ami. Qu'on présente à Madame... c'est-à-dire à M^{me} Portal, un homme décidé à faire la cour à ses beaux yeux, je l'admets, mais deux...

— Cela me déroute un peu, en effet; seulement, veuillez vous souvenir, Claude, que Riquette et Viviane voient une rivale possible dans Hugnette...

— Et?...

— Et elles peuvent avoir eu la même pensée.

— Oh! Pierre... et Viviane se serait prêtée...

— Je crois au hasard de la dernière minute; Viviane voulait probablement me présenter son compatriote quand Georges Balvin lui a demandé de lui rendre le même service.

— Mais vous avez une puissance divinatrice qui m'effraie... si elle est juste, fit la jeune femme, riant de nouveau et raillant doucement... Sherlock Holmès.

— Je préférerais Rouletabille, il est Français, dit Pierre, riant aussi.

— Et... et... fit Claude hésitante, si cette double manœuvre existe réellement, qu'en pensez-vous?

— Qu'elle est habile, mais peu délicate.

— Vous... éloigne-t-elle de ses auteurs?

— Hum! mon amour-propre leur trouve des excuses, il est toujours agréable qu'une petite comédie se joue en votre honneur... Viviane devient

plus jolie de jour en jour et Riquette est fort intéressante par sa conversation sportive.

— Mais, s'écria Claude, oubliant la sieste de bonne-maman, si elles réussissaient à faire épouser Huguette par un de leurs candidats et que cet homme la rendit malheureuse ?

— Qui donc serait malheureuse ? demanda bonne-maman en se frottant les yeux.

— Personne, dit Pierre vivement, ou du moins une personne que vous ne connaissez pas.

Et, penché vers Claude, il ajouta à mi-voix :

— Chut !... c'est vrai, je n'avais pas songé au malheur possible de cette jeune fille.

— Hé, hé, dit le colonel en consultant sa montre, déjà quatre heures. N'as-tu pas un thé chez les dames Delvacquez, aujourd'hui, clampin ?

— En effet, grand-père, et je pars.

— Arrive à la revue, ordonna le vieil officier en grossissant la voix.

En riant, Pierre rectifia la position et attendit.

— Demi-tour à droite... c'est bien,... rompez... Ah ! gamin, continua le vieillard d'un ton plein de tendresse et d'admiration, es-tu jeune, beau et fort... Va, mon enfant, amuse-toi, c'est de ton âge.

XI

— Je déplore que le sport soit venu si tard, déclara M^{me} Delvacquez à sa nouvelle amie M^{me} Portal. Je crois que je m'y serais donnée avec délire.

Claude reprima un sourire.

Le délire de M^{me} Delvacquez n'avait jamais dû être fougueux, son indolence lui était trop chère.

La veille, la jeune veuve avait promis à Pierre de veiller sur Huguette.

— J'ai des remords, lui avait dit le jeune homme. Je croyais à une farce comique et vous m'avez fait entrevoir la menace d'un drame. Je ne veux pas épouser cette petite, mais ce n'est pas une raison pour la jeter aux bêtes féroces.

Les membres honoraires du Sportif-Club étaient invités à la fête que celui-ci donnait au stade Pershing et Claude avait demandé à M^{me} Portal de l'emmener dans son auto, ainsi que Charlotte.

Aimablement, la veuve y avait consenti, mais elle s'occupait très peu de la jeune femme, fort heureuse d'avoir retrouvé l'Espagnole.

Aux premiers mots de sa fille sur la fête sportive, M^{mo} Delvacquez avait poussé des cris d'orfraie...

Dans la poussière, sous le soleil, au milieu de la cohue... Viviane voulait sa mort; mais la jeune fille avait parlé fermement. A défaut de M^{mo} Defresne, le colonel serait là, elle le ferait présenter à sa mère, il fallait prouver au vieil officier que Viviane avait une famille... « une mère qui a de la tenue », avait-elle appuyé.

Cependant lorsque, au moment de partir, M^{mo} Delvacquez était sortie de sa chambre, Viviane avait poussé un tel cri de colère que la grosse dame en avait été interdite.

— Qu'y a-t-il... mais qu'as-tu ?

— Cette robe, fit la jeune fille les dents serrées et la face subitement durcie... J'avais fait préparer ton tailleur gris et ta blouse blanche.

— Un tailleur par cette chaleur... gémit l'Espagnole, je tournerai en eau; tandis qu'avec cette robe... qui est gentille...

— Admirable pour les macaques, peut-être, mais qui te rend ridicule à Paris.

C'était une toilette de taffetas bouton d'or à rayures grosseille dont les teintes vives pâlissaient sous une large broderie dans laquelle le strass dominait.

— Tu vas changer de robe.

— Mais, Viviane...

Furieuse, la jeune fille poussa sa mère dans le cabinet de toilette et, ôtant ses gants et son chapeau, elle lui servit de lemme de chambre.

L'Espagnole pleurait avec de gros sanglots d'enfant battu. Viviane l'embrassa, la lava, la poudra et l'habilla.

— C'est fait, déclara enfin la jeune fille avec un soupir de satisfaction; regarde, si tu n'es pas plus jolie que tout à l'heure.

La grosse dame jeta un coup d'œil à la glace et se sourit.

Maintenant elle pérorait, heureuse et amusée par le spectacle qu'elle voyait pour la première fois, et elle admirait sa fille si fine, si jolie dans sa simple robe de toile bise, sans un bijou, sans une dentelle, n'ayant que son éclatante jeunesse et ses yeux de velours comme parure.

Rieuse, enjouée, Viviane bavardait avec Huguette et Claude, cependant ses yeux fureteurs cherchaient trois hommes dans la foule.

Elle sourit.

Pierre Defresne ne l'avait pas encore aperçue. Il venait sans doute d'arriver et installait son grand-père avec une douce sollicitude.

Georges Balvin avait dû guetter l'entrée des Portal, car il se démenait au milieu des spectateurs, cherchant à se faire livrer passage sans se rendre compte que, le suivant comme son ombre, José y Nerbanéz se glissait dans le chemin qu'il s'ouvrait si difficilement.

Suivant la direction du regard de Viviane, Claude aperçut les deux amoureux d'Huguette et, instinctivement, elle se rapprocha de la jeune fille.

— Ah! voilà José, dit M^{me} Delvacquez de sa voix dolente. Bonjour, *amigo*.

Comme elle tendait la main derrière Georges Balvin, le gros garçon se retourna aussi rapidement que le lui permettait sa corpulence et fit une affreuse grimace à la vue de l'Espagnol.

Le cousin de Riquette pouvait être épais de corps et d'esprit, mais les regards pâmés, les soupirs étouffés du noble y Nerbanéz et les mots qu'il glissait à l'oreille d'Huguette étaient toute une révélation.

La jeune fille plaisait à Georges, la dot ne déplaisait pas à José; les deux jeunes gens étaient rivaux et se haïssaient.

Se saluant avec raideur, ils allaient peut-être échanger quelques phrases dépourvues d'aménité, lorsque Hugnette, frappant des mains, s'écria :

— Les voilà...

Les membres du Sportif-Club faisaient leur entrée sur la piste. Pimpantes et joyeuses, très crânes avec leur béret blanc sur l'oreille, leur maillot également blanc marqué en vert sur la poitrine d'un S et d'un C entrelacés, la jambe fine sous la jupe de sport, le mollet hardiment nu, le pied pris par la sandale de toile, elles soulevèrent un murmure d'admiration.

Les jeunes filles défilaient gaîment, quatre par quatre, les pieds frappant le sol avec un rythme allègre, la tête levée, la bouche riieuse, très fières de montrer la belle ordonnance de leur équipe, tout à la joie de se sentir jeunes, souples et fortes, dans ce défilé qui, recueillant déjà des applaudissements frénétiques, était un premier triomphe.

Ses cheveux courts flamboyant sous le béret blanc qu'ornaient les trois minces galons de son grade, la capitaine Balvin marchait sur le flanc de la colonne, marquant le pas.

Son regard vif fouillait la profondeur des gradins et sa bouche rouge sourit en découvrant le colonel Defresne et son petit-fils.

Crânement, gentiment, elle les salua militairement et le vieillard, chatouillé dans sa fibre d'ancien officier, s'écria :

— Mille bombes, quel joli petit capitaine !

Viviane avait suivi le manège de Riquette et, en voyant l'aviateur rendre le salut, la main au képi, elle blêmit de rage.

Perdait-elle son temps en cherchant à marier Hugnette et n'était-ce pas la capitaine Balvin sa rivale la plus redoutable ?

Un orchestre fourni par la Garde Républicaine scandait la marche des sportives et leur longue colonne ondulait harmonieusement dans le stade.

Derrière les membres du Sportif-Club venaient les Américaines, maillot rouge, jupe plissée, bustes raides, jambes nerveuses, faces immobiles.

Costume vert, tête nue, les Suédoises suivaient,

étalant leurs membres solides et leur force tranquille.

Entre elles et les Tchéco-Slovaques, vêtues de jaune, petites, mais d'une souplesse admirable, marchaient les Anglaises, maillot noir et culotte blanche, dont les mouvements nettement cadencés suscitaient l'enthousiasme de la foule.

Les fanions précédaient chaque équipe et, sous le ciel bleu, dans la jolie lumière du soleil, c'était un balancement de pancartes blanches sur lesquelles se lisaient les noms des diverses sociétés.

Dans la tribune officielle, les représentants des membres du gouvernement oubliant, pour un instant, qu'ils remplissaient de hautes et imposantes fonctions, en donnant le signal des applaudissements.

— Vraiment, déclara M^{me} Delvacquez en s'éventant avec un éventail japonais qui avait échappé à l'œil inquisiteur de Viviane, vraiment ce défilé est admirable de grâce et d'entrain et je suis fort heureuse d'être venue. Et vous, chère amie ?

— C'est un spectacle qu'il faut voir, répliqua M^{me} Portal. Mais je vous avoue que je ne permettrai jamais à Hugnette de s'exhiber de la sorte et dans ces costumes... Les malheureuses ont le cou, les bras et les jambes nus.

— *Caramba!* s'écria le pétulant José, laissez-moi vous dire, chère Madame, que M^{lle} Hugnette serait délicieuse en maillot.

— Et puis, continua placidement Georges Balvin qui voulait placer son mot et excuser sa cousine, dans les soirées et aux bains de mer, nos belles mondaines nous montrent plus de peau que cela.

— Quel mot venez-vous de prononcer, fit M^{me} Delvacquez en s'éventant avec indignation. Sachez, Monsieur, qu'il est permis à une femme de montrer ses épaules dans un salon, ses jambes à la mer et qu'il est malséant de découvrir les uns ou les autres dans d'autres occasions.

— Tu ne voudrais pas que les sportives portent une robe à traîne, interrompit Viviane avec impatience, ce costume est pratique et est tout indiqué.

— Après le défilé, que fera-t-on ? demanda Huguette avec une impatience d'enfant.

Georges Balvin put marquer un point à son actif. S'étant fait minutieusement expliquer le programme par Riquette, il déclara :

— Il y aura des poses plastiques, des mouvements d'ensemble, des ballets. Nous aurons le saut en hauteur, le saut en longueur, le lancer du javelot et la course proprement dite.

— Voici le programme, Senorita, fit — tout essoufflé — José qui avait disparu dès la demande de la jeune fille. Mais celle-ci, très prise par les mouvements qui se faisaient sur la piste, dédaigna l'offre de l'Espagnol en répondant distraitement :

— Merci ; M. Balvin m'a renseignée.

— Très joli... très joli, cria M^{me} Delvacquez, battant des mains. Ah ! chère amie, remarquez ce mouvement de dislocation... Comme il est net et harmonieux tout à la fois, et ces jeunes filles qui s'avancent en tuniques blanches, bordées d'argent... *Sancta Virgen*, sont-elles gracieuses...

— *Caramba!* s'écria José d'une voix claironnante qui fit retourner une dizaine de spectateurs, c'est joli, ce petit jeu, mais ça ne vaut pas une course de taureaux.

Claude retint un fou rire et Charlotte, assise auprès de sa mère, questionna avec innocence :

— Est-ce qu'elles vont courir au plus vite avec de grosses vaches, les demoiselles, dis, maman ?

Viviane rougit de colère, José commettait bévue sur bévue ; d'ailleurs il lui a avoué que « Huguette n'était pas son genre » et que, « *caramba!* s'il n'y avait pas la dot »...

Une idée confuse monta au cerveau de la jeune fille.

Que voulait-elle faire ? Écarter les épousées possibles de Pierre Defresne. Huguette Portal se montrait très gentille avec Georges Balvin et José n'avait aucune chance auprès d'elle.

Restait Riquette...

L'Espagnol était un sportif, il était amusant, très gai, sans nul doute plairait-il à la capitaine Balvin.

« Il faudra que j'aiguille José de ce côté, songeait-elle. »

La foule était devenue subitement silencieuse, le cou tendu, la respiration retenue, regardant avidement les créatures souples qui prenaient des attitudes alanguies, exécutant des mouvements d'une harmonie incomparable, dansaient, chastes sous leur longue tunique descendant jusqu'aux genoux.

Le sport produisait ce miracle :

A l'endurance de l'entraînement, à la cadence rythmée des gestes, il joignait le charme de la poésie.

Et les applaudissements éclatèrent fous, interminables, accompagnés de cris, de vivats lorsqu'on vit avancer dix robustes jeunes filles, maillot et culottes blanches, le poing sur la hanche, portant un pavois qu'elles abaissèrent.

La capitaine Balvin — vraiment ravissante, l'œil brillant, le teint animé, sa chevelure fauve mettant un diadème d'or et de feu à son front pur — bondit avec légèreté sur le pavois qui s'éleva sur les épaules de ses porteuses, tandis que de longs rubans blancs se déroulaient aux pieds de Riquette pour tomber dans les mains des danseuses. C'était la reine de la fête portée en triomphe, debout, fière et souriante, image superbe de la jeunesse, de la force et de la beauté.

On applaudissait le cortège triomphal de cette créature superbe dont le corps palpitait sous la tunique légère. Son décolleté était superbe et ses jambes longues et nerveuses gardaient la carnation blanche, à peine rosée de cette peau de rousse que le soleil n'avait pu brûner. Les bras croisés sur sa poitrine, immobile comme une statue, elle passait, indifférente aux hommages, et elle n'eut qu'un rapide sourire pour l'aviateur.

Pierre Defresne, un peu pâle, la dévorait d'un regard de flamme.

Un étudiant, mettant ses mains en porte-voix, hurla :

— Vive l'Antiope française !...

Autour de lui on applaudit, répétant :

— Vive l'Antiope française !...

La phrase courtut le long des gradins, bondit par-dessus les têtes, se glissa entre les spectateurs, vola sur toutes les lèvres, palpita dans toutes les gorges :

— Vive l'Antiope française!...

Ceux qui ne comprenaient pas criaient le plus fort, écorchant le mot, le déformant, le lançant à pleine gorge :

— Vive l'antilope française!

Les porteuses du pavois allaient à pas lents, offrant en hommage au dieu des sports la plus belle d'entre elles, marchant dans une apothéose de grâce et de force rythmée par le mouvement ondulant qui leur faisait faire le tour du stade. Les danseuses, les bras levés au-dessus de leur tête, tenaient les rubans qui, partant du pavois, formaient un immense rayonnement satiné aux pieds de leur reine.

XII

CAHIER DE VIVIANE

La colère n'a jamais remédié à rien. C'est pourquoi il faut examiner froidement la situation.

La journée d'hier a été profitable de toute façon à Riquette.

Primo : elle a remporté un très vif succès — que je ne lui envie pas.

Secundo : Georges Balvin a su se mettre dans les bonnes grâces de M^{me} Portal et Huguette s'est montrée fort aimable pour lui.

Tertio : Pierre a été empressé auprès de la triomphatrice du jour et l'a complimentée avec une fougue qui était plus que de la politesse.

Quarto : José et moi semblons battus par Riquette et Georges.

Et nous y serons... car José est idiot...

Toute la nuit dernière j'ai réfléchi, modifiant mon

plan, et ce matin j'ai téléphoné à Nerbanex d'accourir immédiatement.

Fatiguée de la veille, ma mère dormait encore lorsqu'il arriva, et nous pûmes parler sans être dérangés.

J'attaquai sans préambule.

— Mon cher, il faut changer de tactique. Nous sommes en train de couler lamentablement.

José a un orgueil qui le rend aveugle.

— Parlez pour vous, fit-il sans aménité; je suis fort satisfait de la tournure que prennent les choses... M^{lle} Portal apprécie ma conversation et m'écoute avec un enchantement flatteur. J'avoue que je m'efforce pour lui plaire car elle me paraît insignifiante au delà de toute expression et sa mère me fait l'effet d'un carabinier. Aussitôt le mariage fait, nous laisserons belle-maman dans son logis d'Asnières et nous nous installerons à Paris. On construit de très belles maisons en ce moment sur le boulevard Haussmann. J'ai déjà visité quelques appartements, ils sont très chics.

Surprise, puis voulant voir jusqu'où allaient ses illusions, j'ai laissé parler José sans l'interrompre.

— Mes compliments, ai-je dit, le raillant, vous arrangez l'avenir comme s'il vous appartenait... mais vous comptez, ce me semble, sans Georges Balvin!

— Georges Balvin, répéta-t-il avec un étonnement profond... Que vient faire ici ce lourdaud, ma chère Viviane?

— Vous souffler Huguette.

— Hein?...

Je répétais :

— Vous souffler Huguette.

— *Caramba*, Viviane, vous êtes folle!... Comment cette petite pourrait-elle préférer un homme d'esprit lent et d'enveloppe épaisse à...

Se levant, il se planta devant une glace.

Il faut reconnaître que, s'il est un peu petit, José est élégant et que sa tête possède une véritable beauté. Ses yeux sont splendides, ses dents blanches, et il a un sourire ensorcelant.

Il constata sans doute ce que je pensai, car, pirouettant sur ses talons, il répéta :

— Viviane, vous êtes folle!

— S'il y a un fou, c'est vous, dis-je avec humeur, car il faut avoir le bandeau de la fatuité sur les yeux pour ne pas vous apercevoir que vous lui êtes tout à fait indifférent... et peut-être davantage.

— Antipathique? ricana-t-il.

— Vous l'avez dit.

— C'est pour me raconter ces aimables sornettes que vous m'avez fait accourir à dix heures du matin ?

— C'est, du moins, pour en parler et voir quel parti il faut prendre.

La figure de José changea; sa peau prit une teinte grise que je ne lui connaissais pas et ses poings se crispèrent.

— *Caramba!* la chose est sérieuse, alors!...

— Plus que vous ne le pensez.

— Et la dot irait à un autre ?

— Avec la femme, mon Dieu, oui.

José grinça des dents et prononça d'une voix rauque le nom de Georges Balvin.

Il était dans un tel état d'exaspération qu'il m'épouvanta et je cherchai à le calmer, tremblant devant le résultat de ma confiance.

Il m'éconta les lèvres serrées et les yeux baissés. Lorsque je me tus, il dit lentement:

— Pourquoi m'avoir donné cet espoir, Viviane, s'il ne devait pas se réaliser ? Vous saviez que Georges Balvin flirtait avec cette jeune fille.

— Je l'ignorais, je vous assure, José, comme j'ignorais même l'existence du cousin de Riquette.

— Et maintenant?... maintenant, vous pensez que je n'ai aucune chance d'être agréé?...

— Je le crains, mon pauvre ami, dis-je en mettant ma main sur la sienne que je sentis frémir.

Se levant, il arpenta le salon en silence, puis, brusquement, s'arrêtant devant moi, il dit d'un ton douloureux :

— Je suis né sous une mauvaise étoile, Viviane. Je ne peux pas épouser la femme que j'aime et celle qui m'apporte la fortune m'échappe...

Ah! la fortune, continua-t-il d'une voix âpre et mordante... comprenez-vous ce que c'est, Viviane!... Comprenez-vous que lorsqu'on est pauvre et qu'on sent venir la misère derrière les dernières pesetas dépensées, on tend ardemment les mains vers l'or qu'on a fait miroiter à vos yeux... Comprenez-vous qu'on le veut, cet or... qu'il vous appartient par droit de désir, de besoin... Comprenez-vous qu'on souffre à la pensée de retomber à la médiocrité douloureuse... à la médiocrité qui devient odieuse et cruelle lorsqu'on a espéré la fortune!

Il m'avait saisi le poignet et le serrait avec une force brutale. Ses lèvres, retroussées comme celles d'un loup sur ses dents blanches, m'épouvantaient et mon poignet meurtri me faisait affreusement souffrir.

frir. Cependant je retenais le cri de mon angoisse physique.

— José, murmurai-je.

— *Caramba!* rugit-il, me lâchant soudain et menaçant un ennemi absent de son poing tendu, je le provoquerai, cet homme, je le tuerai et...

Il s'effondra sur un fauteuil, la tête dans ses mains, et gémit :

— La fortune sera perdue quand même...

— José, sis-je en posant mes doigts tremblants sur son épaule, souvenez-vous... il y a un mois à peine, dans cette pièce où nous sommes en ce moment, vous avez envisagé la possibilité du travail... d'un emploi à prendre...

— J'étais fou, cria-t-il en me repoussant durement... J'ai eu un mouvement de sensiblerie bête devant la joie d'un véritable amour entrevu... L'amour, répéta-t-il avec un rire qui me fit mal, l'amour, belle s'chaise quand le portefeuille est vide... L'amour vit seulement et s'épanouit à l'aise dans le luxe, le bien-être, tous les raffinements que peut donner la fortune... et je la veux, fit-il, les poings serrés, je la veux...

— Pour Dieu, calmez-vous, José, m'écriai-je, tout n'est pas perdu et, si Hugnette vous dédaigne, une autre peut vous aimer...

— Pensez-vous donc que la fortune va sortir de chaque pavé de la rue sous la forme d'une jeune fille à marier, lorsque je vous quitterai, Viviane?... Et puis, cette petite me plaisait...

Je sentis un pincement dans le côté gauche de ma poitrine, mais José continua sans voir mon bref émoi :

— ... Elle était insignifiante et douce. J'en aurais fait ce que j'aurais voulu...

Changeant brusquement de ton, il revint à moi, demandant :

— Et vous êtes sûre, Viviane, ... sûre, que de ce côté tout espoir est perdu?

— Je ne veux pas l'affirmer, mais vos chances me paraissent précaires. C'est pourquoi, mon cher José, j'ai songé qu'il était inutile de chercher une victoire très problématique et qu'il serait sage de tourner vos regards vers...

Au moment de prononcer le nom de celle à laquelle je songeais, ma gorge s'étrangla et des larmes mouillèrent mes yeux.

— Vers... répéta-t-il.

— Riquette, murmurai-je.

— La capitaine Balvin! s'écria-t-il avec éclat, Riquette la rousse qui se donne en spectacle dans tous les matches et dont les prouesses défraient les journaux sportifs!... Vous n'y songez pas, Viviane... votre amie est énergique, positive, elle mènera son mari à la baguette et...

Une grimace significative me fit comprendre qu'il entendait être le maître chez lui.

— Riquette est riche, dis-je, plus riche que M^{lle} Portal. Les automobiles Balvin sont connues et se vendent admirablement. Très indépendante, Riquette ne songe pas à l'amour, mais elle admire les sportsmen et, si vous ne faites pas d'athlétisme, vous êtes d'une force très réelle à l'escrime et ne craignez aucun professionnel à la nage.

— C'est vrai, mais votre amie ne me plaît pas. Le ton était sec et n'admettait pas l'insistance.

— Aimez-vous donc Huguette? m'écriai-je.

José haussa les épaules.

— Non... mais pour ne pas épouser la femme que j'aime... que j'eusse aimée..., rectifia-t-il..., je veux une bonne petite fille douce et un peu niaise.

Il me donna une brève poignée de main sans ajouter un seul mot et me quitta brusquement...

Voilà une heure qu'il est parti et je rêve...

De quel cynisme il a fait preuve!... Nous vivons, il est vrai, dans un temps où la vie est rude, mais il me semble que, si j'étais un homme, je ne demanderais pas à une femme de m'enrichir et que je chercherais la fortune dans le travail. Ce qui arrive n'est-il pas de ma faute?

C'est moi qui ai fait connaître Huguette à José, c'est moi qui ai parlé de la grosse dot que M^{lle} Portal apporterait à son mari...

José, mon Dieu, comme je l'aurais aimé... s'il avait été riche.

Accepter une vie modeste, humble, presque besogneuse est au-dessus de mes forces.

Hélas! je suis un oiseau de luxe, moi!

Riquette triomphera-t-elle?

Serai-je vaincue?

Ah! je ne le veux pas.

NOTES DE RIQUETTE

Défilé, ballet et toutes les gentilleses du début d'une fête sportive sont faits pour attirer la sympathie du public.

Il faut le bien disposer, ce brave public qui récompense nos efforts par ses applaudissements et dans lequel nous pêchions des adeptes et des membres honoraires.

J'ai été victorieuse des mille mètres.

Pour moi c'est le seul triomphe qui compte, les autres ne sont qu'amusettes.

La championne tchéco-slovaque me suivait de près. Elle n'avait l'air de rien, ce petit bout de femme, potelée comme un bébé, et elle m'a donné un mal inouï.

Pendant qu'on nous massait les jambes avant le départ, je l'avais repérée parmi les concurrentes, et alors que notre moniteur me disait de me méfier d'une jolie Anglaise longue et fine qui détenait le record de la vitesse, je regardais la petite Tchéco-Slovaque rose et riense et quelque chose m'avertissait que le danger viendrait d'elle.

Au premier tour, l'Anglaise était en avant, une Suédoise deuxième et moi troisième. Je grattai la Suédoise comme je voulus et l'Anglaise se laissa dépasser sans résistance.

Dès lors commença le coup dur. La Tchéco-Slovaque qui me suivait gagnait du terrain d'un train régulièrement accru. A la première montée du second tour nous étions sur le même plan et je lui jetai un coup d'œil pour juger de l'effort qu'elle pouvait fournir.

J'eus une seconde de découragement.

Ses pieds se détachaient du sol avec régularité. Maîtresse de ses foulées, elle paraissait jouer et non courir, son teint était à peine plus rosé qu'au départ et sa respiration demeurait calme quand je devais faire effort pour ne pas ouvrir la bouche.

M'efforçant de penser avec une lucidité froide, je me dis que, si je prenais de l'avance, j'étais perdue, la seule chose à faire était de me tenir à la hauteur de ma concurrente et de bondir dans un effort à l'arrivée.

On aurait dit que l'étrangère avait lu dans ma pensée car elle n'essaya pas de me dépasser et nous courûmes de compagnie, pendant quelques minutes, puis la Tchéco-Slovaque, rassemblant ses forces, accrut sa vitesse. J'étais haletante et je sentais que mon visage devenait cramoisi.

Je compris que j'étais perdue et, voulant tomber en beauté, je bondis en avant.

Mon effort avait été si violent que je crus sentir mon cœur éclater : j'écartai les bras, touchant la première le fil d'arrivée.

J'étais brisée et glorieuse.

La tête vide, entendant un grand bourdonnement, mais ne voyant plus, je sentis qu'on me tirait, qu'on m'embrassait, et je demeurais immobile sans pouvoir prononcer une parole.

Lorsque je repris conscience je me vis encore une main crispée sur le fil d'arrivée et, comprenant ma victoire, je roulai à terre évanouie... comme une femmelette.

Transportée au poste de secours, je fus inondée d'eau de Cologne et des larmes de ma mère qui me croyait morte.

Mon père me frappait si rudement dans les mains qu'elles sont encore douloureuses aujourd'hui.

Mais j'aperçus le colonel Defresne et Pierre qui accouraient prendre de mes nouvelles et j'en fus fort heureuse. C'est la première fois que mon bel aviateur daigne me témoigner un intérêt particulier.

Derrière lui se tenait un officier petit et râblé, aux yeux clairs, à la peau basanée; une longue cicatrice lui traversait la joue de la tempe au menton.

Après les premières paroles, se tournant vers l'inconnu, Pierre le présenta :

— Lucien Tréville, lieutenant colonial.

— Un de vos plus fervents admirateurs, Mademoiselle, déclara le nouveau venu en me baisant la main, vous avez été tout simplement merveilleuse.

— Vous aimez les sports, Monsieur?

— Passionnément... et les violents... Je frémis d'enthousiasme lorsque je vois un boxeur mis *knocked-out*; le sang ruisselant sur le visage d'un athlète, et je hurle de joie devant une mâchoire décrochée.

Je n'ai pu m'empêcher de rire.

— Si je vous comprends bien, dis-je, vous n'admirez que les vaincus.

— Non pas, je les entoure de ma joie de voir leur endurance, je les vénère en leurs efforts impuissants, mais je conserve mon admiration pour les vainqueurs, et c'est pourquoi, continua-t-il, après avoir applaudi frénétiquement à la crise de nerfs de votre concurrente, je suis venu présenter mes hommages à votre évanouissement, Mademoiselle.

Je me mis à rire de bon cœur, mais comme à ce moment le poste de secours était envahi et que je me trouvais très entourée, notre singulière conversation prit fin.

Il n'est pas banal, ce garçon.

Je crois que ma très chère amie Viviane peut préparer son voile de veuve avant épousailles. Pierre

m'a serré les mains d'une manière fort significative. Nous pourrions faire les deux mariages le même jour, ce sera très chic. Il paraît que la petite Portal s'humanise devant les yeux pâmes et les soupirs rentrés de mon gros benêt de Georges; mais il ne comprend pas qu'elle ne veut pas lui avouer avoir été goûter au Ritz à la date qu'il lui indique.

JOURNAL D'HUGUETTE

Je suis encore tout étourdie de ma journée d'hier et j'y songerai longtemps.

Est-il possible que des jeunes filles osent se montrer les jambes complètement nues devant des milliers de spectateurs...

Il est vrai qu'elles étaient bien gentilles avec leur petit costume de sport.

Les Anglaises étaient seules à porter la culotte. Il paraît que c'est plus pratique. Combien c'est moins joli!

Et que de monde!

Les gradins craquaient sous le poids de la foule et j'ai beaucoup ri quand on a comparé M^{lle} Balvin à Antiope qui était une Amazone.

Equitation et athlétisme, c'est toujours du sport, m'a déclaré son cousin.

Un bien charmant garçon, un peu gros, un peu lent, mais si complaisant, d'humeur si facile qu'il me fait l'effet de ces bons chiens énormes et paternes qui devraient être féroces et sont doux comme des agneaux.

Un être féroce, ce doit être le compatriote de M^{me} Delvacquez.

Le señor José y Nerbanéz a des yeux de braise et des dents de loup. Il est très amusant, mais il me fait un peu peur.

Le lieutenant Defresne nous a présenté un de ses meilleurs amis, officier comme lui, Lucien Tréville.

Ce Monsieur ne me plaît pas beaucoup et il porte une cicatrice qui lui durcit singulièrement le visage.

Le lieutenant Defresne... Pierre!

Ah! c'est dans le secret de mon cœur que je le nomme de la sorte.

Devant lui, je suis timide et n'ose lever les yeux.

Ils sont jolis, cependant, mes yeux; nos nouveaux amis Balvin et Nerbanéz me l'ont déjà dit. Pierre ne s'en est jamais aperçu. Il faut que je le regarde bien en face la première fois que je le verrai.

Comme il était empressé auprès de cette affreuse

Riquette... oui, affreuse... Elle est... elle est trop belle... trop captivante... voilà!

S'il allait l'aimer!...

S'il allait passer auprès de moi sans voir que je lui fais don de mon cœur et de mon âme!

Cher Pierre, il est si beau, si fort... le plus beau, le plus fort...

Bonne Vierge Marie, faites qu'il m'aime!

PENSÉES DE M^{me} DELVACQUEZ

Je suis certaine que la femme de chambre a encore laissé une fenêtre ouverte. *Miarko* tremble et tousse. J'ai téléphoné à mon docteur qui refuse de se dérangier pour un animal et m'a donné l'adresse d'un vétérinaire.

Quelle horreur!

J'ai enveloppé le pauvre trésor dans des flanelles chaudes et je lui ai fait boire du vin chaud très sucré. Il me paraît un peu mieux qu'hier soir.

PENSÉES DU COLONEL DEFRESNE

Mille bombes, quelle jolie fille que cette Riquette! Si j'étais encore sous-lieutenant!...

PENSÉES DE JOSÉ Y NERDANZ

Sancta Virgen, je vous promets un cierge gros comme mon bras si l'on trouve le tonneau de pesetas, là-bas, dans la mesure de Barcelona...

PENSÉES DU CONSTRUCTEUR BALVIN

Le nom de Riquette est dans tous les journaux et immédiatement au-dessous j'ai fait mettre une annonce pour les autos.

Son dernier match m'avait fait vendre soixante-trois voitures.

PENSÉES DE M^{me} BALVIN

J'ai fait venir le docteur pour ausculter Riquette, elle s'est fâchée... tant pis... J'ai toujours peur, après de semblables imprudences.

PENSÉES DE LUCIEN TRÉVILLÉ

La petite fête d'hier m'a changé de mes négresses du Sahara.

Sacrée fièvre, il faut que je reprenne de la quinine.

PENSÉES DE M^{me} PORTAL

On dit Georges Balvin très riche!... L'est-il plus que les Defresne?

PENSÉES DE CHARLOTTE

J'ai bien regardé pour voir les grosses vaches courir avec les demoiselles et je n'ai rien vu.

PENSÉES DE BONNE-MAMAN

Mon Dieu, guidez mon cher petit, protégez-le, conduisez-le vers le bonheur!...

PENSÉES DE PIERRE DEFRESNE

Il faudra que j'achète plusieurs paquets de cigarettes à l'avance, celles-ci sont si humides que je ne peux pas les fumer.

PENSÉES DE CLAUDE

Laquelle???
 Viviane?...
 Riquette?...
 Hugnette?...
 Laquelle???

XIII

Dans un joli bruit, comme un frou-frou d'ailes d'oiseaux, les amies de Viviane arrivent et ce sont des baisers, de frais éclats de rire, des caquetages puérils et délicieux, toute l'insouciance gâtée de la jeunesse.

Sanglée dans un corset qui la fait gémir, vêtue d'une robe de dentelle rousse qui met en valeur sa beauté brune, M^{me} Delvacquez tend une main languissante à chaque arrivant et d'une voix navrée lui parle de la maladie de *Miarko*.

— Une maladie si bizarre, dont les symptômes sont des plus déconcertants... Et ce médecin qui

ne veut pas se déranger pour mon pauvre chéri... On le dit bon et charitable, ce docteur, on raconte qu'il court la nuit au chevet des misérables gueux... Il est professeur à Beaujon et les malades n'ont que des paroles de bénédiction pour lui... Tout cela n'est que de l'hypocrisie... Comment peut-il se déranger pour toute cette populace et demeurer insensible à la prière d'une mère... aux souffrances d'un petit être si joli et si intelligent que ce délicieux *Miarko*... Heureusement l'aviateur Defresne, celui qui a accompli ce raid merveilleux des Antilles au Bourget, ce raid dont tous les journaux ont parlé, qui a donné lieu à des fêtes si splendides... mais oui, l'as, le héros dont la France s'enorgueillit, va amener un de ses amis qui verra *Miarko*... Cet ami n'est pas médecin, mais il a vécu dans le Sahara au milieu des nègres... Il connaît énormément de choses et certainement il parviendra à soulager le pauvre mignon.

La tirade est longue, et comme la maîtresse de maison la débite à chaque invité, elle se trouve bientôt aphone.

Autour d'elle on papote gaiement; la maladie du perroquet n'est pas prise au tragique et on fête les vingt ans de Viviane.

La jeune fille jette de fréquents regards vers la porte du salon; elle devient inquiète, fébrile, car l'heure passe et les Defresne n'arrivent pas.

Mais, les voilà...

Bonne-maman, si délicieusement fragile et souriante, s'appuyant sur le bras de ce superbe vieillard qui est son mari.

Claude, d'une distinction si parfaite qu'on oublie son absence de beauté pour admirer sa grâce et se laisser conquérir par son charme.

Charlotte, exquise fleur encore en bouton, toute rose et jolie à croquer dans sa robe blanche.

Pierre, heureux, bon enfant, prodiguant sa fine galanterie aux femmes, camarade excellent avec les hommes.

M^{me} Delvacquez s'est levée à leur entrée et, sans leur laisser le temps de placer une parole, elle demande à l'aviateur :

— Qu'avez-vous fait de votre ami, l'officier colonial? Nous l'attendons avec impatience car, seul, il peut soulager les souffrances de mon pauvre *Miarko*.

Viviane, qui a entendu, pâlit et se mord les lèvres; mais l'aviateur répond avec aisance que le lieutenant Tréville ne saurait tarder à venir et la maîtresse de maison s'épanouit et daigne demander des nouvelles de la santé de bonne-maman.

Puis, comme Riquette arrive en tourbillon, traînant derrière elle M^{me} Balvin essoufflée, la chère dame recommence l'histoire de la maladie de *Miarko*.

— Le lieutenant Tréville, fait la jeune fille en riant, nous venons de le rencontrer — sans qu'il nous voie —. Il portait dans ses bras une mendicante qu'une auto venait de renverser. La bonne femme criait comme un putois et l'officier lui disait en riant :

— Allez, la mère, taisez-vous, vous n'avez rien de cassé; le pharmacien va vous donner un verre de vulnéraire et vous danserez le charleston.

— Et mon cabas qui est perdu, criait la mendicante, mon cabas qui était presque neuf et qui contenait toutes mes économies.

— Combien?

— Au moins sept francs cinquante, mon bon Monsieur.

— Je vous en donnerai cinquante et nous vous en ferons donner autant par le chauffeur, la mère.

Nous avons suivi l'officier et son fardeau, mêlées à la foule, et entendu toute leur conversation.

Devant l'énormité de la somme promise, la vieille se tut.

Fort probablement, le lieutenant Tréville est-il encore avec sa rescapée.

— Je le reconnais bien là, fit Pierre au milieu de l'ilarité générale; un cœur d'or caché sous les dehors les plus rudes et des paradoxes à faire frémir ceux qui ne le connaissent pas.

— Si c'est un cœur d'or, il guérira *Miarko*, dit M^{me} Delvacquez avec enthousiasme. Ne le croyez-vous pas, lieutenant?

— Je l'espère, Madame, sans pouvoir en répondre. Je le crois plus théoricien que docteur et, s'il a déjà tué quelqu'un, ce n'est pas par ses conseils.

— C'est un fort bel éloge, déclara Riquette dans un sentiment subit de combativité. Je n'ai encore vu votre ami qu'une fois, mais je le crois *un homme*.

— Qu'entendez-vous par ce qualificatif, ma chère Riquette?

— Tout ce qu'il exprime, Pierre.

— C'est vague.

— Je ne trouve pas.

M^{lle} Balvin tourna les talons d'une façon assez impertinente et l'officier se trouva en face d'une jolie brune qu'il salua en disant :

— Si mon ami est un *homme*, vous êtes une *femme*, vous, mademoiselle Jeanne.

— Tout le monde n'est pas de votre avis, répondit la jeune fille; demandez à notre bienveillante hôtesse ce qu'elle pense de moi.

— Une toquée ! déclara M^{me} Delvacquez qui avait entendu. Vous suivez des cours, vous fréquentez les amphithéâtres; vos maîtres vous reconnaissent de l'étoffe; avant un an vous serez docteur. Mais... je ne vous confierais pas la vie de *Miarko*.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, dit Claude avec autant de douceur que de fermeté; je trouve que Mademoiselle s'est fixé un but très noble en se consacrant à la souffrance et il faut admirer le courage qu'elle a eu de s'adonner à un métier fatigant — répugnant parfois — un métier qu'on ne connaît jamais et pour lequel il faut toujours apprendre, étudier...

— En faisant des expériences sur ses clients, interrompit la maîtresse de maison avec une certaine aigreur... Merci... Jadis la femme poursuivait un but aussi noble... celui de se dévouer à son mari et à ses enfants.

— Jadis, toute jeune fille était appelée au mariage, dit la future doctoresse; c'était le couronnement habituel de sa jeunesse — à quelques exceptions près. Aujourd'hui, tout est changé. Celles qui se marient sont moins nombreuses; les difficultés de l'existence sont *plus* grandes, les

fortunes se sont amoindries relativement au coût de la vie et la femme moderne — sage en sa prévoyance — cherche à se créer une situation indépendante par son travail, par son intelligence, par ses propres forces puisqu'elle ne peut compter que sur un mari problématique et que ses ressources personnelles peuvent devenir plus précaires qu'elles ne le sont actuellement si un *pire* se produisait dans l'avenir.

— Vous êtes pessimiste, Jeanne, intervint Viviane.

— Pas du tout, je vous assure. Actuellement l'aisance est disparue, il reste les grandes fortunes ou la médiocrité. Certes, toutes — je dis : toutes sans fausse pudeur — nous serions heureuses de réaliser notre vie auprès d'un cœur d'homme; toutes nous n'en avons pas la possibilité; alors pourquoi nous jeter la pierre si nous tentons l'effort loyal de faire nos vies d'isolées moins pauvres et moins tristes?

— Les mœurs évoluent, dit le colonel, et je vous approuve, Mademoiselle. Le travail a toujours ennobli celui qui s'y donne.

— Et il évite l'âpre bataille féminine, déclara la jeune fille, la course au mari.

Viviane pâlit; les paroles de son amie l'avaient blessée sans la viser. Ne faisait-elle pas partie, elle, oisive, inutile, de celles qui se livrent à « l'âpre bataille de la course au mari ».

Tournant la tête, elle rencontra les yeux de Claude et il lui sembla que la jeune femme la scrutait d'un regard vif.

Pourquoi?

Claude était une de ces femmes modernes, « sages en leur prévoyance », dont venait de parler son amie. Veuve, avec un enfant, elle n'avait pas cherché, dans un remariage brillant, des ressources à son existence. Digne et effacée, elle avait travaillé et elle pouvait vivre, elle pouvait élever sa fille.

Le monde, qui connaissait sa vie de fière laborieuse, la recevait avec une déférence et une considération dont il n'est pas prodigue ordinairement envers les appauvris.

Viviane le savait.

Si Claude l'avait voulu, elle aurait pu recommencer sa vie au bras d'hommes, heureux de lui donner leur nom. La jeune fille connaissait un banquier dont l'amour malheureux n'était un secret pour personne. Claude n'avait-elle pas repoussé la tendresse d'un industriel de Courbevoie dont le nom se chuchotait à l'oreille.

Le levain mauvais qui est au fond de toute âme murmura à l'oreille de Viviane : « elle travaille pour sa fille et elle est insensible à l'amour », mais la franchise de son caractère ajouta : « elle a conquis une fière indépendance par son travail et elle se dévoue à son enfant ».

— Enfin, le voilà !!!...

Malgré son embonpoint, M^{me} Delvaquez bondit vers le lieutenant Tréville, l'accueillant les mains tendues comme s'il était le plus cher de ses amis.

— Je vous attendais avec impatience, dit-elle sans laisser au jeune homme le temps de saluer Viviane ni de serrer la main de son camarade Defresne. Vous avez vécu plusieurs années en Afrique, n'est-ce pas ?

Étonné, l'officier répondit avec cette façon qui lui était devenue habituelle :

— Des années exquises, Madame. J'ai connu soixante-dix degrés de chaleur à l'ombre, dans un désert délicieux entre les États barbares et le Soudan. A l'exemple des Arabes, des Berbères et des nègres, je me suis nourri de dattes et j'ai eu plusieurs rencontres avec les Touaregs. Des gens charmants qui vous décapitent avec une dextérité sans pareille. J'ai connu la joie de chasser la panthère et l'originalité d'être chassé par le lion. Fort heureusement pour moi — qui m'étais éloigné du camp pour composer des vers à la lune et qui, de ce fait, avais encouru la colère du roi du désert — celui-ci rencontra sur notre route un zèbre qui succomba à ma place. Sous ma tente, lorsque je tremblais de fièvre, j'entendais les hurlements des hyènes et les jappements des chacals qui rôdaient autour du camp en quête de cadavres à déterrer. Ce sont là d'aimables souvenirs qu'il est difficile d'oublier et qui font désirer que l'avenir vous

réserve des neures semblables à celles du passé.

Autour de l'officier on riait autant d'entendre ses paroles que de voir la figure consternée de son interlocutrice. Voulant espérer encore, elle dit avec hésitation :

— Mais... là-bas... dans le désert... vous n'aviez pas toujours un médecin avec vous.... C'étaient les officiers qui soignaient les hommes, sans doute.

— Quinine et ipéca.

— Ah!... et quand un de vos animaux était malade?

— Ipéca et quinine.

— Combien je suis désolée, gémit M^{me} Delvacquez, j'avais mis tant d'espoir en vous. J'ai mon enfant chéri, mon cher petit *Miarko* qui tousse et est fiévreux.

Changeant subitement de ton, l'officier dit vivement :

— Un enfant souffrant? Ah! Madame, téléphonez au plus vite à votre médecin. Une vie d'enfant est si précieuse!

— Mon médecin est un être féroce, Monsieur, il refuse de se déranger et c'est pourquoi j'avais pensé...

— Hélas! Madame, mes connaissances médicales sont fort peu étendues; cependant, si vous voulez bien me faire voir le malade...

— Oh! tout de suite,... Viviane, ma chérie, sonne donc Georgette pour qu'elle apporte *Miarko*.

Dans le salon, c'étaient des éclats de rire étouffés, des lueurs amusées dans tous les yeux, car les invités connaissaient *Miarko* et, seul, l'officier, nouveau venu dans la maison, ignorait à quel malade il allait prodiguer sa science.

Charitablement, Pierre Defresne songeait à l'éclairer discrètement, mais Riquette, devinant sa pensée, posa sa main sur le bras du jeune homme et lui chuchota à l'oreille :

— Laissez donc, nous allons nous amuser.

La femme de chambre, ouvrant la porte du salon, apparut, portant le perroquet sur son perchoir, et chacun se pencha pour voir la figure du lieutenant.

A peine eut-il un geste de surprise. Mais, quit-

tant la manière sérieuse dont il s'était exprimé en croyant que c'était l'existence d'un enfant qui était en danger, il reprit ses façons coutumières.

— Ah! voilà le malade!... A sa robe bigarrée, je le reconnais comme originaire de l'Afrique occidentale. S'il parle il pourra nous dire quel est son mal et s'il désire être mangé rôti ou bouilli. Jacquot, mon ami, ouvre l'œil, tire-moi la langue et fais-moi sentir ton pouls.

— Ce n'est pas Jacquot, fit timidement M^{me} Delvacquez qui ne savait pas si le jeune homme cherchait à soulager son cher oiseau ou s'il raillait, Jacquot est le nom des perroquets vulgaires; celui-ci se nomme *Miarko*.

Eveillé par le bruit qui se faisait autour de lui, *Miarko* tourna son œil rond de tous côtés et, apercevant sa maîtresse, se força à tousser.

— Voyez, le pauvre chéri, voilà sa crise qui le reprend, s'écria M^{me} Delvacquez, désolée.

Le lieutenant riait.

— *Miarko* est encore plus intelligent que vous le supposez, dit-il enfin. J'ai eu parmi mes lascars un caporal qui s'était entiché d'un perroquet qui avait pris l'habitude de tousser pour avoir du jus. C'était un amateur de café. Je suis certain qu'à chaque « crise » vous donnez à votre oiseau une boisson dont il est friand.

— C'est vrai, avoua M^{me} Delvacquez, il adore le vin chaud et comme ce breuvage calme sa toux...

— *Miarko* se grise...

— Oh!...

— Ne vous récriez pas, nous allons voir... Écoutez-le... Il toussé d'une façon lamentable... Offrez-lui du lait chaud... L'aime-t-il?

— Il l'exècre.

— Alors, pas d'hésitation. Du lait... vite.

A la vue de la petite tasse que sa maîtresse lui présentait, *Miarko* tendit le cou, plongea rapidement son bec crochu dans le breuvage, le retira plus vite encore, étendit les ailes avec colère et cria d'une voix rauque :

— La barbe.

XIV

Quelle délicateuse compagne eût fait Viviane !
Malgré lui, José y pensait.

Elle avait été sa petite camarade d'enfance, une petite camarade très aimée, très obéie. Ensemble, ils avaient joué au petit mari et à la petite femme et il en restait quelque chose au cœur de l'Espagnol.

A quoi bon y songer.

Viviane était sans dot, et lui sans fortune.

Quelle folie qu'un mariage dans ces conditions et quel dommage que cette petite Hugnette lui échappât !...

Il est vrai qu'il semblait plaire énormément à M^{lle} Balvin. Invitée, avec sa famille, à un assaut d'escrime d'où il était sorti vainqueur, il avait vu le regard de Riquette s'adoucir pendant qu'il la saluait et sa poignée de main avait été longue et chaude.

Depuis ce jour, l'excentrique rousse ne pouvait plus se passer de la présence de José. Invité partout où elle allait, elle l'appelait auprès d'elle et lui chantait souvent — il est vrai — les louanges du lieutenant Defresne... ses louanges et les critiques que son inactivité suscitait dans l'esprit de la jolie sportive.

— Lorsqu'on a accompli une performance quelconque, il ne faut pas s'endormir sur les lauriers acquis, affirmait-elle énergiquement, mais aspirer et se préparer à en recueillir d'autres.

Elle ne comprenait pas Defresne. On le voyait à peine au Bourget et ses vols n'avaient rien de sensationnel. Depuis son raid, d'autres aviateurs avaient fait mieux que lui. S'étant laissé distancer,

il ne faisait rien pour reconquérir le premier rang.

— Ce n'est pas comme vous, mon cher José, — l'aimable fille l'appelait José tout court et il en était fier — ce n'est pas comme vous qui faites deux heures de salle tous les matins et votre maître d'armes a le plus grand espoir sur vous pour le prochain assaut.

Il répondait de son mieux à ses espérances, non pas qu'elle lui plût, mais parce qu'elle était drôlette et amusante... si en train... parlant l'argot des sports avec une crânerie charmante... toujours avide d'assouplir ses muscles, de perfectionner sa méthode.

Il se disait encore en ce moment :

— Qu'attend-elle de moi... une déclaration ? Mais alors elle en attend autant du lieutenant Tréville aux récits duquel elle palpite.

Caramba! très intéressants ces récits pendant lesquels l'officier s'anime et paraît sous son vrai jour, brave et autoritaire. Celle qu'il épousera n'aura pas la vie facile tous les jours : une main de fer sous le gant de velours. Bah ! qui sait ! son cœur est loyal et, si sa parole est brève, son âme, entrevue dans de rares éclairs, est d'une bonté profonde.

La chose curieuse à connaître serait la pensée de la capitaine Balvin... Defresne, Tréville, Nerbanez... lequel arrivera bon premier dans ce cœur fantasque ?

Allumant une cigarette, José répéta :

— Defresne, Tréville, moi...

Un coup de sonnette timide et hésitant ne lui laissa pas le temps de résoudre la question posée.

— Je n'attends personne, pensa-t-il avec étonnement... Qui donc peut venir à cette heure ?

Cependant, ne craignant pas les créanciers, il alla ouvrir sans attendre.

Une femme se tenait devant lui et, dans la pénombre du palier, il ne la reconnut pas tout d'abord.

— Qui demandez-vous ? fit-il avec étonnement en essayant de dévisager la visiteuse.

— C'est moi, José, murmura une voix tremblante. J'avais besoin de vous parler sans retard,

Croyant reconnaître l'inconnue et ne pouvant croire qu'elle s'était décidée à une démarche semblable, il tourna le commutateur de l'antichambre et poussa un cri étouffé :

— Vous, Viviane...

— Pouvez-vous me recevoir ? demanda M^{lle} Delvacquez avec un sourire timide.

— Veuillez me suivre.

Il la précéda dans son studio et lui offrit un fauteuil, demeurant debout devant elle, le sourcil froncé, mécontent de son incorrection.

— Voilà la première fois que je bénis l'entière liberté qui m'est laissée, déclara la jeune fille, reculant le moment de commencer l'entretien. Souvent j'ai été peinée de sortir seule avec une femme de chambre quand je voyais mes amies accompagnées par leur mère, et il est certain que M^{me} Delvacquez aurait empêché cette démarche si elle l'avait connue.

— Il ne fallait pas la faire, dit José d'un ton rogne. Si vous aviez à me parler, vous n'aviez qu'à me téléphoner comme vous l'avez fait souvent et je serais accouru.

— Ne me grondez pas, fit la jeune fille joignant les mains et des larmes emperlant ses beaux yeux, j'ai un si grand bonheur à vous annoncer, José.

L'Espagnol pâlit.

— Vous vous mariez !... s'écria-t-il avec violence.

— Non, dit Viviane avec une malice heureuse.

— Tant pis, déclara le jeune homme, jouant l'indifférence ; un mariage riche était la plus heureuse chose que vous pouviez m'apprendre.

— Le croyez-vous, mon ami ?

José haussa les épaules et alluma une cigarette sans répondre, mais sa main tremblait en tenant l'allumette.

— Asseyez-vous donc et écoutez-moi, dit doucement Viviane.

Il obéit sans empressement, conservant son air de froide désapprobation.

— Vous souvenez-vous de la fête que ma mère donna en l'honneur de mes vingt ans ? commença Viviane.

— Pendant laquelle l'intelligent Miarko, ivre

comme la Pologne entière, nous envoya tous « à la gare », grommela l'Espagnol.

— L'épisode fut amusant et tout le monde en rit. Mais vous rappelez-vous la conversation dans laquelle mon amie, Jeanne, l'étudiante en médecine, parla de la nécessité du travail féminin... de ce travail qui permet de se créer une situation indépendante ?

— Oui... où voulez-vous en venir ?

— Aux réflexions que je fis les jours suivants, et à la résolution que je pris.

— Expliquez-vous ?

José gardait son air mécontent et Viviane, maintenant toute rose de son audace, toute rose du bonheur qu'elle apportait à son ami, souriait avec une tendre malice.

— Je regardai autour de moi, continua la jeune fille, et je m'aperçus que beaucoup de mes amies, dans des situations de fortune supérieures à la mienne, ne rougissaient pas de prendre un métier. Les unes étaient peintres, les autres avocates, celles-ci doctoresses, celles-là, plus humblement, dactylos, secrétaires. On parlait des tapisseries merveilleuses qu'une jeune fille du monde vendait des prix fous aux étrangers et de l'argent qu'une autre gagnait en faisant de la littérature et je me demandais à quoi je serais bonne.

José eut un mouvement de surprise, mais il se tut.

— Je n'ai guère d'aptitudes, mon pauvre ami. J'ai effleuré bien des études sans en approfondir aucune, exception faite cependant pour les langues dont j'avais le don inné... je ne cite pas l'espagnol que j'ai appris au berceau en même temps que le français, mais je parle couramment portugais, italien et anglais, aussi je pensai à utiliser mes talents.

Les lèvres de José frémirent, mais il se tut encore.

— Ne sachant comment le faire, continua Viviane d'une voix plus ferme, et n'ignorant pas que je ne trouverais aucun secours auprès de ma mère, j'allai à Asnières et me présentai chez Claude Germain.

Ce fut elle-même qui vint m'ouvrir, car elle n'a pas de bonne. M'introduisant dans le hall où elle travaille, elle me reçut avec une affabilité si sincère que je lui ouvris entièrement mon cœur.

Je lui dis, poursuivit Viviane, en baissant la voix, je lui dis toute la vérité. Derrière la façade brillante de notre vie, les lézardes affreuses annonçant la misère à brève échéance si nous continuions à puiser au capital... Je lui avouai mon désir désespéré d'un riche mariage. Je lui parlai de notre... amitié, José, des conseils funestes que j'osais vous donner et que vous suiviez docilement — car vous êtes un être faible, mon pauvre ami, et une femme peut faire de vous un homme supérieur ou un homme abject.

Le jeune homme détourna la tête sans répondre. Viviane continua :

— Mes confidences furent longues et douloureuses, parfois cruelles... A plusieurs reprises, me sentant le rouge de la honte au front, je m'arrêtai, mais je puisai dans le désir de me relever la force de parler.

Claude connut vos pensées et les miennes, José, et elle ne m'adressa pas un mot de reproche. Elle ne me fit aucune morale... qui m'eût blessée, peut-être. Elle se montra simplement bonne et généreuse, quand je lui dis mon désir de travailler.

— ... De travailler, répéta José à voix basse.

— Elle m'interrogea sur mes goûts, mon savoir. Là, encore, je fus franche et j'achevai en souriant avec inquiétude : Je suis bien mal armée pour la lutte, n'est-ce pas ?

— Qui dit cela ? fit-elle, avec un beau sourire confiant... Lorsqu'on le veut fermement, on réussit toujours... et, d'ailleurs, vous possédez un bagage suffisant pour ne pas craindre l'échec.

Comme je la regardai, n'osant croire ses paroles, elle s'expliqua.

Elle était en relations avec plusieurs auteurs espagnols et italiens, traduisant de leurs ouvrages pour des éditeurs français. Elle est arrivée à des prix que je n'obtiendrais pas dès le début, mais elle se fait fort de me faire attribuer quinze cents francs pour mes premiers essais qu'elle guidera.

— Oh! Viviane... Viviane, murmura José, les mains tendues.

— Je la remerciai par un heureux baiser, continua la jeune fille. Huit jours après, grâce à elle, je reçus un premier ouvrage à traduire. Je m'y mis avec une telle ardeur que quinze jours plus tard je le lui portai terminé. Ensemble, nous le revîmes, Claude me donnant d'utiles conseils, me faisant voir mes fautes — non de traductrice, mais de romancière —. Elle se déclara satisfaite et s'engagea à me faire obtenir un traité pour six ouvrages par an.

Je me récriai : Ayant mis quinze jours pour traduire le premier, je pouvais en faire un tous les mois.

Elle calma mon beau zèle en me disant que je me lasserais vite et qu'il était préférable — pour les débuts — de donner tous mes soins à six traductions annuelles que d'en bâcler une douzaine.

Six ouvrages à quinze cents francs, cela fait neuf mille francs par an, José. Je ne suis plus sans dot... J'ai le droit de choisir un mari que j'aimerai.

La tête baissée, ayant subitement honte de sa vie passée, José dit en tremblant :

— Un mari digne de vous, Viviane.

— Celui que j'aime ne l'est-il pas, fit la jeune fille avec une hardiesse charmante.

Elle s'était levée et avait mis sa main sur l'épaule de son ami; elle continua, d'une voix qui s'élevait plus vibrante à mesure qu'elle parlait :

— Ne peut-il secouer son apathie, renoncer à ses rêves misérables — des rêves dont je fus la première coupable — et chercher, dans le travail, la possibilité de fonder son foyer?... Mon cœur est-il seul à aimer et sera-t-il seul à lutter pour conquérir le bonheur?... Me suis-je trompée sur la valeur morale de celui...

— Non, cria José en prenant les mains de la jeune fille et les couvrant de baisers. Vous avez raison, j'étais lâche, c'est fini... Adieu les songes creux, les espoirs chimériques... Viviane, je veux vous imiter... vous mériter... Que serais-je donc, si je ne le faisais pas?

Il s'était laissé glisser à genoux et, tenant toujours les mains de la jeune fille sur ses lèvres, il continuait :

— Vous m'avez montré la route, vous y avez fait les premiers pas, alors que vous étiez seule et sans un espoir pour vous soutenir. Ah ! comme je vous admire !

— Non, interrompit la jeune fille avec un peu de mélancolie, ne croyez pas à de l'héroïsme de ma part, mon ami. Je voyais la pauvreté chaque jour plus proche — à peine nous reste-t-il quinze mille francs de rente —, je n'apercevais aucun mariage qui pût nous sauver. Sans l'aimer moi-même, j'avais espéré — vous le saviez — conquérir le cœur du lieutenant Defresne et j'étais vaincue... Vaincue sans douleur... simple déception qu'un espoir merveilleux me fit oublier.

Le désir du travail éleva mon âme vers des régions inconnues ; la possibilité de gagner de l'argent me donna une joie profonde et c'est alors, José, que je me décidai à venir à vous... car vous ne seriez pas venu à moi.

— Viviane chérie !...

— Ce n'est pas de votre faute, mais de la mienne. J'avais égaré votre esprit à la poursuite d'une chimère. Mais, me voilà — pas bien riche encore, mon ami, si ce n'est de ma vaillance et de mon désir de me créer une situation enviable. Il y a quelques semaines, j'ai repoussé la médiocrité que, dans un élan de sincère tendresse, vous m'offriez... Aujourd'hui, José, je viens à vous, vous tendant la main, vous offrant de vous guider vers une vie nouvelle. Ne répondez pas encore... lisez dans mes yeux ce que je n'ose dire.

— Vous m'aimez... Ah ! chérie, moi aussi je vous aime... je vous ai toujours aimée.

— Comme moi, José, je vous ai toujours aimé. Nous mentions à notre cœur, notre volonté voulait le leurrer, mais la tendresse vraie triomphe toujours.

— Elle triomphe et régénère, ma jolie promesse. Ah ! que je suis heureux, Viviane... Je vais travailler, chercher un emploi et puis nous nous marierons, ma chérie. Nous ferons un riche mariage,

continua-t-il en souriant, puisque nous nous aimerons. Comme nous serons heureux!

— Heureux, oui, mon ami. Mais il faut mériter ce bonheur, il faut le gagner par notre courage, notre labeur, notre séparation...

— Oh! Viviane...

— Croyez-vous donc qu'elle sera moins douloureuse pour moi que pour vous!

— Chérie, vous perdre déjà!

La jeune fille secoua sa belle tête brune

— Ce n'est pas me perdre, dit-elle gravement, c'est devenir un homme.

— Notre séparation sera longue?

— Elle dépendra de vous, José, de votre amour pour moi. C'est votre tendresse qui vous donnera la force de lutter, la joie de vaincre.

— Je vous obéirai, Viviane... Oh! comme c'est bon de ne plus poursuivre des chimères honteuses, de jeter le masque... Viviane, mon amour, comme je vous aime de m'avoir rendu à moi-même.

Un instant, les mains dans les mains, ils se contemplèrent avec des yeux ravis, leurs lèvres souriaient, des larmes coulaient sur leurs joues et ils répétaient tout bas le mot saint qui est la grande loi de l'humanité :

— Travail!

L'Espagnol dit enfin :

— Et vous, Viviane, vous, ma chère et belle fiancée, que ferez-vous pendant mon absence?

La jeune fille sourit.

— Ma mère n'aime pas Paris, dit-elle doucement, le bruit la fatigue. La vie en banlieue sera moins coûteuse et Claude — notre providence, José, que jamais nous n'aimerons assez — a trouvé à Bois-Colombes, à dix minutes de chez elle, un minuscule pavillon où nous serons parfaitement.

En bas, il y a le salon, la salle à manger et la cuisine. Au premier étage, deux chambres et un immense cabinet de toilette-salle de bains. Les chambres de bonnes sont au-dessus. Nous ne garderons que Georgette qui consent à faire le peu de cuisine qui nous est nécessaire; une femme de ménage l'aidera pour les gros travaux. C'est là que nous vivrons, José, que je travaillerai, que...

Elle s'arrêta hésitante, la face empourprée par une émotion brusque.

— Que vous m'attendrez, chérie, acheva le jeune homme en attirant le front de sa fiancée sous ses lèvres... C'est là que je viendrai vous chercher, ma chère femme, lorsque je serai devenu un homme.

XV

C'était une idée de M^{me} Portal.

Un pique-nique dans la forêt de Saint-Germain serait délicieux par ce temps superbe.

On partirait tous en bande, se casant comme l'on pourrait dans les autos. On passerait une journée exquise à courir dans le bois.

Cette proposition cadrerait trop avec les désirs de bonne-maman pour qu'elle la repoussât.

Piqué par les remarques moqueuses de Riquette, Pierre préparait un nouveau raid dont il ne parlait pas, mais que la vieille dame devinait.

Ah ! comme elle détestait la capitaine Balvin, la douce aïeule, et comme elle priait ardemment pour que Pierre s'aperçût de ce qu'elle avait vu avec ses yeux de vieille dame : l'amour naissant d'Huguette.

Un amour si joli, si frais, si délicieux, ... un amour qui était un suave parfum de jeunesse, une précieuse éclosion du cœur.

Elle était si touchante, la chère mignonne, lorsqu'elle regardait l'aviateur de ses grands yeux tendres.

Le bonheur était là, à la portée de la main de son petit-fils, et il le cherchait bien loin... auprès de cette Riquette, ensorcelante sirène qui prenait l'âme de tous ceux qui l'approchaient.

Qu'avait-elle donc, cette rousse aux yeux verts,

pour les rendre tous fous?... De beaux yeux, une carnation fraîche, et puis après?... Son nez n'était pas joli et sa coiffure à la garçonne était horrible.

Et un casse-cou... une folle!...

Quelle différence avec Huguette!

Ah! Seigneur, que Pierre comprit enfin où était le bonheur.

Claude partagerait la voiture des Defresne avec Charlotte. Bonne-maman avait offert des places aux dames Delvacquez... Elle était bien courageuse, cette Viviane, devenue l'amie de Claude, la commensale du hall où les deux jeunes femmes travaillaient et parlaient de l'absent, car José était parti.

Claude avait intéressé le colonel à l'Espagnol. Il n'avait pas été facile à caser.

Son instruction était très superficielle et il ne possédait aucun diplôme; mais l'officier avait un ami au ministère des colonies qu'il avait fait agir auprès de Primo de Riveira.

Le dictateur avait envoyé José à Mejjat, dans cette zone espagnole qui s'incrute au flanc du Maroc français.

La séparation des deux fiancés — c'était officiel — fut cruelle, mais Viviane se montra la plus forte.

— C'est une épreuve de trois ans, dit-elle, il nous a été promis de vous rappeler en Espagne à cette époque et de vous y donner un poste enviable. Nous irons vous rejoindre alors, et je serai votre femme.

— Je serai suffisamment appointé pour que vous ne travailliez plus, Viviane, affirma le voyageur avec assurance.

Elle secoua doucement la tête en disant :

— En France, je traduis des auteurs espagnols, en Espagne, je traduirai des écrivains français. J'aime mon travail, José, et j'aurais une grosse peine de l'abandonner.

M^{me} Delvacquez serra le jeune homme dans ses bras en l'appelant son fils. Il embrassa tendrement Viviane. Les portières claquèrent et... le voyageur partit pour conquérir son droit au bonheur.

Viviane étonnait Claude par l'intelligence remar-

quable dont elle faisait preuve dans son travail. Ses traductions avaient une note personnelle, vive et amusante qui ne valait peut-être pas le français correct et le tour aimable ou touchant que la jeune veuve donnait à son travail; mais il était certain que la manière de Viviane plairait et Claude faisait miroiter une augmentation de payement aux yeux éblouis de sa nouvelle amie.

— Nous allons être trop riches, disait la jeune fille en riant. Que ferons-nous de tout cet argent?

— Vous économiserez, répondait Claude, riant aussi, et puis vous remercerez le Bon Dieu des dons qu'il a mis en vous en faisant du bien aux malheureux.

Surprise, la jeune fille écoutait ce langage nouveau pour elle, elle cherchait à le comprendre et s'assimilait merveilleusement sa nouvelle vie.

— Nous vous devons notre bonheur, disait-elle à Claude, car, grâce à vous, j'ai compris qu'il ne consiste pas seulement dans le bien-être matériel, mais dans la valeur morale de ceux qui s'unissent. José et moi étions deux inutiles, pire... des êtres dangereux... vous avez opéré une double conversion, Claude.

— Chut!... les conversions ne s'opèrent pas si rapidement. Vous n'êtes encore que des néophytes dont le zèle est sincère; mais les déceptions viendront. Je ne veux pas vous décourager, mais seulement vous mettre en garde. Méritez la joie de travailler, Viviane.

M^{me} Delvacquez levait les bras au ciel.

— Le travail, une joie... quelle utopie, ma chère enfant!... Viviane va s'anémier, elle sera laide. C'est tout ce que nous allons y gagner... J'ai confié mes craintes à *Miarko* qui m'a répondu avec beaucoup d'à-propos :

— Tu parles!

Claude souriait et Viviane embrassait sa mère qui poursuivait avec le naïf égoïsme qui était le fond de sa nature :

— La seule chose que *Miarko* et moi avons gagnée à cette lubie est de vivre à la campagne. Notre habitation est charmante et le jardinet qui l'entoure délicieux. *Miarko* s'y plaît beau-

coup et je suis heureuse de pouvoir demeurer toute la journée sans corset. A Paris, ce pauvre mignon ne respirait qu'un air vicié et ne voyait jamais de verdure. Comme nous recevions et sortions chaque jour, je devais me cuirasser et demeurer sanglée pendant de longues heures. Il est certain que, *Miarko* et moi, nous nous porterons beaucoup mieux à Bois-Colombes qu'à Paris. Et *Georgette* est extraordinaire. Voilà une fille que j'avais engagée comme femme de chambre et qui se révèle fine cuisinière. Elle nous fait des choses exquisés et des légumes!... ah! les légumes, continuait la grosse dame, levant vers le ciel des yeux reconnaissants, les légumes de la campagne, sont-ils frais et bons!...

La première fois qu'elle fit cette déclaration, *Viviane* rit follement et voulut expliquer à sa mère que, dans la banlieue proche, les légumes venaient des halles. Mais *M^{me} Delvacquez* se boucha les oreilles en s'écriant :

— Tais-toi, mauvaise fille, tu cherches à ternir ma joie de campagnarde... *Georgette* m'a promis de faire pousser du cerfeuil et des petits radis dans notre jardin.

Elle ne tarissait plus sur la gaieté de *Miarko*, son propre bien-être, ses surprises de « paysanne » et les capacités de *Georgette*. Puis, brusquement, elle s'affalait, criait, pleurait, ameutait tout le monde, en jurant que *Viviane* se surmenait et qu'elle allait devenir tuberculeuse.

La jeune fille venait s'agenouiller devant l'éplorée. Elle riait, lui montrant ses beaux yeux brillants de santé, ses lèvres rouges; puis elle approchait le perchoir, agaçait *Miarko* qui lançait une phrase à l'avenglette et la joie et la quiétude revenaient dans le cœur de l'Espagnole.

Viviane comprenait que sa mère n'était qu'une vieille et pauvre enfant à la cervelle d'oiseau et au cœur puéril. Elle l'en aimait davantage avec, au fond d'elle-même, un sentiment de force protectrice qu'elle ne connaissait pas auparavant.

Le voyageur avait écrit dès son arrivée à Mejjat. Il parlait de la traversée en termes enjoués, et de son installation avec bonne humeur.

Me voici fonctionnaire espagnol, disait-il, se « blaguant » lui-même. J'ai un bureau, des employés, des administrés. Une auréole entoure mon front et je suis salué avec respect. Heureusement que mon secrétaire est au courant de mes fonctions et m'y initie. Elles sont plus mécaniques qu'intelligentes et je crois que le colonel Defresne ne recevra pas de plaintes contre son protégé.

Le travail me paraît doux et léger, ma jolie Viviane, puisque vous en serez la récompense. Je rougis parfois en songeant à mes rêves passés. Seul, le pain qu'on gagne laborieusement n'est pas amer à la bouche.

Merci, ma chérie, d'avoir fait de moi un autre homme.

Le jour où vous êtes venue, si loyalement, me trouver, j'ai répondu à votre appel dans un élan brusque de tout mon être.

Le soir, j'étais de nouveau irrésolu et malheureux. Le joli bonheur que vous m'offriez était bien tentant, mais je ne me sentais pas le courage de le conquérir.

Pardonnez-moi, ma chérie, les rêves d'autan revenaient et je prenais plaisir à m'imaginer leur réalisation.

Comme j'étais lâche, mon amie!...

Il fallut que je vous voie, penchée à votre table de travail, pour avoir honte de moi-même.

Votre énergie galvanisa la mienne...

Maintenant, ne craignez rien, Viviane, je n'aurai plus de défaillance.

XVI

Il avait été convenu qu'on se retrouverait tous sur la terrasse du château.

Georges Balvin arriva le dernier, amenant trois de ses amis et le lieutenant Tréville.

Dépêche-toi, retardataire, lui cria gaiement Riquette, nous avons cru que tu étais en panne ou érabouillé.

Elle s'agitait, vive et joyeuse, au milieu d'un groupe de jeunes filles de ses amies, toutes sportives comme elle et qu'elle avait, au dernier moment, décidé d'emmener.

Comme sa mère lui parlait d'incorrection, la capitaine Balvin avait répondu en riant :

— Dans une balade en forêt, plus on est de fous, plus on rit, maman.

— Mais le dîner,... M^{me} Portal a prévu son nombre de convives.

— ... Sera une surprise-party. Nous emporterons une terrine de foie gras, une salade russe et un poulet.

— Notre hôtesse ne connaît pas tes amies.

— Elle les a vues au stade Pershing, elle les reverra à celui de Colombes.

M^{me} Balvin n'insista pas. A quoi bon. Elle n'avait jamais le dernier mot avec cette jeune personne.

En dépit des craintes de M^{me} Balvin, M^{me} Portal se montra ravie de l'initiative de Riquette, et, dans le caquetage rieur de toute cette belle jeunesse, Huguette s'animait, oubliant sa timidité, répondait aux taquineries des jeunes sportives qui voulaient l'enrôler dans leurs rangs.

Les autos remisées dans un garage, deux garçons d'un restaurant voisin portant les paniers de provisions, la bande joyeuse prit le chemin de la forêt non sans avoir visité — oh ! très rapidement — ce bijou de la Renaissance, autrefois résidence royale et devenu musée national.

Riquette avait enrégimenté Huguette de force dans le petit bataillon qu'elle avait formé avec les jeunes gens et les jeunes filles, bataillon dont elle s'était octroyé le grade suprême, abandonnant généreusement celui d'adjutant aux lieutenants Defresne et Tréville.

— Quelle folle, disait M^{me} Balvin, avec cette indulgence particulière des mères, qui admire plus qu'elle ne gronde.

— Quel aimable caractère, déclarait M^{me} Portal, voulant, en flattant la tante de Georges et en faisant l'aimable avec l'aïeule de Pierre, ménager la chèvre et le chou.

Au moment du départ, Georges s'était glissé auprès d'Huguette et lui avait offert le bras. La jeune fille l'avait accepté en riant. Maintenant ils bavardaient et le bon gros garçon, s'enhardissant, demandait à sa jolie compagne :

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'avouer que vous êtes une habituée du Ritz ?

— Mais parce que c'est la vérité, tout simplement.

— Vous y allez souvent, cependant.

— Il y a plus de six mois que je n'y ai pas bu la moindre tasse de thé.

— Allons donc ! il y a trois mois à peine que vous avez écrit à votre amie...

— Quelle amie ?

— Du Sportif-Club.

— Je n'y connais personne, à part Riquette et Viviane.

— Viviane n'en fait pas partie.

— Si.

— Non.

— Si.

— Elle a même donné sa démission de membre honoraire... C'est si gentil que vous avez fait... j'en ai été si heureux... si reconnaissant... si fier...

— Je ne vous comprends pas.

— Oh ! si, vous me comprenez, mais vous êtes taquine, vous vous moquez de moi, et vous avez raison ! De vous, j'aime tout.

Huguette eut un éclat de rire un peu nerveux.

— C'est fort aimable, dit-elle, mais voilà cinq minutes que vous me racontez une histoire à laquelle je ne comprends pas un mot !

— Mais si, vous me comprenez...

— Non !

— Si...

— Puisque je vous affirme...

— Comme vous vous moquez gentiment.

Huguette commençait à se demander si son cavalier avait bien toute sa raison, lorsqu'on arriva à la forêt, et Georges, ravi et inquiet, se demandait :

— Pourquoi ne veut-elle pas avouer qu'elle m'a vu au Ritz et qu'elle voulait entrer au Sportif-

Club pour se retrouver avec moi? Elle l'a écrit, pourtant. J'ai vu la lettre. C'est la pudeur, peut-être... O jeune fille!!!...

Charlotte interrompit son rêve en venant le tirer par la main.

— Venez, fit-elle d'un joli ton de commandement, on va jouer. Tout le monde en est, les papas et les mamans aussi.

— Mais non, criait, au même moment, le colonel en faisant de grands gestes, on ne va pas jouer... Ce n'est pas le moment de cabrioler, mille bombes!... Il est midi sonné et tout le monde meurt de faim.

— Tout le monde, protestèrent de jeunes voix, ah! non!... nous n'y pensons pas du tout.

— Il n'y a que vous, colonel, pour parler si prosaïquement devant cette belle nature, déclara Riquette... Moi, j'ai envie de courir, de sauter, de faire la folle. Tenez, colonel, voulez-vous parier celui de nous deux qui grimpera le plus vite à un arbre?

— Henriette!... gronda M. Balvin.

— Oh! ne m'appelle pas Henriette, papa, tu me vicillis, supplia la jeune fille si drôlement que tout le monde éclata de rire.

— Qu'on déjeune, mille bombes! cria le colonel, qu'on déjeune...

— Qu'en déjeune, répéta Riquette... Garçons, servez!...

Pendant que les garçons de restaurant disposaient un couvert champêtre, M^{me} Balvin se glissa auprès de sa fille, et, l'entraînant à l'écart, lui dit :

— Ton père me paraît mécontent, ma chérie. Je t'en prie, ne fais pas tant d'excentricités.

— Oh! maman, fit la jeune fille, moqueuse, tu oublies que j'ai vingt-six ans et... que je veux me marier.

Elle regardait sa mère droit dans les yeux et ce fut celle-ci qui détourna la tête en disant presque timidement :

— Mais, mon enfant, nous trouvons ton désir tout naturel et je crois que les épouseurs ne te manquent pas. Depuis ta dix-septième année, tu en refuses de quatre à cinq tous les ans.



— Des fantoches, déclara Riquette dédaigneusement, et je veux épouser un homme.

— Pierre Defresne, murmura M^{me} Balvin.

— Peut-être, fit énigmatiquement la jeune fille.

— Je croyais que sa grand'mère avait des vues sur M^{lle} Portal.

— Comme Viviane en a eue sur lui... Viviane est fiancée à son ami José qui s'est expatrié par amour; Hugnette flirte avec Georges.

— Georges?... mais je n'ai rien vu.

— Ma pauvre maman, fit Riquette en embrassant sa mère avec une commisération affectueuse, est-ce que tu vois quelque chose, toi.... Tu en es encore au temps où des amis présentaient un inconnu aux parents d'une jeune fille à marier... S'il plaisait et que les renseignements étaient bons, on faisait venir la victime...

— Oh! Riquette!...

— ... La victime, parfaitement... Le jeune homme posait son baiser de fiançailles sur le front rougissant qui lui était tendu et... Vive la Mariée... N'est-ce pas, maman?

— Le tableau est outré.

— Pas tant que cela, va...

— Aujourd'hui, on flirte, on danse, on s'accorde et on prévient les parents en dernier lieu. Le monde renversé.

— Pas plus mauvais que l'autre.

— C'est affaire d'appréciation... Que de mauvais ménages avec ces nouvelles façons de faire!

— La façon n'y est pour rien, c'est la race qui dégénère.

M^{me} Balvin se mit à rire.

— Tu avoues...

— Très facilement, puisque c'est vrai... Vois-tu, ma chère maman, les hommes sont devenus de beaux égoïstes qui, dans le mariage, cherchent des pantoufles et une infirmière pour soigner leurs rhumatismes futurs. Les femmes ne valent pas mieux : frivoles, avides de luxe, à leurs yeux, le mariage est une succession de fêtes, de plaisirs...

— Le tableau est noir.

— Pas encore assez... As-tu déjà vu deux chevaux emballés trainer une voiture?

— Oui, mais quel rapport?...

— Le voilà : les chevaux, c'est l'homme et la femme; la voiture, c'est le mariage. A le mener bride abattue, on le verse dans le premier fossé qu'on rencontre et c'est un nouveau divorce.

— Tu dis un peu vrai.

— Beaucoup, va. C'est pourquoi, sous mes allures de toquée, j'observe autour de moi, et si j'ai jeté mon grappin du côté de Pierre Defresne, c'est que je sais qu'il a été élevé par de braves gens et que c'est un brave homme.

— Puis, c'est un as, et cela t'a séduit...

— Je l'avoue... S'il avait les mêmes qualités et s'il était employé à écrire sur un grand livre, aligner des chiffres sur un registre ou enfermé derrière un guichet, je le trouverais ridicule.

— Parce que tu ne l'aimes pas.

— L'amour de ton temps et l'amour du mien ne se ressemblent pas.

— C'est possible.

On appelait les deux femmes. Elles vinrent s'asseoir joyeusement auprès de la nappe étendue par terre.

— Chic ! cria Riquette en s'installant auprès du lieutenant Defresne, les chenilles vont tomber dans la salade. Et que ferez-vous après le déjeuner ? Je propose un rallye-paper.

— Le rallye-paper se suit à cheval, déclara Claude, et...

— Et... nous changerons cela, voilà tout. Ce sera un rallye-paper de notre invention, il n'en sera que plus amusant. Qui se rallie à ma proposition ?

Toutes les mains se levèrent.

— Là, fit Riquette, tirant irrévérencieusement la langue à Claude, attrapée, madame la Raison, aujourd'hui c'est la Folie qui commande... Qui fera la Bête ?

Cette fois, aucune main ne se leva.

— Naturellement, fit Riquette, personne ne veut... C'est bon, moi je la ferai, mais vous m'aidez, Pierre.

— Ordinairement la bête est seule, déclara Lucien Tréville.

— Mais elle connaît le bois, je crains de me perdre dans cette forêt. La raison est-elle suffisante ?

— Elle l'est, crièrent vingt voix.

— Des papiers, demanda Riquette affairée, qui nous donne des papiers ?

Comme on ne trouvait que des journaux, la jeune fille s'écria avec humeur :

— Comme c'est malin, tout le monde jette des journaux dans la forêt.

— Découpez ceux-ci en lanières longues et étroites, conseilla Claude, et liez ces lanières trois par trois.

Vous nous donnerez un quart d'heure d'avance, dit Riquette.

Accordé !

Les gens « sérieux » s'étaient assis à l'ombre des magnifiques arbres, pendant que les jeunes gens, avides de mouvement, s'impatienzaient des trop longs préparatifs.

— Nous sommes prêts, déclara enfin Pierre, il est entendu que nous avons un quart d'heure d'avance pour tracer la piste et la brouiller.

— A condition de ne pas vous quitter, interrompit Lucien Tréville.

— Bien entendu, répondit Riquette en piétinant sur place, mais qui nous garantira que vous nous donnez le quart d'heure de grâce ?

— Moi, fit le colonel qui s'amusait franchement. Partez, jeunes gens, je regarde ma montre et, dans un quart d'heure, je donne le signal de la chasse.

XVII

UNE HEURE PLUS TARD

PENSÉES DE LUCIEN TRÉVILLE

Defresne aurait bien dû me donner un tuyau, je suis éreinté et je ne couperai pas à un accès de fièvre la nuit prochaine — alors, en avant la quinine.

Elle est joliment affriolante, la petite Balvin, mais je lui préfère la beauté grave de M^{me} Germain.

Est-elle belle, par le fait ? Non, si on détaille ses traits ; mais il y a une dignité si simple en elle qu'on est charmé et son nom lui va si bien... doux et énergique comme elle... Claude... Sapristi, j'en étais certain, voilà les frissons qui me prennent. Au diable le rallye-paper, ceux qui l'ont inventé et toutes les garden-parties du monde !

PENSÉES DE M^{me} BALVIN

Il n'y a pas à se le dissimuler, la jeune génération a évolué. De mon temps, une jeune fille n'aurait pas fait la bête avec un jeune homme dans une forêt... Mon mari trouve cela tout naturel... Ah ! les hommes !... Lui, quand on le sort de ses autos !... Et cette Riquette !... Elle pourra se vanter de m'avoir fait venir des cheveux blancs avant l'âge... Indépendante, autoritaire... bon cœur, mais quel caractère... Je plains celui qui l'épousera... C'est une bien bonne petite fille, si affectueuse... quand elle avait quatre ans... *(Ici les souvenirs de M^{me} Balvin remontent jusqu'à la naissance de Riquette.)*

PENSÉES DE VIVIANE

J'ai laissé les autres prendre de l'avance, je vais être si bien ici pour travailler... ah ! rien qu'un peu... J'ai apporté le roman espagnol que je traduis et je vais en faire quelques pages. *(Elle s'assied au pied d'un arbre, tire un volume de son sac, prend un crayon, un calepin, et relit ce qu'elle a traduit.)*

« Le gamin entonna une joyeuse chanson espagnole,

il en chanta un couplet après l'autre jusqu'au moment où le souffle lui manqua. » (*Laisant glisser le volume et le carnet, elle songe :*)

Combien je voudrais connaître Mejjat ! Le lieutenant Tréville, qui a beaucoup voyagé, pourrait peut-être me donner des détails et je n'ose les lui demander... Cher José ! souffre-t-il du climat et de l'ennui ?... Comme il me manque, à moi... L'avoir, ici, auprès de moi, dans cette forêt, l'entendre me dire qu'il m'aime, écouter ses projets d'avenir... Cette année, je gagnerai déjà plusieurs milliers de francs ; l'année prochaine je serai assurée de neuf mille ; avec les quinze mille qui nous restent, nous serons riches... nous ferons des économies et quand José reviendra...

PENSÉES DU COLONEL DEFRESNE

Ces jeunes gens n'ont plus aucun respect. Ils m'ont laissé dans mon coin comme une baderne hors d'usage, mais je suis fier, je n'ai pas demandé à les suivre... Si j'avais voulu... ah ! j'aurais vite dépisté la bête... Aïe ! une douleur dans la jambe, c'est l'humidité de ces milles bombes de bois. Il va pleuvoir demain, ma jambe est le meilleur des baromètres.

PENSÉES DU CONSTRUCTEUR BALVIN

Vingt-cinq autos, conduite intérieure 12 CV, freins, roues avant, roues détachables, quatre places, éclairage et démarrage électriques, compteur vitesse kilométrique, montre, deux roues de secours.

Trente autos, conduite intérieure 16 CV, six places, freins sur roues avant, chauffage, six roues, compteur, montre, amortisseurs.

Cinquante torpédos 16 CV, 85 sur 140, capiton avec housse, porte-bagages, deux malles avec housse, phares, projecteur... Il faudrait que je fasse insérer une clause de réserve en cas de force majeure, dans le traité. Ces commandes, c'est très joli, mais il faut être sûr de les livrer à temps... A 10 0/0 sur le prix fort, Georges touchera sur cette commande... Nous disons : vingt-cinq conduites intérieures à... (*Il tire un calepin de sa poche et inscrit des chiffres.*)

PENSÉES DE BONNE-MAMAN

Birmin ne parle pas. Souffre-t-il ou tremble-t-il pour Pierre ? Ah ! le méchant enfant qui ne veut pas se décider à se marier. Elle est pourtant si gentille, cette mignonne Hugnette, et comme elle le regarde !...

Que de tendresse ingénue en elle... Il faut qu'il soit aveugle. Comme il m'a fait mal, tout à l'heure, en déjeunant. Riquette le taquinait encore sur son inaction, il lui a répondu : « Chut... je vous ménage une surprise... » Une surprise... ah ! mon vieux cœur l'a devinée... ce sont encore de nouvelles craintes, de nouvelles angoisses. Mon Dieu, vous n'aurez donc pas pitié de la pauvre vieille mère qui vous implore !... Ce n'est donc pas assez que vous m'ayez repris mon fils et ma bru... Ah ! Seigneur ! au nom de votre amour pour les hommes, de votre agonie et de votre supplice, Seigneur, conservez-moi mon Pierre !

PENSÉES DE GEORGES BALVIN

Voilà une heure que je cours et je crois bien que je suis perdu. Ils sont fous, avec leur rallye-paper. On voit bien qu'ils ne pèsent pas quatre-vingt-quinze kilos comme moi. Avec cela, mes souliers me font un mal affreux... Si je les retirais. (*Il s'assied sur un tronc d'arbre renversé, se déchausse, soupire d'aise et remue ses orteils voluptueusement.*) Il n'y a pas à dire, on est joliment mieux... Je crois de plus en plus que M^{lle} Portal est la femme qui me convient. Elle est douce et elle m'adore... ça se voit, elle m'adore... Mais, sapristi, je voudrais savoir pourquoi elle nie avoir été prendre le thé au Ritz, puisque c'est là qu'elle m'a vu pour la première fois. (*Les broussailles s'écartent derrière lui et la tête rousse de Riquette apparaît; elle aperçoit les chaussures de Georges, posées auprès de lui. Une idée machlavellique traverse son cerveau. Allongeant le bras, elle enlève délicatement un soulier et disparaît aussi légèrement qu'elle est venue pendant que sa victime continue à songer :*) Il faudra me décider à lui avouer mon amour, je ne peux pas la laisser languir plus longtemps. Nous étions partis ensemble pour chasser la bête, mais elle court comme une gamine... qui ne pèse pas quatre-vingt-quinze kilos ! Je l'ai perdue de vue au bout de cinq minutes. Ah ! mes pieds sont un peu reposés, il faut que je me rechausse et retrouve les autres... Voilà un soulier de mis... ça me serre encore un peu, mais ça se fera à la marche... Je disais donc... il faut que je retrouve les autres... où ai-je pu mettre mon second soulier ? ils seraient capables de filer sans moi... Il me semblait qu'il était là... et rentrer à Paris par le train, ça ne me dit rien... mais je ne le retrouve pas... me à papier... je ne le retrouve pas... on me l'aura volé... on m'a volé mon soulier... Au voleur !... au voleur !...

PENSÉES DE M^{me} PORTAL

C'est grand dommage que ma fille n'ait pas fait la bête avec Pierre Defresne. En courant, en jetant les petits papiers, on peut échanger d'aimables propos qui deviennent vite un aveu d'amour. Georges Balvin suivait Huguette de près. Un peu gros, mais si intelligent... une intelligence supérieure... il m'a nettement déclaré qu'il n'était pas homme à réclamer des comptes de tutelle à une veuve et que le jour où il se marierait, il désirait sa femme sans dot. C'est très délicat et fort intéressant, car le coût de la vie augmente sans cesse. Décidément, je suis contente qu'il ait suivi Huguette.

PENSÉES DE CLAUDE

C'est fou!... ne pouvoir arracher cette tendresse de mon cœur!... Parfois, je veux me tromper moi-même... je me dis que je l'aime comme un jeune frère... Hélas!... Je l'aime!... Que puis-je espérer?... Je suis vieille auprès de lui... veuve... Un enfant... pas de fortune... Autant d'obstacles que de raisons... Ah! je le voudrais marié... ma torture ne s'aviverait pas sans cesse d'impossibles espoirs... Pierre... si tu savais comme je t'aime... si tu savais quel dévouement, quelle tendresse, quelle abnégation sont dans mon cœur. Aucune femme ne t'aimera comme moi, ne te sera indulgente comme moi... Mais je suis folle! Mon Dieu, ayez pitié!... acceptez mes souffrances pour son bonheur.

PENSÉES DE CHARLOTTE

Ce n'est pas amusant du tout, leur jeu... Maman a voulu venir avec moi pour que je ne me perde pas; nous avons marché un peu et nous nous sommes assises. Voilà longtemps que nous sommes là sans bouger. Maman ne parle pas, maman ne remue pas. Elle ne dort pas, pourtant... Pourquoi regarde-t-elle le gros arbre comme cela? Il y a longtemps qu'elle le regarde... Pourquoi?... Il est peut-être enchanté et il va en sortir une fée. Moi aussi, je ne vais pas remuer et regarder l'arbre pour voir la fée.

PENSÉES DE M^{me} DELVACQUEZ

Georgette a-t-elle pensé à rentrer Mlarko? Je n'aime pas qu'il soit dans le jardin, après quatre heures. La première raison est qu'il pourrait s'cu-

rhumer; la seconde, c'est l'heure de la sortie des classes et il y a une bande de polissons qui viennent apprendre des horreurs à mon mignon. L'autre jour, il m'a dit, le pauvre innocent : « Tu charries, la vieille ! » J'espère qu'il ne lui sera rien arrivé de fâcheux. Viviane dira ce qu'elle voudra, un autre jour je ne partirai pas pour toute la journée, c'est très imprudent de ma part. Je sais bien que Georgette est très dévouée; mais enfin, elle n'a pas un cœur de mère pour ce cher petit.

PENSÉES DE RIQUETTE

Ça aurait pu aller mieux... Ça aurait pu aller plus mal... Pierre ne m'a pas fait de déclaration, mais je lui ai arraché la confidence des nouveaux exploits qu'il projette. Je suis au comble de mes vœux. Il y aura des expériences de parachute et il m'a promis de me prendre comme parachutiste. Ce sera plus chic que le Sportif-Club, cela. Seulement, motus... Les grands-parents de Pierre deviendraient fous s'ils savaient la vérité trop longtemps à l'avance et ma mère en mourrait d'angoisse. Parachutiste... ce doit être épataant quand on se jette en bas, de l'avion...

PENSÉES DES AUTRES INVITÉS

Taïaut... taïaut...
La bête est dépitée!...
Taïaut... taïaut...

PENSÉES DE PIERRE

Personne ne peut résister à Riquette... Elle connaît mes projets, mais les taira. Elle m'en a donné sa parole et c'est un homme d'honneur. Il y a longtemps que tous nos petits papiers sont lancés, comment se fait-il que les autres n'aient pas encore trouvé la piste?... Il est vrai qu'elle est joliment embrouillée et ils crieront plus d'une fois « Taïaut » avant que ce soit la bonne... Pauvre bonne-maman, comme elle va encore trembler!... Grand-père la soutiendra et elle aura Claude...

PENSÉES D'HUGUETTE

C'est bien mal, sans doute, ce que j'ai fait... Me sauver pour que M. Georges ne puisse pas me suivre... Me perdre exprès... éviter les chasseurs... Je voudrais tant rencontrer M. Pierre... Je lui dirai

je suis très lasse d'avoir couru. Il m'offrirait son bras... Nous irions à petits pas... Le bois sent délicieusement bon... Ce serait exquis... Bonne Sainte Vierge, je vous promets un rosaire ce soir à genoux, au pied de mon lit, si je le rencontre.

XVIII

— Tiens, pensa Pierre, on remue dans les broussailles. Seraient-ce les chasseurs ?

Il écarta les branches avec précaution et sourit.

Semblable à une biche surprise, Huguette était devant lui, le fixant de ses grands yeux clairs.

— Dois-je fuir, demanda-t-il plaisamment, allez-vous amener les chasseurs autour de mon gîte ?

Rougissante, elle secoua la tête sans répondre.

Étonné de son silence, l'officier la regarda et, s'apercevant de son émoi, il dit doucement :

— Est-ce donc le gibier qui a effrayé la chasse-resse que je vous vois tremblante et apeurée ?

— Non, dit-elle avec effort, mais c'est que justement je pensais...

Les joues empourprées, elle se tut et baissa la tête.

S'approchant, Pierre lui prit la main et, poussé par un sentiment obscur — providence ou fatalité — il demanda à mi-voix :

— ... Aurai-je le bonheur que ce fût à moi ?

Et comme elle gardait toujours le même silence timide, il lui prit la tête dans ses mains et ordonna :

— Regardez-moi...

Les claires prunelles se fixèrent sur ses yeux avec une tendresse si humble et si profonde qu'il en fut bloui.

Son regard lisait le cher secret enfoui au fond de l'âme de la jeune fille...

Ah ! comme cette âme ressemblait peu à celle

de la folle Riquette ou à celle qu'il avait devinée jadis chez Viviane.

Ingénu et candide, le cœur d'Huguette avait reçu l'empreinte de son cœur d'homme et, loyalement, naïvement, ses beaux yeux disaient :

— Je vous aime... aimez-moi...

Dans un éclair, il revécut les derniers mois écoulés, le cher désir de l'aïeule de le voir marié, la tendre prévoyance qui avait mis cette enfant sur sa route; il comprit le délicieux complot dont la trame invisible l'avait enlacé pour l'amener au bonheur et, le cœur battant à grands coups d'une émotion jamais éprouvée, défaillant d'une joie surhumaine, il leva vers ses lèvres le petit visage tendu vers lui et baisa les beaux cheveux blonds en murmurant :

— Huguette !...

La jeune fille n'eut pas un geste pour se défendre. Elle demeura blottie contre ce cœur d'homme dont elle écoutait les battements avec ravissement.

C'étaient deux enfants au printemps de la vie qui s'unissaient sans avoir connu encore les blessures, les larmes, les douleurs qui creusent les rides et blanchissent les cheveux.

La main dans la main, ils prendraient la route merveilleuse sur laquelle l'Amour guide les pas des jeunes époux. Appuyés l'un sur l'autre, ils parcourraient le chemin qui mène à la tombe. Ils partageraient les mêmes allégresses et pleureraient sur les mêmes douleurs.

Le vent léger qui remuait les feuilles au-dessus de leur tête leur était une caresse. Ils voyaient la forêt avec des yeux nouveaux dans l'enchantement de leur amour nouvellement éclos.

Une lumière tiède et blonde glissait à travers les branches, elle semblait couler en flèches claires sur les mousses sombres et les fougères dentelées.

Maintenant Pierre et Huguette marchaient auprès l'un de l'autre, la main dans la main.

Ils ne parlaient pas et n'avaient pas échangé d'aveu.

Graves et recueillis, ils écoutaient le chant mys-

rièreux et divin qui s'élevait du fond de leur être et qui, pour eux, emplissait l'univers de son allégresse.

Ils s'étaient égarés et ne le voyaient pas.

Ceux qui aiment peuvent-ils s'égarer lorsque leurs doigts demeurent entrelacés.

Huguette trébucha soudain contre une racine et Pierre, avec une sollicitude nouvelle, lui fraya un chemin parmi les branches.

L'écho leur renvoyait les cris joyeux des chasseurs et la voix riieuse de Riquette surprise au gîte. Ces plaisirs puérils étaient loin de leur âme, ils cheminaient vers un but merveilleux, l'apothéose même de l'Amour, leur union sans fin dans cette vie et dans l'autre.

La voix de Mme Portal les tira de leur extase.

Les chasseurs étaient revenus à leur point de départ et la mère vigilante s'apercevait de l'absence de sa fille.

Elle l'appelait et l'écho moqueur répétait le nom joli en modulations douces et tremblantes.

Pierre et Huguette débouchèrent d'un sentier et leurs yeux étaient si brillants, leur front si rayonnant, leur bouche si souriante que tous comprirent que c'étaient deux fiancés qui apparaissaient.

Avec une prescience douloureuse, Claude *savait* qu'ils allaient venir la main dans la main. Son cœur torturé les avait suivis dans leur rencontre et avait vu l'éclosion de leur amour.

La pauvre femme aurait voulu douter encore et ils étaient là, devant elle, radieux de jeunesse et de beauté... radieux de leur amour.

Elle aurait voulu crier son atroce détresse et les cris s'arrêtaient dans sa gorge; elle aurait voulu verser des larmes et les larmes se séchaient dans ses yeux; elle aurait voulu mourir et la vie palpitait dans ses veines.

Tout se brisait en elle et la mort ne venait pas.

Charlotte, la voyant livide et muette, se jeta dans ses jupes avec un cri d'effroi :

— Maman !

Cet appel de son enfant rendit la jeune femme à elle-même. Se baissant, elle saisit sa fille dans ses bras et la serra farouchement contre elle.

Avait-elle le droit d'aimer, de souffrir, de mourir quand cette innocente lui demandait tendresse et protection ? Levant les yeux vers le ciel, elle y chercha la Puissance Eternelle et, acceptant le sacrifice, elle dit mentalement :

— Mon Dieu, vous avez eu pitié de ma détresse. Vous m'avez montré la folie de mon rêve. Donnez-moi la force, donnez-moi le courage, faites que je me consacre uniquement à ma fille... Faites qu'il soit heureux.

A la vue de son petit-fils, bonne-maman s'était levée, tremblante de joie.

Il était donc venu, le jour tant désiré où Pierre amenait une fille à son vieux cœur.

Huguette... enfant douce, tendre et charmante... comme l'aïeule allait aimer cette exquise blonde qui rougissait sous les regards curieux, mais dont les beaux yeux droits et purs semblaient dire à tous ceux qui étaient là :

— Oui, c'est vrai... Pierre m'aime, je serai sa femme.

Et lui... lui... ah ! le sourire ému et victorieux sur ses belles lèvres rouges, le triomphe heureux dans son regard plein de lumière et d'amour.

La vieille dame aurait voulu courir au jeune couple, le prendre dans ses bras, crier :

— Mes enfants... mes chers petits....

La voix un peu brève de M^{me} Portal arrêta net son élan.

Elle disait, cette voix qui n'avait jamais été aussi sèche, aussi ~~man~~chante :

— Presse-toi, Huguette... nous partons...

Et M^{me} Portal prenait le bras de sa fille, l'attirait à elle, la gardait, mettait un rempart entre Pierre et son enfant. Au moment de monter en auto, elle demandait à Claude de les ramener.

— Parce qu'avec vous, petite Madame, je me sentirai plus rassurée qu'avec le lieutenant qui conduit d'un train d'enfer.

Bonne-maman n'en dormit pas de la nuit... Que s'était-il passé pour modifier aussi étrangement les façons de M^{me} Portal ?...

Depuis plusieurs mois, elle avait dû deviner le jeu de l'aïeule... elle l'avait encouragée et voilà

que... brusquement... Ah! dès le lendemain, elle verrait sa voisine, elle l'interrogerait, il faudrait bien qu'elle lui dise...

Et elle passa une nuit blanche.

Elle ne fut pas la seule.

Claude ne s'était pas couchée.

Agenouillée auprès du lit de Charlotte endormie, elle pleurait éperdument, pressant contre ses lèvres la branche de lilas que Pierre avait cassée un soir... le soir où Huguette Portal était venue dîner pour la première fois chez les Defresne.

Elle revoyait la scène, Pierre abaissant la branche jusqu'à son visage, elle, baisant dévotement les fleurs que l'aimé venait de respirer; puis la branche se brisant dans les mains de l'officier... lui, la jetant... elle, le soir, la ramassant et la gardant.

De ses espoirs morts, c'est tout ce qui lui restait.
Une fleur morte.

Dans son sommeil, Charlotte riait...

Peut-être voyait-elle, en rêve, une fée sortir de l'arbre enchanté de la forêt de Saint-Germain.

Et cette fée allait se pencher sur le sommeil d'Huguette, elle mettait un sourire heureux sur les lèvres de la jeune fille endormie son chapelet aux doigts, égrenant le rosaire promis à la Vierge qui l'avait magnifiquement exaucée.

Pierre aussi souriait, mais il rêvait les yeux ouverts, disant doucement :

— Huguette... petite fée blonde... comme je vais t'aimer.

Et, au côté de bonne-maman angoissée, le colonel en dormant mâchonnait dans sa moustache grise :

— Un fil à la patte, mon gaillard... un fil à la patte.

XIX

Toute la matinée, bonne-maman se montra d'une fébrilité folle.

Elle, qui était l'indulgence même, malmena sa bonne et gronda le jardinier.

— Voilà mon Général de mauvais poil, remarqua son mari qui venait de recevoir une algarade non justifiée.

Le déjeuner se passa dans une atmosphère orangeuse, et, oubliant de faire sa sieste, la vieille dame alla sonner à la porte de sa voisine.

Dès qu'elle fut assise dans la pénombre douce que les grands rideaux de velours à demi tirés laissaient dans le salon aux meubles lourds et riches, elle dit sans préambule :

— Chère Madame, je sais ma visite incorrecte, mais lorsqu'il s'agit du bonheur de leurs enfants, les mamans ont le droit de ne pas s'attacher au sentiment des convenances qui deviendrait alors ridicule et criminel.

Comme M^{me} Portal s'inclinait sans répondre, la visiteuse continua :

— J'ai voulu vous entretenir de ce que j'ai cru deviner, avant même d'en parler à mon petit-fils. Voilà plusieurs mois que vous lui témoignez la plus affectueuse bienveillance, que vous lui permettez de fréquenter votre maison avec une bonne grâce dont je vous fus reconnaissante dès le premier jour et j'ai cru m'apercevoir que mon petit-fils était conquis par les précieuses qualités de votre enfant.

M^{me} Portal éleva une main grassouillette et chargée de bagues étincelantes. D'un petit geste, elle arrêta de nouvelles paroles sur les lèvres de la vieille dame et dit :

— Vous avez raison, le sentiment des convenances ne doit pas intervenir entre nous et je vous avouerai que je crois Hugnette toute disposée à aimer votre petit-fils.

— Ah ! chère Madame...

— Veuillez me laisser continuer. Je ne vous parlerai pas de la dot que ma fille apportera à son mari, ni des espérances que je représente. Hugnette a droit également à l'héritage d'une sœur aînée de mon mari, vieille demoiselle dont elle est la filleule et la seule héritière.

— La question d'argent m'est indifférente, interrompit vivement bonne-maman. En dehors de sa position personnelle, Pierre a touché sept cent mille francs de ses parents et nous ne lui laisserons pas loin du million.

— C'est parfait. Du côté des apports, votre petit-fils et ma fille pourraient se convenir, mais ce n'est pas tout.

— Pierre a toutes les qualités pour faire un bon mari.

— A condition qu'il vive.

Bonne-maman sursauta, devenue blême.

— Que voulez-vous dire ?

— Une vérité que vous n'ignorez pas. Comme aviateur, le lieutenant Defresne est exposé au danger tous les jours.

— Les accidents sont plus rares proportionnellement aux autres moyens de locomotion et, d'ailleurs, Pierre est prudent...

— Serait-il la prudence même, qu'il peut être tué.

— Ah ! taisez-vous ! c'est affreux, ce que vous dites là !

— C'est justement parce que c'est affreux que j'y pense et que je ne veux pas exposer ma fille au malheur de perdre son mari.

— Mais, fit bonne-maman d'une voix tremblante et joignant les mains, mon mari et moi espérons que — marié — Pierre ne volera plus !

— Vous l'a-t-il promis ?

— Nous n'avons pas osé lui en parler, mais, aimant sa femme...

— Il aime surtout son métier... Le danger lui

plaît et il souhaite en connaître de nouveaux pour les vaincre et triompher de tous les obstacles.

Mon Dieu, chère Madame, je sais que je suis dure en vous parlant comme je le fais; je suis cruelle, mais je le dois... Votre petit-fils me plaît beaucoup; je crois que ma fille éprouverait pour lui un penchant qui deviendrait vite très tendre et que je serais toute disposée à faire le bonheur de ces enfants si je pouvais le croire durable. A ma place, vous agiriez comme moi.

— C'est vrai, avoua bonne-maman, et cependant j'avais espéré... Ah! continua-t-elle en prenant une main de la veuve et la pressant dans les siennes, ne soyez pas inexorable et attendez... laissez l'amour s'emparer entièrement du cœur de mon enfant et je suis certaine... certaine, entendez-vous, que, sur une prière d'Huguette, il renoncera à l'aviation volante.

— Ce que vous me demandez est impossible. Les assiduités du lieutenant compromettraient ma fille et pourraient nuire à son établissement par la suite.

J'ai déjà été follement imprudente de laisser s'établir entre nous des rapports d'aussi affectueux voisinage. C'est de là que vient tout le mal.

— C'est de là que viendra tout le bien, s'écria la vieille dame... Laissez-moi espérer.

M^{me} Portal secoua la tête.

— C'est impossible.

— Mais, au moins, permettez-moi de tenter quelque chose... Laissez Huguette parler à Pierre.

— Ce n'est pas correct.

— Devant vous, devant moi...

Ignorant qu'une visiteuse était au salon, Huguette en ouvrait la porte au même moment. La vieille dame l'aperçut et courut à elle.

— Venez, ma mignonne, dit-elle; plaidez la cause de Pierre avec moi. A vous, votre mère ne résistera pas.

M^{me} Portal s'était levée, le sourcil froncé; elle s'écria avec colère :

— Madame... ces procédés...

— Ah! Madame... sont excusables lorsqu'il s'agit du bonheur de deux jeunes vies, de la quie-

tude de deux pauvres vieux cœurs. Car, sachez-le donc, moi aussi je meurs des dangers que mon petit-fils court et je ne suis pas seule à souffrir. Mon mari tremble et prie comme moi pour l'enfant que nous aimons plus que nous-mêmes.

Madame, pardonnez-moi. En vous ouvrant notre maison, en répondant à vos invitations, j'avais une arrière-pensée... Je voulais ardemment, de toute mon âme, que le cœur de Pierre s'éveillât à l'amour... Je voulais que la tendresse que votre fille lui inspirerait soit assez forte pour lui faire accepter le sacrifice.

Et j'ai réussi, Madame, j'ai réussi en partie.. Pierre aime votre enfant...

Il ne m'a rien dit, mais est-il besoin de paroles?... Hier, en les voyant apparaître les mains unies, toute la gloire douce d'un jeune amour irradiant leur front... ah! Madame, fallait-il autre chose pour comprendre... et c'est pourquoi j'accours vers vous... c'est pourquoi je n'ai pas encore provoqué les confidences de mon petit-fils... c'est pourquoi je voudrais trouver en vous des alliées... des amies... une fiancée... une mère.. qui lutteraient avec moi... qui arracheraient mon Pierre au danger... et je vous bénirais... je vous aimerais de toutes les forces de mon vieux cœur.

Elle parlait avec une émotion qui amenait des larmes dans les yeux d'Huguette. Tenant les mains tremblantes de la jeune fille et s'adressant ardemment à elle :

— Il vous aime... il vous obéirait... vous le sauveriez... vous nous le garderiez...

— Mais tout cela est fou ! s'écria M^{me} Portal, réagissant contre l'émotion qui la gagnait. Qui nous prouve que vos espérances se réaliseront ? Puis-je laisser ma fille tenter une conversion dont ni vous, ni elle, ni moi avons des certitudes ?... Je comprends vos alarmes et j'excuse votre insistance. Mais pensez un instant qu'Huguette soit votre fille, lui laisseriez-vous jouer ce rôle... périlleux pour sa réputation, si elle échouait ?

— Oui... car tous l'ignoreraient,... les rapports ne seraient pas changés entre les deux familles.

— Et si celle dont vous disposez si imprudem-

ment se mettait à aimer réellement... profondément... celui qui refuserait peut-être de se laisser convaincre... quelle serait votre responsabilité dans ce malheur? A cela, avez-vous réfléchi, Madame?

— C'est vrai, fit la visiteuse avec accablement, vous avez raison, Madame... J'agissais avec mon cœur d'aïeule, je ne voyais que le bonheur de mon petit-fils, la joie de nos derniers jours. Pardonnez-moi.

Elle s'inclinait avec une résignation douloureuse et elle parut si grande dans l'acceptation de sa défaite que M^{me} Portal se sentit pénétrée de respect et faiblit devant la prière de sa fille.

— Maman, dit Huguette en venant se jeter dans les bras maternels, je crois qu'il est de mon devoir d'aider M^{me} Defresne dans l'accomplissement de son désir, car, vois-tu, le mal est fait : j'aime le lieutenant Defresne.

— Ah! imprudente... imprudente que je fus...

— Ne te condamne pas, mère chérie, ce n'est pas de ta faute... Je crois l'avoir toujours aimé... Lorsque j'étais toute petite fille et lui grand collègien, je l'admirais déjà... Fillette, je me cachais derrière les persiennes de ma chambre pour le voir passer, et qu'y a-t-il eu?... Y a-t-il eu quelque chose?... je ne sais... je l'aime...

— Et tu veux?...

— ... Le vaincre et être heureuse.

— Ah! chère petite, chère petite, s'écria bonnemaman.

Ses bras tremblants se tendaient vers la jeune fille, des larmes coulaient sur ses joues ridées et elle serra passionnément l'enfant contre elle... l'enfant par laquelle lui venait la lumineuse espérance de l'avenir.

Elles demeurèrent enlacées toutes deux, vibrantes du même désir, ayant aux yeux la même supplication, aux lèvres la même prière.

M^{me} Portal se couvrit le front de ses mains et murmura :

— Que faire?... puis-je résister?... et pourtant c'est fou... c'est fou...

XX

Qu'il est doux, un amour à son aurore!...

Comme on le voit merveilleux, sans cesse grandissant, toujours plus lumineux.

Ah! les beaux rêves, faits les yeux ouverts sur l'avenir, les jolis projets nés sur les lèvres souriantes.

Le malheur peut-il venir, lorsqu'on a du bonheur plein le cœur!

Les larmes peuvent-elles couler, lorsqu'on a la vie pour s'aimer!...

Bonne-maman avait été l'heureuse confidente de Pierre et, le prenant dans ses bras, maintenant si faibles, elle lui avait dit tendrement :

— Je t'avais deviné et avais préparé ton bonheur à l'avance. M^{me} Portal sera heureuse de te donner sa fille, mais Hugnette est bien jeune encore, aussi sa mère désire que vos projets soient tenus secrets jusqu'au printemps prochain.

L'officier avait consenti, et si le monde ne savait rien encore, Pierre pouvait murmurer des mots de tendresse, des serments d'amour à une petite oreille rose cachée sous des cheveux blonds.

Elle devenait vraiment ravissante, cette petite Hugnette, depuis qu'elle était si adorablement aimée, et Pierre était de plus en plus sous le charme.

— Chérie, lui disait-il parfois, dites-moi donc comment je vivais avant de vous aimer? Mon corps, seul, existait, je n'avais pas d'âme.

La jeune fille souriait, heureuse de cette grande tendresse.

Pour elle, maintenant, le parfum des fleurs et la douceur des jours étaient plus subtils. Son cœur palpitait sous des effluves puissants et elle frémissait toute, tendre et farouche dans son amour.

L'azur du ciel palpitait dans son cœur et son âme était semblable au chant d'un oiseau.

Elle aimait...

Les jours passaient, radieux, toujours uniformes et toujours neufs de joies neuves.

Chaque soir et chaque matin, M^{me} Portal lui glissait à l'oreille les mots qu'il fallait dire... les mots qui feraient renoncer Pierre au danger... Elle promettait de parler, et lorsque l'officier accourait, la caressant de la douceur de son regard, elle oubliait toutes ses promesses et se laissait adorer.

Assis à ses pieds dans l'ombre fraîche d'une charmille, il goûtait un bonheur tendre et joli comme son amour même.

Rien n'existait pour eux, en dehors de leur tendresse.

Ils ne voyaient pas la figure inquiète de M^{me} Portal, les sourires heureux du colonel, la cruelle attente de bonne-maman, la pâleur de Claude.

Ils étaient eux et ils s'aimaient.

Lorsque des visiteurs survenaient à l'improviste, il fallait leur faire des gros yeux comme à des enfants pour qu'ils ne crient pas leur bonheur devant tous.

Les Balvin organisaient des parties de plaisir, il y avait des réceptions au Sportif-Club et ils faisaient la moue d'être obligés d'y assister.

Ils n'y restaient que quelques instants et s'enfuyaient, heureux de leur liberté reconquise, revenant bien vite au jardin d'Asnières où ils étaient si bien pour se dire :

— Je vous aime !...

Riquette enrageait.

La plus grande qualité de Pierre à ses yeux avait été d'être un « as », il lui en venait une nouvelle :

Il aimait une autre femme qu'elle.

Debout devant sa glace, elle s'examinait parfois durement, puis se souriait, se trouvant belle.

Elle réfléchissait :

Georges s'était conduit comme un nigaud. C'était si facile de conquérir le cœur de cette petite pensionnaire et de nettoyer la place autour de Pierre.

Lui et Hugnette roucoulaient comme deux pi-

geons, en se tenant le petit doigt. Dans une pastorale, ils auraient été touchants; dans la vie réelle, ils étaient ridicules.

Enfin, tout n'était pas perdu; les fiançailles n'étaient pas officielles et ne le seraient sans doute jamais.

Cette gamine rougissante n'était pas la femme qui convenait à Pierre. A plusieurs reprises, il ne lui avait pas caché ses sentiments d'admiration pour la sportive qu'elle était. Il fallait frapper un grand coup, se montrer la femme forte, supérieure, et la victoire serait gagnée.

Un grand meeting aérien devait avoir lieu au polygone de Vincennes. La fête était mixte, civile et militaire. Le jour du garden-party à Saint-Germain, l'officier lui avait confié qu'il volerait et il lui avait promis de la prendre comme parachutiste.

Depuis, plus un mot!...

Cependant, c'était l'occasion rêvée.

Certes, elle ne serait pas la seule! les femmes intrépides ne manquaient pas et les concurrentes ne feraient pas défaut, mais enfin, les autres avaient déjà fait des expériences... Elle — débutante — se montrerait la plus crâne, la plus brave...

Elle ne pouvait pas aller à Asnières rappeler sa promesse à l'officier. Quant à lui parler dans les réunions où il apparaissait, il ne fallait pas y songer. Très entouré, il faisait acte de présence et s'esquivait à l'anglaise.

Envoyer Georges en ambassadeur était fort imprudent.

Depuis qu'il était amoureux, le gros garçon devenait complètement stupide...

Viviane était une commensale de la maison des Defresne, mais ferait-elle la démarche?... D'ailleurs Riquette et elle n'avaient jamais été bien bonnes amies et l'Espagnole serait ravie de lui jouer un méchant tour.

Un nom fulgura dans l'esprit de la jeune fille :

— Le lieutenant Tréville!...

L'officier ne refuserait certainement pas et se montrerait adroit.

La capitaine Balvin était la personne des réso-

lutions promptes; elle fit venir son cousin et lui dit :

— Je te donne deux heures pour m'amener le lieutenant Tréville.

Le gros garçon s'effara :

— Où est-il ?

— Si je le savais, déclara tranquillement Riquette, je n'aurais nullement besoin de toi. Débrouille-toi.

Il y a sans doute un dieu propice aux gens gras, car deux heures plus tard, Georges Balvin, suant et essoufflé, ouvrait la porte du petit salon où se trouvait sa cousine et annonçait triomphalement :

— Je t'apporte le lieutenant.

La chose n'était peut-être pas absolument exacte, mais enfin Lucien Tréville s'inclinait devant Riquette.

De son air le plus gracieux, elle lui offrit un siège, et comme Georges sautait d'un pied sur l'autre, ignorant s'il devait rester ou partir :

— Rends-toi utile, ordonna la jeune fille, prends le samovar et fais-nous une tasse de thé.

C'était une spécialité du gros garçon. Personne ne préparait comme lui un thé blond, léger et parfumé.

Il s'empressa, pendant que l'officier, un peu surpris de cet appel subit, disait :

— Je suis à vos ordres, Mademoiselle.

— Je vous remercie de votre empressement à m'être agréable, lieutenant, et votre ami Defresne vous sera certainement reconnaissant que vous consentiez à nous servir de truchement.

— A quelle occasion aurai-je ce plaisir, Mademoiselle ?

— Vous savez que Pierre vole au meeting de Vincennes ?

— Je l'ignorais.

— Oh ! fit Riquette, jouant la confusion, je viens d'être indiscret et Pierre m'en voudra.

— Mais je ne lui répéterai pas votre confidence et comme cela...

— Oui, n'est-ce pas, fit la jeune fille vivement, vous vous tairez... mais c'est que voilà, dit-elle, hochant la tête avec ennui... c'est que j'avais compté sur vous, moi...

La capitaine Balvin était vraiment jolie, les sports avaient développé harmonieusement ses formes et peu de personnes savaient résister à la prière de ses grands yeux.

Cette fois encore le charme opéra, l'officier demanda :

— En cherchant bien, n'existe-t-il pas un moyen pour que je puisse vous rendre le service que vous attendez de moi ?

Georges apportait un grand plateau, sur lequel, à côté de la théière, du sucrier, du pot de crème et du citron en tranches, se dressaient l'or bruni d'un vieux cognac dans un flacon de cristal et les toasts grillés à point, croustillants et beurrés... un délice.

Riquette servit les deux hommes et, tout en croquant ses toasts, reprit :

— Un moyen... oui, peut-être... mais il faudrait être prudent.

— J'ai appris à l'être dans le désert.

— Plus adroit que serait Georges qui, dès les cinq premières minutes, se laisserait tirer les vers du nez.

— Merci, fit le gros garçon avec bonne humeur, moi je suis juste bon pour faire les courses et préparer le thé. C'est déjà quelque chose, achevait-il avec philosophie.

— C'est énorme, déclara Riquette en riant, mais tes brillantes qualités ne vont pas jusqu'à la diplomatie.

— J'avoue que les parlottes ne sont pas mon fort. S'il faut ouvrir une porte dont je n'ai pas la clé... je l'enfoncer...

— Et ça te coûte plus cher que d'aller chercher le serrurier.

Puis, se tournant vers l'officier, Riquette continua :

— Que je vous mette au courant en deux mots. Pierre fera partie de l'escadrille militaire qui volera au meeting de Vincennes, il doit s'entraîner actuellement et j'aurais voulu le voir pour convenir de certains détails car j'ai l'intention de faire du parachute.

— Vous ! s'écria l'officier.

Georges avala de travers, se brûla et bégaya :

— Il ne te manquait plus que cela... Cette fois-là, tu es certaine de te casser le cou... et quand ma tante saura...

— Elle ne saura rien du tout, si tu te tais, coupa Riquette de son ton le plus bref. Pierre désire que ses grands-parents demeurent dans l'ignorance jusqu'au dernier moment; de mon côté, je ne tiens nullement à subir des prières ou à être obligée d'enfreindre des ordres.

— C'est bon, fit Georges boudeur, casse-toi une patte, démolis-toi la tête, ce n'est pas moi qui ferai un clin d'œil pour t'en empêcher.

— Tu es un bon gros, gentil tout plein quand tu veux, déclara la jeune fille en riant. Maintenant, les choses sérieuses.

Et, tournée vers Lucien Tréville qui la dévorait du regard, la trouvant très crâne :

— Cher Monsieur, voilà donc ce que j'attends de votre amabilité... Faites une visite aux Defresne — elle paraîtra naturelle, tandis que ma venue pourrait éveiller des soupçons — parlez à Pierre en particulier... soyez adroit... dites que le commandant de l'escadrille militaire compte beaucoup sur lui... qu'il est tout désigné pour de nouvelles performances... Faites mieux... tâchez de vous tuyaouter sur les parachutistes qui essayeront les appareils, faites-lui comprendre qu'il y va de sa renommée d'as de faire mieux, et plus, que tout autre, et que s'il pouvait avoir avec lui un ou une parachutiste faisant ses débuts, il y trouverait un gros intérêt.

S'adressant à tout autre interlocuteur, Riquette eût rencontré de sérieuses objections.

La mission qu'elle confiait à l'officier se trouvait être des plus délicates, puisqu'il fallait tromper les grands-parents de l'aviateur et les parents de la jeune fille.

Tout autre que Lucien Tréville eût hésité.

Il accepta.

Orphelin dès sa douzième année, élevé dans un village par de très braves gens de la frontière franco-belge, il avait vu, dès son enfance, les riverains se livrer à la fraude, se jouer de la douane,

et cette vie périlleuse lui avait mis le goût des aventures dans le sang.

Engagé à dix-huit ans, n'ayant pas de mère à laquelle il pouvait songer à l'heure du danger, il avait toujours fait bon marché de sa vie et était sorti indemne là où un autre, plus prudent, eût été tué.

D'un autre côté, il méprisait un peu la femme, la trouvant sans volonté et sans résistance. Riquette lui apparaissait comme une exception et il l'admirait sincèrement. Le silence à garder envers les deux familles s'expliquait de lui-même et était très sage.

Il quitta la jeune fille après une énergique poignée de main et lui promit de voir Pierre dès le lendemain.

XXI

Le lieutenant Tréville était un homme de parole, même dans les pires folies et les plus effrayants casse-cou.

Lorsqu'il se présenta chez le colonel Defresne, les hôtes de la villa étaient assis au jardin.

M^{me} Portal, qui venait passer presque toutes les après-midi auprès de bonne-maman, tricotait activement pendant que sa fille brodait avec tant de distractions qu'elle devait défaire, le lendemain, ce qu'elle avait fait la veille.

Pierre ne se plaignait pas du peu d'habileté de la jeune fille et, au regard tendrement amusé dont il l'enveloppait lorsque M^{me} Portal affectait de gronder la brodeuse, on voyait qu'il connaissait parfaitement le « vrai » coupable.

Huguette devenait délicieusement jolie, avec plus de vivacité dans le regard, plus de gaieté dans l'arc mutin de sa bouche; un sentiment de joie,

de sécurité émanait d'elle et mettait un rayonnement autour de sa tête blonde.

Le lieutenant Tréville fut accueilli en ami et le colonel, faisant asseoir le jeune officier auprès de lui, le questionna sur ses années passées en Afrique.

— Vous allez me rajeunir, fit-il en riant. C'est que, moi aussi, j'ai vécu en Algérie — c'était l'Algérie de mon temps —, j'ai connu les insurrections, la chaleur, la soif, les fièvres.

Il soupira :

— C'était le bon temps.

— Firmin!... gronda doucement bonne-maman, en montrant Pierre du regard.

— C'était le bon temps, parce que j'étais un cerveau brûlé qui faisait le désespoir de sa famille, reprit le vieil officier.

Pierre, qui avait compris, eut l'ombre d'un sourire.

N'était-ce pas touchant ce vieillard qui se noircissait par amour de son petit-fils?

— Alors, poursuivait l'officier, nous ne serons donc jamais tranquilles, là-bas... toujours des dissidents... toujours des escarmouches...

La conversation s'engageait le plus naturellement du monde sur l'Algérie dont le colonel parlait avec de nombreux détails, sur le Maroc où Lucien Tréville avait vécu de nombreuses années.

— Et malgré les fièvres, malgré les insurrections, malgré tous les dangers, vous songez à y retourner? demanda M^{me} Portal.

L'officier eut un cri du cœur.

— A cause de tout cela, oui, Madame...

Bonne-maman se fâchait presque :

— Mais c'est affreux ce que vous dites là, lieutenant, c'est abominable!

— C'est admirable, interrompit le colonel enthousiasmé... Il faut des hommes comme cela, vois-tu, Louise, pour acquérir des richesses à la France.

La vieille dame n'était pas de cet avis.

A quoi servait de s'exposer follement? Quand le sort vous désignait pour le danger, il était lâche de s'y dérober, mais Dieu défendait de le chercher.

En vain Lucien Tréville défendait sa vie périlleuse qu'il nommait « ma vie en beauté », en vain le colonel accumulait argument sur argument, la vieille dame, si menue et si fragile, tenait tête aux deux hommes.

Pierre riait sans prendre part à la joute, sachant parfaitement que l'indignation de son aïeule contre « les fous, les casse-cou, les imprudents » s'adressait uniquement à lui, l'homme demeuré « l'enfant », « le petit » pour le cœur maternel.

Mais bonne-maman s'arrêtait, à bout de souffle, et s'écriait comiquement :

— Vous me faites oublier tous mes devoirs... vous devez mourir de soif, mon cher lieutenant...

— J'avoue, Madame...

— Vite, Hugrette, accompagnez-moi, ma mignonne, allons chercher des sirops et des limonades.

A peine la vieille dame eut-elle disparu derrière la porte de la villa que Lucien Tréville, jetant un regard autour de lui, s'écriait :

— Mais c'est très gentil ici... un fort beau jardin.

Il se levait, faisait quelques pas et, très naturellement, se tournant vers Pierre, il demandait :

— Dis-moi, mon vieux, là-bas...

Se prêtant au jeu qu'il ne devinait pas, l'aviateur se levait à son tour et rejoignait son ami.

Et, tout en parlant, ils s'éloignaient peu à peu... ils allaient vers le bout du jardin à un endroit d'où on ne pouvait entendre leurs paroles et, mettant ses mains sur l'épaule de Pierre, le lieutenant attaqua :

— Mon vieux, il y a une chose qui me chiffonne...

Et comme son camarade l'interrogeait tout naïvement, tout sincèrement étonné, il dit... ce que voulait Riquette.

Il le dit de façon assez adroite pour raviver au cœur de Pierre l'amour de son métier... cet amour que la tendresse d'Hugnette avait engourdi, mais que la première étincelle devait faire flamber.

— Merci de me rappeler à mon devoir, dit l'avia-

teur, serrant avec force la main de Lucien. Mon pauvre vieux, je m'endormais dans les délices de Capoue... un Capoue blond et exquis.... Demain matin j'irai me mettre à la disposition du commandant de l'escadrille... seulement... motus... il ne faut pas que bonne-maman...

— Et le Capoue blond exquis, glissa l'officier en riant...

— ... Se doutent de quelque chose... Aussi comme nous avons mis le temps normal pour faire le tour du propriétaire, allons goûter les sirops de ma chère vieille grand'mère.

Tout à la conversation qu'il avait eue avec son ami, Pierre ne s'était pas rendu compte qu'ils s'étaient arrêtés contre la porte qui faisait communiquer le jardin des Defresne avec celui de Claude et il n'avait pas vu que cette porte était ouverte.

Depuis quelques jours, Claude conduisait Charlotte à une petite pension qui « amusait » la fillette les après-midi, ce qui permettait à la mère de travailler plus activement à une traduction qui était fort pressée.

Et, par ce beau temps, c'était sur une table de jardin, dans une charmille adossée au mur mitoyen, que la jeune femme écrivait.

Elle n'était pas seule.

Viviane, qui éprouvait certaines grosses difficultés de traduction, était venue lui demander conseil et les deux jeunes femmes, muettes et attentives, laissaient courir leurs plumes sur le papier.

Entendant parler de l'autre côté du mur et ne croyant à rien de confidentiel, elles ne signalèrent pas leur présence.

Lorsque les pas s'éloignèrent, elles se regardèrent.

Claude était livide.

— Mon Dieu, que c'est mal de la part de Pierre, fit Viviane avec émotion. Tromper ses grands-parents.... que d'angoisse encore pour les pauvres gens...

Et comme Claude ne répondait pas, la jeune fille continua :

— Je suis certaine qu'il y a de la Riquette là-dessous... Qu'est-ce que cette histoire de para-

chutiste à ses débuts?... Le lieutenant Tréville sait plus de choses qu'il n'en a dit et... Mais... qu'avez-vous, Claude... Ah! grand Dieu, elle s'évanouit!

— Non, fit la jeune veuve se raidissant contre la faiblesse qui montait en elle,... n'appellez personne, Viviane, cela va se passer...

Elle respira avec effort et reprit en essayant de sourire :

— Vous le voyez... c'est fini...

Et comme Viviane parlait d'aller chercher un peu d'eau sucrée... de l'éther... des sels..., Claude l'interrompit avec une sorte d'impatience.

— Ne vous occupez pas de moi, mon amie, mais répondez... Vous croyez que Riquette est pour quelque chose dans la démarche du lieutenant Tréville?

— Je le jurerais!

— Connaissez-vous une chose qui puisse vous le faire supposer avec certitude?

— Avec certitude, non, mais j'ai de fortes présomptions.

Et comme Claude, anxieuse et tremblante, se penchait pour mieux entendre, Viviane expliqua :

— C'était le jour où nous allâmes à Saint-Germain; je surpris quelques mots entre Pierre et Riquette... des mots qui ne me surprirent pas sur le moment, mais auxquels ce que nous venons d'entendre donne un sens précis.

— Et ces mots?...

— ... Étaient ceux-ci : « J'ai votre parole, Pierre?... — Absolue, Riquette, mais soyez prudente et sachez vous taire. — Jusqu'au dernier jour, c'est juré, vieil aviateur... Hein, sera-ce assez chic... Parachutiste... c'est autrement *up* qu'être capitaine du Sportif-Club. »

— Vous avez raison, fit Claude en se levant brusquement. Pierre avait sans doute oublié une promesse faite légèrement. Riquette la lui fait appeler.

— Comme vous voilà agitée, murmura Viviane avec douceur, je reconnais que Riquette agit de façon forte... inconsidérée, mais, voyons, ce ne sera pas la première fois que Pierre volera et le danger...

— Le danger, interrompit Claude, avec une sorte de violence, je le sens... il existe...

— Calmez-vous... vous êtes si nerveuse en ce moment.

— Vous vous trompez, Viviane,... je sais réfléchir et j'ai peur... peur, reprit-elle plus bas, comme jamais je ne l'ai eu... Je vous le jure... Si Pierre prend part au meeting de Vincennes, il lui arrivera un malheur.

Déjà elle courait vers le pavillon et bientôt elle reparut, une cape jetée sur sa robe d'intérieur, un bonichou enfoncé sur les yeux.

Et elle, si économe, elle prenait le premier taxi qu'elle rencontrait et donnait l'adresse de Riquette.

La capitaine Balvin espérait recevoir la visite de Lucien Tréville et elle l'attendait, lorsqu'on lui annonça Claude.

— Ma chère amie, commença la visiteuse dès qu'elle se fut assise, vous êtes connue comme une personne très brave, très crâne et vous riant du danger.

— Quel préambule ! fit la jeune fille en riant, et que cachent ces fleurs dont vous me couvrez ?

Il y avait de la raillerie dans sa voix et immédiatement elle avait pensé : Tréville a fait une gaffe : les projets de Pierre — et les miens, par conséquent — sont découverts et voilà l'ambassadrice chargée de m'y faire renoncer.

— Avant de poursuivre, continua Claude, je tiens à vous prévenir que personne — elle appuya sur le mot : personne — n'est prévenu de ma visite.

— Cela tourne au mystère...

— Au secret, tout au moins... un secret que je veux confier à la franche amitié que vous portez à Pierre Defresne.

Riquette ne répondit pas ; elle attendait.

— Sans aucune préméditation de ma part, j'ai surpris, il y a une heure à peine, une conversation de notre ami avec le lieutenant Lucien Tréville.

— Vlan !... ça y est, pensa la capitaine Balvin, mais elle se tut encore.

— Ces Messieurs s'entretenaient du meeting qui doit avoir lieu à Vincennes.

— Pierre doit-il voler ? demanda Riquette, prenant un air d'intérêt naïf.

— J'ignore s'il le devait, dit Claude, appuyant sur les mots, mais je sais que maintenant il a l'intention de le faire.

— Oui, n'est-ce-pas, dit la jeune fille d'un ton pénétré, c'est un de nos as, il se doit à lui-même.

— Il se doit surtout à ceux qui l'aiment, fit Claude avec un grand frémissement de tout son être, et c'est pourquoi je suis venue vous trouver.

— Moi' interrompit Riquette, jouant l'étonnement.

— Oui, fit Claude en joignant les mains, pour vous prier de détourner Pierre de son projet.

— Et en quoi le pourrai-je, ma chère Claude?... Excusez ma question, mais votre démarche est tellement extraordinaire...

— C'est que, fit la visiteuse en pesant ses mots, Pierre se croit engagé d'honneur envers vous.

— Il vous l'a dit ?

— Je vous en prie, Riquette, assez de faux-fuyants, ils ne conviennent ni à votre caractère ni au mien. Avouez que c'est vous qui, craignant un oubli chez Pierre, lui avez envoyé son ami Tréville.

— C'est moi, déclara froidement M^{lle} Balvin.

— Merci de ne pas nier, dit Claude en prenant la main de la jeune fille. J'aime votre franchise et je suis certaine que nous allons nous entendre. Vous désirez faire des essais de parachute au prochain meeting...

— C'est vrai.

— Vous comptez sur Pierre pour vous prendre dans sa carlingue.

— C'est encore vrai.

— Mon amie, fit Claude, mettant toute la prière de son cœur dans sa voix, renoncez à ce projet ou, tout au moins, refusez la collaboration du lieutenant Defresne... Il viendra certainement vous trouver... détournez-le de voler. Je vous le demande comme la grâce la plus précieuse que vous puissiez m'accorder.

— Je crois vous avoir écoutée avec patience, ma chère Claude, et vos paroles m'étonnent. Ma pré-

sence auprès du lieutenant Defresne pourrait-elle choquer des susceptibilités quelconques ?

— Il s'agit de choses plus graves que des susceptibilités... il s'agit de la vie de Pierre.

— En quoi serait-elle en danger s'il me prenait comme parachutiste ?

— En rien, Riquette, mais s'il vole à ce meeting, il lui arrivera un accident... il se tœera peut-être, acheva la jeune femme, plus bas, en frissonnant.

— Je ne vous comprends pas, Claude.

— Vous ne pouvez pas comprendre ce que je ne peux expliquer... j'ai la prescience de...

Riquette interrompit la jeune veuve par un rire moqueur.

Vous êtes adorable, Claude, et d'une naïveté désarmante. Je pourrais me froisser d'une démarche devenue injurieuse pour moi puisque vous ne pouvez pas m'en donner un motif plausible et, vous le voyez, j'en ris.

— Oh ! fit Claude en crispant ses mains sur sa robe, que dois-je dire pour vous convaincre ?... Vous croyez à un jeu, à une folie, et c'est une vie humaine qui palpite entre nous.

— Voyons, vos pressentiments...

— N'en riez pas, je vous en conjure... écoutez-les. Que vous importe que Pierre vole ou ne vole pas... vous trouverez un autre aviateur, heureux et fier de vous prendre comme parachutiste.

-- C'est possible, fit Riquette d'un ton sec, mais je préfère que ce soit le lieutenant Defresne.

Et, se levant, elle tourna le dos à la visitieuse.

XXII

— Riquette, dit Claude, numblement, Riquette, par pitié, écoutez-moi.

— Je crois que je viens de le faire assez long-

temps pour que vous ne puissiez pas vous plaindre. Un plus long entretien deviendrait grotesque.

— C'est vrai, je m'exprime mal... je ne peux pas vous dire ce que je ressens, mais je vous en supplie, Riquette... tenez, je me mets à genoux, je vous en supplie, écoutez-moi, croyez-moi... exaucez-moi...

— Oh! fit la capitaine Balvin avec un rictus railleur, il me semble que vous aimez Pierre autrement qu'en ami.

Claude ne se révolta pas et, gardant son attitude prosternée, elle dit :

— C'est sa vie que je vous demande.

— Avouez que vous l'aimez d'amour et peut-être...

— Achevez, je vous en prie, achevez...

— Avouez...

— Que faut-il avouer, fit Claude avec égarement... Oui, c'est vrai, j'aime Pierre et je l'aime sans espoir... Je donnerais ma vie pour racheter la sienne...

— C'est touchant et... ridicule, ricana Riquette, je suis certaine que Pierre serait ravi s'il connaissait votre... affection.

— Oui, moquez-vous de moi, je le mérite... C'est drôle, n'est-ce pas, une vieille femme qui aime cet enfant... c'est monstrueux et cela mérite vos railleries. Mais ayez pitié, Riquette...

— Assez; vous divaguez, ma chère... Le lieutenant Defresne a promis de me prendre comme parachutiste; lui et moi nous figurerons au meeting de Vincennes.

— Ce n'est pas votre dernier mot?

— Le dernier, et si j'ai un conseil à vous donner, rentrez chez vous et buvez du tilleul... cela calmera vos nerfs.

Claude n'insista pas. Les épaules courbées et les yeux pleins de larmes, elle se dirigea vers la porte. Au moment de l'atteindre, se retournant, elle murmura :

— Par pitié, réfléchissez... c'est sa vie qui est entre vos mains.

Remontée dans l'auto qui l'attendait, la jeune femme donna son adresse à Asnières.

Son visage portait les traces d'un si grand désespoir que Viviane s'effraya.

Eloignant la petite Charlotte, elle demanda :

— Que vous est-il arrivé?... Riquette?...

— Elle refuse, fit Claude avec accablement...

Mais, continua-t-elle en s'animant à mesure qu'elle parlait, ce que je n'ai pu obtenir d'elle, je l'aurai d'Huguette. Pierre l'aime, il ne résistera pas à une de ses prières... et elle me croira, elle... Viviane, allez me chercher M^{lle} Portal, allez-y immédiatement, trouvez un prétexte... que personne ne sache...

— Vous me demandez, Claude? fit la jeune fille, toute rose et rieuse, quelques instants plus tard.

— Oui, petite amie, murmura la pauvre femme, souriant avec effort. Vous aimez Pierre, n'est-ce pas?

Huguette rougit et balbutia :

— Mais, Claude... vous le savez.

— Oui, chérie, je le sais et c'est pour cela que je vous ai fait venir... Moi aussi, j'aime Pierre... ah! pas comme vous... nos tendresses ne se ressemblent pas... Mais... je ne sais comment vous dire cela... croyez-vous aux pressentiments?

— Je ne sais...

— Et aux rêves...

— Comme vous êtes singulière, Claude, et comme vous ne regardez pas... Vous me faites un peu peur...

— Il ne faut pas trembler, mignonne, il faut m'écouter seulement... me croire... La nuit dernière, j'ai rêvé... j'ai rêvé que Pierre prenait part au meeting de Vincennes.

— Il ne m'en a pas parlé.

— Puisque c'était un rêve... et je le voyais, après quelques essais heureux, être victime d'un accident.

— Mais c'est affreux, Claude!

— Oui, c'est affreux, et comme je crois aux rêves, il faut que vous interrogiez Pierre, que vous le détourniez de voler, s'il en avait l'intention.

— Je lui raconterai votre rêve, Claude.

— Non, chérie, il rirait de mes pressentiments.

Il faut lui demander son abstention à ce meeting comme une preuve de tendresse, un grand désir de votre cœur.

— Oui, Claude, je ferai ainsi... vous m'avez rendue tremblante... tenez, je vais pleurer.

— Il faut être forte, au contraire, pour convaincre Pierre.

— Oh ! il m'écontera, il m'aime tant !

Claude ferma les yeux et dit lentement :

— Un cœur aimant est éloquent. Soyez éloquente, Huguette. Un cœur aimant ne résiste pas, soyez victorieuse.

— Ah ! je vais tout de suite...

— Attendez qu'il soit seul.

— Il y est; tout le monde est rentré à la villa, il fume une dernière cigarette au jardin avant le dîner.

— Allez, dit Claude, et soyez bénie, mon enfant.

— Où donc étiez-vous, chérie ? demanda Pierre en voyant apparaître Huguette au détour d'une allée.

— Dans un petit coin où je songeais à vous, Monsieur.

— Et que pensiez-vous, petite aimée ?

— Je me disais que votre profession vous faisait courir des dangers constants.

L'officier se mit à rire.

— Pas plus, dit-il, qu'un chauffeur au volant de sa voiture ou un marin en mer, et moins qu'un chimiste qui fait des expériences dans son laboratoire. D'où vous sont venues ces idées subites et saugrenues, ma chérie ?

— Pas subites, fit Huguette en secouant sa tête blonde, et je ne suis pas seule à les avoir, maman les partage et c'est à cause d'elles que nos fiançailles officielles sont retardées et si je vous en parle aujourd'hui c'est...

— C'est... ?

— ... C'est que le meeting de Vincennes aura bientôt lieu et... j'ai peur que vous y voliez.

— Quelle crainte... bête..., ma petite fille chérie ! N'ai-je pas volé bien des fois déjà ?... N'ai-je pas accompli des performances autrement redoutables que quelques évolutions qui ne sont que de simples exercices ?

- Alors, c'est vrai... vous volez ?
- Chut... enfant... chut ! C'est un secret que je vous confie, n'en parlez à personne... Dites-moi, chérie, ne serez-vous pas fière de moi ?
- Fière... peut-être, mais j'aurai si peur !...
- Parce que vous êtes une toute petite fille qui s'effraye de son ombre.
- Parce que vous courez un danger.
- Qui a dit cela ?
- Claude... c'est Claude, avoua Huguette en éclatant en sanglots, elle a rêvé que vous tombiez... elle a des pressentiments...
- L'officier avait froncé le sourcil.
- Il dit un peu durement :
- Claude est une charmante amie, mais qu'il ne faut pas écouter lorsqu'elle vous raconte des billevesées.
- Vous êtes fâché, Pierre ?
- Pas du tout, mais il faut me promettre de vous taire... Il faut sécher vos jolis yeux... Il faut avoir confiance en mon étoile.

XXIII

Et le jour était venu...

Se riant de la douce prière d'Huguette et de la tendre supplication de Claude, Pierre allait voler.

— C'est une de nos dernières angoisses, ma pauvre Louise, avait dit le colonel à bonne-maman. Au printemps prochain, le mariage mettra un fil à la patte de notre clampin.

L'aïeule n'avait pas répondu.

Ne devait-elle pas se soumettre à ce que son terrible enfant nommait : le Devoir ?

Et elle était là, tremblante, son vieux cœur

luttant tumultueusement, entendant, malgré elle, la plainte acerbe de M^{me} Portal

— Ce qui se passe n'est pas du tout ce que vous m'avez promis et, je vous le jure bien, jamais ma fille n'épousera un aviateur.

De son côté, M^{me} Balvin était venue faire une scène terrible, la veille, aux Defresne.

— C'est votre fils, ce demi-sou, qui entraîne ma fille dans ses expériences... et je lui défends... je lui défends, entendez-vous, de prendre Riquette comme parachutiste...

— Madame, avait répondu le colonel avec une dignité triste, vous vous méprenez en pensant que Pierre a suggéré les désirs que M^{lle} Balvin vous a fait connaître. Il m'en a parlé, c'est votre fille qui lui a fait la proposition qui nous effraye, autant qu'elle vous épouvante.

Maintenant, nous ne pouvons rien. Pierre volera en service commandé, une parachutiste lui sera désignée par l'autorité militaire et il n'aura qu'à obéir.

— Et ce sera Riquette!...

— Fort probablement, si M^{lle} Balvin a exprimé au commandant son désir d'avoir Pierre comme pilote.

— Je le verrai, ce commandant, et...

La mère malheureuse, retenant ses larmes, n'avait pu rien empêcher. Sa fille était majeure, l'officier tenterait une pression de sentiments...

Mais Riquette n'était pas une personne à écouter les « sensibleries »; elle se faisait une joie de voler et elle volerait.

Le peuple de Paris — ce peuple qui aime la bravoure, l'héroïsme, la folle intrépidité — était venu nombreux, bruyant, bon enfant, prêt à admirer, à applaudir.

Il avait envahi les enceintes, s'approchant le plus possible du polygone, partout bien placé pour voir, car ce qui allait se passer serait à des hauteurs qui défieraient toutes les barrières.

Il y eut un grand cri de joie, d'enthousiasme, d'espérance, lorsqu'on sut que Pierre Defresne allait prendre part à la fête des ailes.

Et la foule avide, émue, heureuse, le cœur débordant de joie et d'orgueil, suivait le challenge,

Tout les concurrents devaient — après avoir arrêté leur moteur — arriver le plus près possible d'un point désigné.

Ce fut un petit aviateur, peau bronzée, yeux et cheveux noirs, sec, nerveux, impassible dans la victoire comme dans l'effort, qui arriva premier — cinq mètres le séparant seulement du but — et il eut un geste bref de la main pour remercier des applaudissements qu'il recevait, tandis qu'il murmurait :

— Ça va... ça va, les amis... J'ai manœuvré comme une gourde; on doit arrêter sur la limite même.

On applaudissait encore le petit aviateur que déjà le ciel fut sillonné par les avions qui, ayant pris part au rallye-aérien, arrivaient de Cologne, de Londres, d'Alicante et de Lyon. Les appareils évoluaient si gracieusement que la foule cria d'enthousiasme. Elle pleura d'une émotion communicative lorsqu'une jeune femme, s'approchant d'une carlingue, en retira un enfant de trois ans qui venait de recevoir le baptême de l'air auprès de son papa.

Les vivats éclatèrent, montant en fusées joyeuses, et l'enfant, étonné, obéissant à une tendre suggestion de sa mère, envoya des baisers à tous ces gens qui riaient, agitaient chapeau, casquette, canne, parapluie, mouchoir... Il riait, le chérubin... il riait comme, tout à l'heure, il avait ri lorsque « papa » l'avait attaché dans la carlingue, lorsque l'appareil s'était envolé doucement pour le voyage merveilleux où ses yeux éblouis avaient aperçu — peut-être — les anges, ses frères, jouant sur les jolis petits nuages blancs.

Les vivats étaient doux et légers comme une caresse, car ils allaient à un tout petit que trop d'exubérance aurait pu faire trembler.

Un long frémissement agita la foule, un murmure prit naissance, qui grandit, grossit, pour éclater en fanfare triomphante :

— C'est lui... c'est Pierre Defresne... c'est le Roi de l'Air... c'est l'As...

Et un cri... une clameur jaillit de deux cent

mille poitrines humaines, venant faire frissonner bonne-maman :

— Vive Pierre Defresne!...

Pauvre bonne-maman!... Elle avait voulu assister au meeting et elle était là... tremblante, si menue, si fragile qu'on s'écartait d'instinct pour lui faire place, et grand-père, très pâle, mordant sa moustache blanche, grognait de féroces : « mille bombes », signes de sa formidable émotion.

Claude avait laissé Charlotte aux soins de la bonne des Defresne et elle soutenait les vieillards par son sourire et ses bonnes paroles.

Cependant elle tremblait, elle priait tout bas dans le fond de son cœur.

En elle était montée plus forte, plus intense, plus poignante, la prescience du danger.

Huguette avait entraîné M^{me} Portal au meeting. Rose et heureuse de la gloire de son cher Pierre, elle bavardait gaîment avec Viviane.

L'Espagnole était venue avec les Portal — Miarko était fiévreux et M^{me} Delvacquez n'a pas voulu abandonner le cher amour.

Si Huguette était enjouée, par contre sa mère avait un visage froid qui ne présageait rien de bon et elle ne se dérida que pour accepter les timides prévenances de Georges Balvin.

C'en était fait, le gros garçon avait abandonné sa famille... son oncle furieux, sa tante en larmes et Riquette triomphante.

Il avait déclaré avec mauvaise humeur :

— Quand les uns sont contents, les autres ne le sont pas.

Et il était parti... venant papillonner avec une grâce lourde autour de M^{me} Portal, n'osant pas faire la cour à Huguette.

Il est vrai que Lucien Tréville se montrait très empressé auprès de M^{me} Balvin, la consolant, vaillant le courage de Riquette, prédisant au constructeur d'autos que l'exploit de sa fille vaudrait cinquante mille francs de publicité.

Riquette était étonnante et plus crâne — beaucoup — que les trois autres parachutistes qui, cependant, avaient déjà fait des essais et, dans la minute de silence poignant qui précéda le vol

Aux appareils, la capitaine Balvin fut la seule à sourire bien affectueusement — presque tendrement — à son pilote en lui coulant à l'oreille :

— Mon cher Pierre, je vous confie ma vie...

Elle était si jolie dans sa robe de toile blanche, avec son petit béret incliné de côté sur sa toison rousse, ses yeux brillants, sa bouche humide, que l'aviateur, ébloui, s'inclina galamment en répondant :

— Elle me sera plus précieuse que la mienne, ma jolie Riquette.

Et pendant que l'avion s'élevait majestueusement, l'officier disait avec un tendre souci :

— Ne craignez rien, petite amie, vous ne courez aucun danger.

Et la jeune fille mettait la plus jolie fierté dans le cœur de Pierre en répondant :

— Avec vous, j'irais au bout du monde, je m'élancerais au fond d'un gouffre.

Et pendant qu'en bas la foule vivait des minutes d'émotion intense, la capitaine Balvin appuyait ses doigts sur les lèvres de Pierre, disant en riant :

— Donnez-moi mon viatique, Monsieur mon pilote.

L'officier baisait longuement la main étroite et tiède et c'est son cœur seul qui bondissait quand, l'abandonnant, Riquette se laissa tomber dans le vide.

Lui, dont le sang-froid était proverbial, tremblait presque pendant que la belle rousse descendait doucement vers le sol, soutenue par son parachute.

Lorsqu'il se fut rendu compte que tout s'était passé sans accident, délivré de son angoisse, il évolua gracieusement. Ses « vrilles », ses « tonneaux » et ses « chandelles » provoquèrent des cris d'enthousiasme dans la foule.

Lorsque, ayant repris terre, il s'envola de nouveau avec son escadrille, Claude, pâle à croire qu'elle allait défaillir, le suivit d'un regard ardent et bonne-maman, les doigts joints, ne pensait pas... regardant seulement la tache mouvante qui contenait la vie de son enfant.

Ce fut merveilleux.

L'audace calme, la virtuosité admirable, la science de l'air de nos pilotes militaires faisaient courir un grand frisson sur la foule. Ils exécutaient des mouvements d'ensemble et des exercices de combat avec une précision qui tenait du prodige, une homogénéité digne d'une troupe manœuvrant à terre.

Enfin, c'était fini... Les grands oiseaux blancs, encore frémissants, reposaient immobiles sur le sol. Les aviateurs sortaient des carlingues et, tandis que Riquette battait des mains, que Huguette riait dans une détente heureuse, Claude, silencieuse et triste, pensait :

— Ce n'est pas fini... il y a demain !

XXIV

Depuis la veille, le temps avait changé.

Il pleuvait...

C'était une petite pluie fine, chaude et douce, qui semblait une coquetterie du ciel à l'égard de la terre.

Cependant le public était inquiet.

On entendait dans les groupes :

— Il y a du vent...

— Ce n'est pas une averse... ça dure...

— Voleront-ils ?

— Zut !... ça augmente !...

Cependant la foule, tout aussi enthousiaste que la veille, se dirigeait vers le polygone de Vincennes.

Si le peuple craignait la pluie, ce n'était pas pour lui, mais pour ses as.

Ceux-ci savaient affronter d'autres périls que quelques gouttes d'eau et les épreuves techniques d'atterrissage et de consommation commençaient

— pas bien comprises par les spectateurs, mais d'une précision telle que les applaudissements éclataient dans un immense élan d'admiration.

Les Portal avaient repris leur place de la veille, plus rapprochés des Defresne et de Claude, tandis que les Balvin s'étaient trouvés refoulés plus loin. Les dames Delvacquez, presque au premier rang, avaient pour cavaliers Lucien Tréville et Georges Balvin.

Bonne-maman souriait... pauvre sourire timide qui voulait espérer et qui tremblait encore. Ayant Hugnette auprès d'elle, tenant la main de la jeune fille dans la sienne, elle lui dit tendrement :

— N'est-ce pas, ma petite fille, que vous emploierez toute votre puissance sur le cœur de Pierre pour qu'il renonce à ces exercices si périlleux... ces raids si dangereux.

— Je vous le promets, répondit Hugnette. Quoique, Madame, avez-vous entendu, hier, comme on l'applaudissait?... et il m'a dit qu'il n'y avait qu'un danger très limité par la connaissance que le pilote avait de son avion et son sang-froid en toute circonstance.

— Oui... oui... certainement, mais il faut faire la part de l'imprévu, mon enfant, et Claude est de mon avis. N'est-ce pas, Claude?

Les traits tirés par une nuit d'insomnie, les yeux entourés d'un large cerne, les lèvres pâles, la jeune veuve sourit avec effort.

— Certainement, fit-elle, mais, comme l'affirme Pierre, il faut avoir confiance en lui. C'est un pilote expérimenté.

— Chut, fit le colonel, regardez, Mesdames. Ce n'est pas parce que notre clampin ne fait pas partie de l'handicap de cinquante kilomètres qu'il faut nous en désintéresser.

Sur le sable blond, dix avions couraient, puis s'élevaient gracieusement.

— Ça va être à Pierre, murmura bonne-maman.

Elle ne souriait plus, la chère vieille; une teinte grise de cendre s'était étendue sur ses traits subitement figés et elle se rapprocha du colonel qui commençait déjà à mâchonner furieusement sa moustache.

Un peu plus loin, on emporta une femme en proie à une attaque de nerfs... C'était M^{me} Balvin qui ne pouvait plus supporter l'angoisse qui la torturait depuis la veille.

Tremblant, le constructeur d'autos ne savait que faire... suivre sa femme qui avait besoin du réconfort de sa présence, ou demeurer pour assister aux expériences de sa fille?

Riquette ne le verrait pas... Riquette n'avait pas besoin de lui... des larmes lui obscurcissaient la vue. Il accompagna sa femme.

Ponctuant le ciel gris de taches claires, le régiment d'aviation apparut, merveilleux de précision dans un vol triangulaire...

D'où les ordres lui venaient-ils?...

Mystère pour la foule, mais les oiseaux d'acier obéissaient et exécutaient l'escrime de combat, cette escrime que les spectateurs ignorants nomment simplement des acrobaties.

Un grand mouvement se fit dans la foule.

Là-haut, un avion plafonnait à mille mètres et on le reconnaissait : c'était celui de Pierre Desfresne.

Grand-père et bonne-maman ne voyaient pas bien, ils ne savaient pas encore que c'était leur petit-fils qui était là-haut... si haut...

Mais Claude avait vu... Claude savait... et voilà qu'une torpeur étrange la prenait... ses oreilles bourdonnaient, ses yeux s'obscurcissaient et, sur le voile gris qui s'étendait devant elle, il lui sembla qu'un autre voile descendait... un autre voile fait d'une pluie de sang et soudain dans ce sang apparaissait le visage convulsé de Pierre.

La malheureuse voulut crier... elle ne le put... Elle voulut courir... ses pieds étaient attachés au sol...

Ah! elle en est certaine, c'est maintenant... maintenant que ses pressentiments vont se réaliser.

Un cri immense... cri sorti de deux cent mille poitrines l'arracha à son cauchemar. Avidement elle regarda et, frémissante, les mains crispées sur son cœur, elle vit...

Là-haut, l'Oiseau-Blanc plafonnait toujours,

une parachutiste venait de sauter allègrement et Claude, défaillante, prononça tout bas le nom de Riquette.

La jeune femme joignit les mains, en proie à une épouvante folle... cette épouvante qui fait soudain hurler la foule.

Le parachute s'est déchiré... la malheureuse tombe à pic.

Héroïque... un peu folle, Riquette a lacéré son parachute. Elle glisse dans une coulée vertigineuse, fantastique.

Des femmes poussent des cris perçants.

Des hommes essuient leur front baigné de sueur.

Un second parachute se déploie et la jeune fille reprend sa descente en « feuille morte ».

Ce n'était qu'une feinte.

A ce moment, comme pour fêter les prouesses de la parachutiste, la pluie cesse et le soleil envoie ses premières flèches d'or sur la foule émerveillée.

Soudain...

C'est bref... foudroyant...

L'Oiseau-Blanc pique du nez et tombe...

Un instant, il se redresse.

On entend une explosion et il vient s'écraser sur le sol.

Une gerbe de flammes jaillit instantanément.

Dans la foule, ce sont des cris d'horreur.

Un officier a bondi.

Il est arrivé premier parmi les sauveurs et c'est lui qui retire le corps inanimé du pilote de la carlingue en feu.

Les vêtements du malheureux flambent.

Un civil a jeté son pardessus, on en enveloppe l'aviateur...

Un nom est hurlé par la foule affolée :

— Pierre Defresne !

Bonne-maman voudrait courir, ses jambes se débloquent sous elle; alors, elle dit d'une voix suppliante :

— Va... toi...

Et sa main tremblante pousse le colonel qui s'avance en titubant.

Claude a saisi la main d'Huguette et elle l'entraîne farouchement vers le lieu de l'accident.

Comment les deux femmes arrivent-elles auprès de l'aviateur?...

Qui pourrait le dire?...

Mais à la vue du corps étendu... du corps qu'on va emporter sur une civière... Huguette pousse un cri d'horreur et les mains sur ses yeux s'écrie :

— Ah! c'est atroce... atroce!...

Et elle s'enfuit, folle, hurlant son épouvante.

Claude demande :

— Vit-il?

Un officier — sourcils et cheveux brûlés, mains sanguinolentes, uniforme roussi — répond tristement :

— Nous l'espérons!...

La jeune femme reconnaît Lucien Tréville.

C'est lui, le premier, qui est accouru... c'est lui qui a retiré Pierre de son avion en flammes.

Claude s'agenouille et son visage est si tragique que tous reculent devant elle; elle se penche et contemple l'aviateur inanimé.

Sous ses vêtements brûlés, la chair apparaît par place, noire et saignante. Un de ses bras est cassé, son visage affreusement brûlé, ses paupières boursoufflées, horribles. Par une bizarrerie inexplicable, ses cheveux n'ont pas été touchés par le feu.

Claude écoute... il lui semble percevoir un souffle... ah! combien faible... elle cherche avidement la vie sur ce pauvre masque torturé...

À quelques pas du groupe douloureux, une scène étrange se passe...

Le lieutenant Tréville, cruellement brûlé, venait d'accepter le bras d'un camarade pour aller se faire panser, lorsqu'il se trouve en face de Riquette — une Riquette jamais vue — pâle et tremblante, aux yeux brillants, à la parole vibrante.

L'officier, oubliant ses souffrances, s'écrie :

— Ah! comme j'ai tremblé pour vous pendant vos expériences!...

Mais la capitaine Balvin lui coupe la parole :

— Vous savez que c'est très beau, ce que vous avez fait là... Vous exposer pour sauver votre ami!...

— C'était si naturel!... et c'est Pierre qui fut

magnifique... sans son sang-froid dans la manœuvre de son appareil jusqu'au dernier moment, il pouvait y avoir une catastrophe plus effroyable encore.

Riquette est trop fébrile pour dissimuler sa pensée.

— Oh ! fait-elle presque dédaigneusement, il était en danger et il cherchait à sauver sa vie... Mais vous... vous... vous précipiter si audacieusement,... si courageusement...

Les yeux de la jeune fille brillent d'une telle flamme que l'officier, ébloui, balbutie :

— Riquette... Riquette!...

Et elle, soudain sanglotante :

— Lucien... comme je vous admire...

Après d'eux, Hugnette, convulsée dans les bras de sa mère, sanglote :

— Emmène-moi... emmène-moi...

Et comme celle-ci s'affole, Georges Balvin, perçant les rangs, apparaît et, prenant le corps de la jeune fille dans ses bras puissants, l'emporte aussi aisément que s'il se fût agi d'un enfant.

Perdue dans la foule, M^{me} Delvacquez crie à tue-tête :

— Viviane... Viviane... ah ! *Sancta Virgen!*... *Mlarko*, tu n'auras plus de mère... je meurs... au secours... Viviane...

Le hasard a jeté bonne-maman à côté de la fiancée de José et celle-ci, compatissante et pitoyable à cette grande douleur, s'efforce de guider l'aïeule vers le corps de son petit-fils.

XXV

Vivrait-il ?

Les médecins hésitaient encore.

Transporté à Asnières, avec d'innombrables précau-

tions, depuis quinze jours Pierre Defresne était immobile sur son lit, le visage émacié, la respiration faible, vivant de façon si précaire que ceux qui le soignaient mettaient souvent une glace devant ses lèvres pour s'assurer qu'ils ne veillaient pas un mort.

Deux infirmières se relayaient jour et nuit à son chevet. Bonne-maman semblait avoir recouvré sa jeunesse, tant elle se montrait infatigable, et le colonel, immobile et malheureux, se tenait au pied du lit, épiant un signe de souffrance sur le pauvre corps disparaissant presque entièrement sous des pansements.

Le grand-père en était arrivé là :

Désirer un cri, une douleur qui affirment :

— Il vit...

Toujours cette immobilité... ce silence...

Le blessé entendait-il, souffrait-il ?

Parfois l'angoisse était trop cruelle. Le vieil officier quittait alors la chambre où agonisait son petit-fils et allait se jeter dans les bras tremblants de sa vieille compagne.

Joue contre joue, ils pleuraient tous deux et leurs lèvres flétries ne savaient plus prononcer que deux mots :

— Mon Dieu !...

Ah ! comme elle était ardente, cette prière des vieillards vers Celui qui peut tout, et qui tenait la vie de Pierre entre ses mains.

Appelée par un instinct secret, Claude apparaissait, quittant le chevet du blessé. Elle venait à eux, les embrassait, les réconfortait, puis, sans bruit, regagnait sa place auprès du lit de Pierre, guettant le moment où il aurait besoin d'elle.

Les infirmières disaient à la jeune femme :

— Reposez-vous, vous tomberez malade, voilà quinze jours que vous n'avez pas quitté cette chambre, dormant dans un fauteuil, mangeant à peine.

— Je ne suis pas fatiguée, répondait-elle avec une douce obstination. Si j'en éprouve le besoin, je me reposerai.

C'était Claude, encore, qui recevait les visiteurs

Ils venaient nombreux, illustres ou humbles, grands de la terre ou pauvres artisans.

Les riches autos s'arrêtaient assez loin de la demeure du blessé pour que le bruit des moteurs n'ajoutât pas aux souffrances du héros.

Les ouvriers sonnaient timidement et, le visage tourmenté, demandaient anxieusement

— Comment va-t-il?...

Des officiers, des aviateurs, des membres du gouvernement se succédaient dans le grand salon vieillot, aux meubles couverts de housses.

Sur tous les visages, il y avait la même angoisse; les voix se faisaient basses et les têtes s'inclinaient profondément devant cette femme dont on ignorait le nom, la qualité pour veiller le blessé, recevoir les visiteurs, mais dont le visage pâle, les traits tirés, les yeux douloureux inspi-raient le respect.

Lucien Tréville venait tous les jours. Il avait encore les mains emmaillotées de pansements; ses cils et ses cheveux brûlés donnaient une note étrange, presque farouche à son visage énergique et la cicatrice de sa joue semblait plus rouge, plus récente.

Seul, de tous les visiteurs, il pénétrait dans la chambre de Pierre.

Marchant sur la pointe des pieds, il s'approchait du lit, se penchait, contemplait le blessé immobile et se retirait sans un mot.

Bonne-maman l'entraînait dans sa chambre, l'embrassait affectueusement et, le faisant asseoir dans son grand fauteuil, elle lui demandait avec un tendre souci :

— Comment allez-vous, mon enfant?... Vos brûlures...

Elle disait « mon enfant », la chère vieille, car n'était-il pas devenu « son enfant », celui qui avait arraché son Pierre à une mort certaine...

Le colonel arrivait, pressait l'officier contre sa poitrine, et à la façon dont il disait « mon jeune camarade » on sentait toute l'affection, la reconnaissance qui étaient dans son cœur d'aïeul.

Les plaies du lieutenant se cicatrisaient, il en souffrait à peine et on parlait de Pierre... de Claude aussi, au dévouement admirable.

Ces trois êtres, lisant dans le cœur de la jeune femme, disaient parfois :

— Nous l'avons comprise trop tard...

Elle était la compagne d'élite qui eût fait le bonheur de Pierre...

Shakespeare leur revenait à la mémoire et ils disaient, avec le poète :

Aimer, c'est être fait de soupirs et de larmes, de fidélité, de dévouement, n'être qu'imagination, que passion, que désirs, être tout adoration, devoir, respect, tout humilité, tout patience et tout impatience, tout pureté, tout résignation, tout obéissance.

Que de tragique désespoir dans les regrets des deux vieillards !...

Ah ! pourquoi n'avaient-ils pas lu dans le cœur de Claude... Pourquoi n'avaient-ils pas montré à Pierre le bonheur qui était là... humble, dévoué, ardent... résigné au sacrifice.

Leur malheur ne serait pas arrivé, sans doute... et ils pleuraient... si près de la tombe... ils pleuraient de ces larmes rares et cruelles qui tombent des yeux qui ne voient plus distinctement les choses de la terre, mais entrevoient déjà l'éternité.

Une douleur s'était ajoutée à toutes les autres.

M^{me} Portal était venue et, presque sans prendre des nouvelles du blessé, elle avait dit sèchement à bonne-maman :

— Je forme des vœux très sincères pour le rétablissement du lieutenant Defresne, chère Madame. Mais, en réfléchissant aux catastrophes, — possibles même pour un aviateur prudent et expérimenté — je crois très sage de ma part de délier votre petit-fils de sa parole. Lui-même comprendra qu'un héros doit demeurer célibataire.

Bonne-maman n'avait pas plié sous le coup, elle avait pu conserver un visage impassible et sa voix n'avait pas tremblé pour répondre :

— En effet, Madame, pour se marier, un héros doit épouser une femme assez grande de cœur pour se sacrifier entièrement à lui. Je connais des femmes d'aviateur, qui ont cette noblesse. Je vous remercie d'avoir deviné une démarche que mon

mari se proposait de faire. D'ailleurs, nos enfants n'avaient pas échangé de promesses formelles.

Quelle force il avait fallu à la pauvre femme pour parler avec calme, pour serrer la main que la visiteuse lui tendait, pour l'accompagner jusqu'à la grille de la villa...

Une force qui devint une lamentable faiblesse lorsque bonne-maman se trouva en face du colonel... une faiblesse qui se réfugia dans les bras tendus du vieux compagnon de sa vie... une faiblesse qui s'exhala en plaintes entrecoupées, en mots hachés.

Et puis, les jours avaient succédé aux jours.

L'état de Pierre avait ajouté de nouvelles angoisses aux affres des grands-parents qui n'avaient plus qu'une pensée :

— Vivra-t-il ?

Agenouillés moralement auprès de la couche sur laquelle agonisait la chair de leur chair, ils assistaient à la lutte de la Vie contre la Mort.

Ils suppliaient le Ciel de prendre leur vie inutile en échange de celle de Pierre.

Penchés au-dessus de cette existence précieuse, ils vivaient des heures atroces, épiant anxieusement le souffle qui filtrait de la bouche exsangue... Ils se demandaient sans cesse si le soupir qu'ils entendaient n'était pas le dernier...

Un jour, les chirurgiens qui soignaient le blessé déclarèrent :

— Il vivra !...

— Il vivra... répéta bonne-maman en extase, ne s'apercevant pas que Claude venait de glisser par terre, évanouie...

— Il vivra, fit le colonel, mais... ne sera-t-il pas méconnaissable, affreux, estropié... et sa vie ne sera-t-elle pas une torture?... N'aspirera-t-il pas à la mort qui sera la fin de sa déchéance physique ?

XXVI

Claude accomplissait la démarche sans en avoir fait la confidence.

On pouvait comprendre la réserve d'Huguette aux heures du pire supplice de Pierre; mais maintenant qu'il se levait, qu'il pouvait — fragile convalescent — s'étendre sur une chaise longue au jardin, la place de la jeune fille était auprès de son fiancé.

M^{me} Portal étant absente, ce fut sa fille que la bonne prévint de la visite de la veuve.

Le premier mouvement d'Huguette fut de faire dire qu'elle ne pouvait pas recevoir, mais un sentiment complexe d'ancienne tendresse et de curiosité la fit descendre au salon.

A la vue de Claude, elle ne put réprimer un frisson.

La jeune femme avait extraordinairement maigri et ses cheveux étaient blancs.

— Claude,... s'écria Huguette dans un soudain élan du cœur... Claude...

Elles se trouvèrent dans les bras l'une de l'autre sans que leur volonté eût agi et elles demeurèrent longuement embrassées.

La première, la jeune femme écarta M^{lle} Portal :

— Pierre est sauvé, dit-elle. Il vit... il vivra, les brûlures de sa face ne laisseront pas même de cicatrices...

— Grâce à vous... vous vous êtes offerte pour les greffes nécessaires.

La jeune femme eut un geste lassé.

— C'était peu de chose.

— C'était beaucoup, interrompit Huguette avec vivacité. Il fallait un grand courage, et quand j'ai connu votre dévouement, je vous ai admirée.

— Laissons cela, voulez-vous. Pierre ne sera pas défiguré; la fracture de son bras a été réduite, il ne sera pas estropié.

— Mais il demeurera aveugle, murmura M^{lle} Portal.

— Aveugle, c'est vrai, fit Claude avec effort, mais n'en est-il pas plus digne d'amour?... et puis, continua-t-elle en s'efforçant de sourire, sa cécité est la garantie qu'il ne volera plus.

Huguette détourna la tête sans répondre.

— Pendant ses grandes souffrances, reprit la jeune femme, il était préférable que sa famille, seule, l'approchât. Mais il va commencer à recevoir des visites. Je ne parle pas du lieutenant Tréville auquel il doit la vie et qui le verra chaque jour, ni de Riquette qui n'a pas passé une journée sans venir prendre de ses nouvelles; mais M^{me} Delvacquez va venir avec Viviane, José y Nerbanex a pu obtenir un congé et sa visite est annoncée à Pierre... Ne pensez-vous pas, Huguette, que votre place est auprès de lui?...

— Claude...

— Vos fiançailles ne sont pas officielles, je le sais, mais n'est-ce pas le moment de les déclarer hautement?... et Pierre serait heureux de cette preuve d'amour.

Les deux jeunes femmes étaient demeurées debout en face l'une de l'autre, Huguette se laissa tomber sur un canapé et, le visage caché dans ses mains, éclata en sanglots.

— Il ne faut pas pleurer, dit Claude avec bonté. Hélas, ma pauvre petite, ce n'est pas dans de telles circonstances que vous aviez rêvé cette première consécration de votre amour...

Croyez-moi, Huguette, une tendresse révélée dans la joie n'atteindra jamais la beauté et la grandeur de la vôtre et votre cœur, à côté du sacrifice à accomplir, recueillera le bonheur infini de votre geste.

Je vous parle de sacrifice, Huguette... Pour un cœur qui aimerait peu ou mal, il existerait, mais pour un cœur qui s'est donné entièrement pour les larmes comme pour le bonheur, il n'y a pas de sacrifice.

L'humanité est pauvre et à plaindre, ma petite enfant. Dans la situation de Pierre, ce n'est pas à lui à vous rappeler vos projets, mais à vous de lui imposer leur réalisation.

— Claude, par pitié, taisez-vous, gémit la jeune fille, ne voyez-vous pas que vous me torturez ?

Claude... je ne suis qu'une pauvre fille si faible... si faible... ah ! si vous saviez...

— Huguette...

— Il vaut mieux que vous sachiez... ma jeunesse a été conquise par la prestance, le caractère et les exploits de l'aviateur Defresne et ma jeunesse se révolte à la pensée d'être liée pour ma vie entière à un aveugle.

— Oh !... fit la veuve avec un mouvement de recul.

Revenant à la jeune fille, se penchant vers elle, elle dit ardemment :

— Vous n'avez pas le droit de torturer ce cœur l'homme... Pierre a votre parole... vous devez la tenir...

— Je ne peux pas.. J'ai peur... Comprenez-moi, c'est de la répugnance que j'éprouve maintenant pour lui.

— Et moi, s'écria Claude avec égarement, j'ai donné ma chair pour lui refaire un visage... Je l'ai soigné jour et nuit pour le conserver à l'amour qui devait faire son bonheur... Et vous le repoussez... vous le jetteriez à l'isolement, à la douleur... ah ! vous ne l'avez jamais aimé...

Mon Dieu, pardonnez-moi... Huguette, je ne sais ce que je dis... j'ai encore un peu de fièvre à la suite des opérations faites pour rendre à Pierre un visage humain... j'entends mal... je comprends mal... Pierre vous aimait... Pierre vous aime... il vous attend... il vous espère...

Venez...

Je serai auprès de vous, prête à vous soutenir ; si vous défaillez ma main pressera la vôtre... Vous verrez comme c'est bon de se dévouer... comme le sacrifice, largement consenti, a de douceur... Vous trouverez votre récompense dans la joie de votre fiancé, dans sa reconnaissance, dans son amour...

Venez, Hugnette, ne résistez pas à ma prière... Pierre vous attend...

— Je ne peux pas... je ne peux pas...

— Pierre est votre fiancé... il a droit à votre amour.

— Je vous trouve bien osée de prononcer de semblables paroles, articula une voix sèche qui fit retourner Claude.

M^{me} Portal était debout sur le seuil du salon et Hugnette, toute secouée de sanglots, courut se réfugier dans ses bras.

— Madame, fit Claude avec fermeté, j'ignorais votre absence et je bénis votre retour. Hugnette est encore une enfant qui obéit à des sentiments de frayeur injustifiée; mais vous voilà, vous allez lui parler, la convaincre de son devoir et l'amener à son fiancé.

— Son fiancé, interrompit M^{me} Portal avec une froideur glaciale, son fiancé se nomme M. Georges Balvin.

— Ce n'est pas possible! s'écria Claude avec désespoir... Vous n'avez pas fait cela... ce serait infâme... Pendant que Pierre luttait contre la mort... vous auriez...

— J'ai agi en mère sage, coupant court à des chimères nées dans l'esprit de ma fille et dont l'aventure... déplorable du lieutenant Defresne faisait un cauchemar.

Dieu merci, nous nous sommes éveillées à temps.

Jamais je n'aurais accordé Hugnette à un aviateur, M^{me} Defresne le savait; je la donnerais bien moins encore à un aveugle... Georges Balvin s'est présenté... nous l'avons agréé... Il n'y a pas à revenir sur une détermination longuement réfléchie.

— Oh! Madame, fit Claude en reculant... oh! Madame... vous avez fait cela!...

— Oui, je l'ai fait et j'en suis heureuse car j'ai assuré l'avenir de ma fille.

— Et vous acceptez... vous, Hugnette, vous acceptez! s'écria la jeune femme avec douleur.

— Pouvais-je me lier pour la vie à un infirme, fit Hugnette en pleurant, le sacrifice était trop grand.

Ah! vous n'étiez pas digne de son amour! s'écria Claude avec mépris.

XXVII

— Voilà maman, annonça Charlotte.

Heureuse d'avoir retrouvé ses amis et ses douces habitudes, la fillette jouait avec sa poupée, assise aux pieds de bonne-maman.

— Enfin!... soupira Pierre.

Etendu sur une chaise longue bourrée de coussins, il tourna son visage pâle et ses yeux sans regard vers l'arrivante.

Sa main tendue rencontra les doigts de Claude et il soupira de nouveau :

— Enfin!...

— Voilà, fit Riquette s'efforçant à rire. Monsieur a autour de lui un aéropage d'affection... Elle compta gaminement : grand-père, bonne-maman, M^{me} Delvacquez, Viviane, le senor José y Nerbanéz, le lieutenant Tréville, ma mère, Charlotte, *Miarko* et moi... nous ne suffisons pas à son bonheur... Toutes les cinq minutes, il vous réclame, Claude.

— Vous vouliez quelque chose, Pierre?

— Je vous voulais, *vous*... Où donc étiez-vous, vilaine?

La veuve tressaillit.

Pouvait-elle avouer l'inutilité de sa démarche auprès d'Huguette!...

Pierre souffrirait assez tôt.

Elle mentit :

— Chez moi, dit-elle, je faisais des rangements.

— Comme tu deviens exigeant, mon enfant, gronda doucement bonne-maman, Claude ne te quitte guère et elle a parfois besoin d'un peu de liberté.

— C'est vrai, fit l'infirmier avec résignation, j'ai eu tort. Pardonnez-moi, mon amie...

— Oh! fit la jeune femme avec élan, votre désir

me rend heureuse, Pierre, et maintenant je demeurerai sans cesse auprès de vous, j'y travaillerai...

— Vous êtes bonne...

— Et belle, déclara Charlotte en venant s'accouder à la chaise longue. Si tu savais, ami Pierre, comme maman est jolie avec ses cheveux blancs.

— Est-ce vrai, demanda l'avengle avec agitation... Claude... vos cheveux sont blancs?

— Depuis longtemps, mon cher Pierre... je... me... teignais... Depuis quelques semaines j'en ai eu la paresse, mais dès demain le coiffeur aura ma visite.

— Non, fit l'officier avec vivacité, gardez votre chevelure de neige, Claude, vous me ferez plaisir.

Puis, changeant de ton :

— Si vous saviez comme je suis heureux aujourd'hui que *tous* mes amis soient réunis autour de moi — il appuya sur le mot : *tous* —. J'ai vu la mort de si près, l'anéantissement de toute affection que je trouve la vie belle et l'amitié bonne.

Il avait gardé la main de Claude dans les siennes et la caressait doucement.

— Lorsqu'on a vécu les heures de tortures physiques et morales que j'ai connues, reprit-il, on voit les choses sous un jour nouveau et l'on aime mieux ceux qui vous aiment...

— Repose-toi, mon enfant, ce soir tu auras la fièvre, ordonna grand-père.

— Non, fit Pierre en souriant. D'ailleurs cette fièvre-là me serait salutaire et je veux dire merci à tous... à tous... A toi, Lucien, mon camarade, mon frère, à qui je dois la vie.

— A ma place tu en aurais fait autant...

— Avec moins de bonheur, peut-être, mais tu auras trouvé ta récompense dans ton héroïsme même.

— On trouve toujours...

— Tais-toi... laisse-moi dire ce que je sais... ce que j'ai deviné... Ma cécité m'a rendu clairvoyant. M^{me} Balvin, continua-t-il, mon ami aime votre fille et Riquette n'est pas indifférente à son amour.

— C'est vrai, fit crânement la capitaine Balvin, mais ce n'était pas à moi d'en faire l'aveu la première.

— Quoi, s'écria Lucien, vous m'aimez, Mademoiselle Henriette !

— On l'affirme et je suis trop polie pour le constater. Seulement, fit-elle, le taquinant, Pierre se trompe peut-être à votre sujet ?

— Moi... je vous adore...

— Alors, fit gaîment la jeune fille pour cacher son émotion, ne m'appellez plus Henriette... c'est un nom que je déteste... Je suis Riquette.

— Chère... chère Riquette...

— Pas si vite... il faut demander la permission à maman.

— Ah ! de grand cœur, fit l'excellente femme, les yeux humides. Je vous donne ma fille, rendez-la heureuse.

— Elle le sera, déclara Pierre d'une voix grave. Mes amis, je m'invite à votre mariage... Je pourrais réclamer le titre de garçon d'honneur, mais je le cède à José qui sera très heureux et très fier d'offrir le bras à sa jolie fiancée.

— Comme tout est gentiment arrangé ! s'écria M^{me} Delvaquez en s'éventant largement.

Vous avez un cœur d'or, monsieur Pierre, aussi j'ai amené *Miarko* pour vous distraire. C'est un animal extraordinaire, il dit tout ce qu'il veut, et s'il se tait en ce moment, c'est que le pauvre amour est intimidé, mais il parlera, je vous le promets, il parlera.

Agitant les ailes, le perroquet cria :

— La barbe...

— Là, il commence, dit l'Espagnole avec ravissement, vous allez voir, il est étonnant.

— Même s'il ne parlait plus, je vous remercierais de votre charmante attention, chère Madame. Elle m'est précieuse comme votre affection à tous et je veux que cette affection se réjouisse.

Un instant il se tut, souriant mystérieusement, puis il reprit d'une voix plus vibrante, plus émue en se tournant vers ses grands-parents :

— Ce matin, je vous ai demandé de me laisser seul un instant avec le spécialiste qui me soigne.

— Et nous t'avons obéi, mille bombes ! interrompit le colonel, radieux de voir son enfant en vie... Est-ce que nous n'obéissons pas à tous tes caprices,

Champin... puisque c'est toi qui commandes...

— Pourquoi voulais-tu être seul avec le docteur ? demanda bonne-maman, déjà toute rose d'un merveilleux espoir.

— Pour connaître mon état... pour savoir ce que l'avenir me réservait.

— Tous les médecins sont des ânes, grogna le colonel, celui-là voit tout en noir... il t'aura mis la mort dans l'âme quand tu vas très bien... quand, mille bombes... mille bombes...

Le vieil officier se tut, des larmes inondant ses joues...

Ah ! c'est qu'aussi le sort était trop cruel...

Aveugle... Pierre demeurerait aveugle...

Être jeune, fort et ne pas voir... rien... jamais...

— Grand-père, dit tendrement le convalescent, grand-père chéri, viens près de ton Pierre, donne-moi la main... et toi aussi, bonne-maman... Allons, ne pleurez pas...

— Mais nous ne pleurons pas, mon enfant...

— Pourquoi mentir... j'entends vos sanglots retenus... je sens le tremblement de vos doigts dans les miens... vos larmes me font de la peine quand j'étais si heureux de vous répéter les paroles du médecin.

— Répète-les donc, fit bonne-maman en baisant le front pâle, nous t'écoutons, mon cher petit.

— Et toi, grand-père...

— Moi... mille bombes... moi..., cria le colonel en éclatant en sanglots.

— Lui aussi, mon enfant, dit l'aïeule, mais nous savons déjà... le docteur trouve que ton état général est très bon.

— Les forces te reviennent, bientôt tu pourras faire une petite promenade, je te donnerai le bras, murmura le vieil officier, étouffant ses sanglots.

— Et je serai heureux, fit Pierre... je redeviendrai petit pour me faire mieux gâter. As-tu remarqué, bonne-maman?... t'en es-tu aperçu, grand-père?... je vous dis tu comme autrefois.

— Dis-le toujours, mon Pierre.

— Dans la joie comme dans la peine, fit le jeune homme d'une voix plus forte. Il est temps que vous sachiez enfin...

il se recueillit et dit d'une voix grave :

— Le docteur m'a promis que je recouvrerai la vue... pas complètement mais assez pour me conduire.

— Mon enfant!... mon Pierre...

— Mon petit!... mon cher petit, mon beau petit...

Le convalescent ouvrit ses bras aux deux vieillards et, les tenant tendrement embrassés, il dit tendrement :

— Oui, votre petit... votre enfant... qui vous reste... qui ne sera pas complètement un infirme... qui vous aime... ah! tant!... tant!... pour toutes vos angoisses... pour tout votre amour... Votre petit qui ne tient pas seulement la vie de vous maintenant... mais d'une autre... au dévouement admirable... au cœur si grand que c'est à genoux que je voudrais parler.

— Une sainte, cria le colonel, une femme héroïque, elle t'a donné plus que ses soins, Pierre... Elle s'est offerte à la mutilation pour que tu ne sois pas défiguré...

— Une femme qui t'aime, murmura bonne-maman, avec émotion, à l'oreille de Pierre.

— Alors, dit-il, tendre et câlin, tu m'approuves?

— Dans toute la joie de mon âme, Pierre.

— Charlotte, viens, ma mignonne, fit le jeune homme en attirant l'enfant à lui, dis-moi, chérie, tu m'aimes bien?

— Beaucoup, ami Pierre.

— Serais-tu contente de demeurer toujours avec moi?

— Pour sûr!

— Il y a un moyen pour cela, ma petite fille... Va dire à ta maman que ma faiblesse a encore besoin de son dévouement... Dis-lui que le cœur peut se tromper, mais que le malheur l'éclaire... Dis-lui que tu seras ma fille, bien tendrement chérie... Dis-lui que je la vénère... que je l'aime... Va demander à ta maman, ma chérie, si elle veut bien que le pauvre homme que je suis devienne ton papa...

*Le prochain roman (n° 205) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

Le Jour de son Mariage

par

Mrs. M.-C. WILLIAMSON

I

LES DEUX SŒURS

Les deux jeunes filles avaient l'habitude de laisser ouverte la porte de communication entre leurs deux chambres; mais, ce soir étant le dernier qu'elles devaient passer ensemble, puisque Annira se mariait le lendemain matin, Daura était venue s'installer près de sa sœur.

Elles causèrent tard dans la nuit et eurent du mal à s'endormir. Quand l'aube parut, tachant de jaune les tourelles du vieux château et forçant les fenêtres encastrées dans l'épaisse muraille, elle éclaira deux jeunes visages endormis.

Ces deux visages étaient aussi beaux l'un que l'autre. Les filles de lord Gorme, à qui le vieux seigneur avait donné le nom des héroïnes d'Ossian, n'avaient que leur beauté pour dot. Annira, l'aînée, la jeune fiancée, cheveux châtons, yeux bleus, passait pour être la plus belle. Son teint

LE JOUR DE SON MARIAGE

était éblouissant; Daura, une chevelure de flamme et des yeux verts, était moins éclatante, mais séduisait peut-être davantage. Annira avait vingt-deux ans, Daura dix-neuf.

Daura s'éveilla la première, en sursaut. Elle crut d'abord que sa sœur parlait. Mais non. Quel bruit l'avait tirée de sa torpeur? La pendule sur la cheminée était silencieuse.

Il devait être très tôt encore, car le rais lumineux entre les rideaux de cretonne était pâle.

On entendait seulement le murmure de la mer contre les rochers. Mais ce bruit qui avait bercé leur enfance, Annira et Daura ne l'entendaient même plus.

Daura écouta. Rien! Si, cependant, une musique lointaine, comme le chuchotement d'un pipeau, le son d'une cornemuse.

Daura se dressa sur son lit, le cœur battant.

« C'est impossible, murmura-t-elle, je n'y puis croire. Aujourd'hui, entre tous les autres jours, ce serait trop affreux! C'est le vent, sans doute, ou mon imagination. »

Mais qu'elle fût réelle ou imaginaire, la musique se faisait toujours entendre. Ce n'était pas un air connu, mais des sons étranges qu'on eût dit le chant des sirènes sous l'eau.

— Si c'était l'avertissement? murmura Daura.

Son esprit, plein de confusion, évoquait les vieilles légendes... Hamar, le vieux musicien, le *pipier*, comme on l'appelait ici, (qui, chaque matin, à huit heures moins le quart, réveillait les habitants du château aux sons de sa cornemuse) avait raconté autrefois à Daura, en confidence, que lui-même avait entendu la *cornemuse souterraine*, la nuit où était morte lady Gorme.

Depuis des générations, avant chaque événement tragique dans la famille, on avait entendu au vieux château l'avertissement fatal. Hamar se piquait d'avoir le don de double vue.

Alastair Mac Rimmon, le cousin de Daura, s'était moqué d'elle lorsqu'elle lui avait répété les propos du vieil Hamar et de sa prétention au don de seconde vue.

Cependant, il suffisait de voir le vieil Hamar pour le juger différent des autres hommes. Daura se demanda si Hamar était déjà éveillé, s'il avait perçu la musique souterraine et s'il en avait tiré des conclusions?

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, lates, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 204. ★ Collection STELLA ★ 1^{er} septembre 1928

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Cazan, Paris (14^e).

